

# Sommaire



Magazine littéraire & culturel édité par Les éditions L. De Minuit

Adresse : Coopérative  
universitaire G2 Villa N°19  
Garidi (1)- Kouba Alger

Site web : [www.livrescq.com](http://www.livrescq.com)  
Facebook : Revue L'ivrEscQ

Tél./Fax : (+213) 21 285 061  
Mob : (+213) 552 996 960

Gérante  
Directrice de la publication  
Nadia SEBKHI

Directeur de Marketing  
Samir MÉHALLA

Coordinateur  
de la rédaction  
Hamid NACER-KHODJA  
Commercial  
A. Abel  
Infographe  
Nazim BRAKNI

Les documents,  
les  
manuscrits, les photogra-  
phies ou tout autre  
illustration adressés ou  
remis à la rédaction ne sont  
pas rendus et ne peuvent  
faire l'objet d'une  
quelconque réclamation.  
Impression - Flashage  
Ed-Diwan

<b>Éditorial</b> .....	<b>05</b>
De Nadia Sebkhi	
<b>Au fil des pages</b>	
Informations : .....	<b>04</b>
coin libraire : Mouloud Feraoun .....	<b>10</b>
<b>Lettre de Rabia Ziani</b> .....	<b>13</b>
<b>Histoire</b> : .....	<b>30</b>



## Actualité: Lecture ramadhanEscQ

*Isabelle Eberhardt*  
*Amel Chouati...(pp.15 - 28)*

## DOSSIER

**Arezki Metref (pp. 46 -60)**



**L'homme qui  
marchait dans sa  
tête**



Depuis plus de Cinquante ans  
Nous avons le privilège de  
vous Transporter

Always Caring for You



# L'édito

de Nadia SEBKHI



«Purifie-toi des attributs du moi, afin de pouvoir contempler ta propre essence pure...»

Rumi

**E**n ce mois de ramadhan, en ce mois de piété, le livre ou le libraire prône le verbe *Iqaa*. *Iqaa*, verbe évoqué par le Créateur pour aviser l'être pensant de ses actes devant l'écho tambourinant les sons et les bruits terrestres. Dans notre société ou autres de l'Occident ou d'ailleurs, l'homme vit aux confins des espaces désertiques en état de sommeil ou d'hypnose agité au gré de ses désirs, de ses émotions, pis encore des courants tendancieux. Tant de savants agencent des mots ô combien justes pour gommer la rouille de l'arrogance, la ternissure de la avidité et atteindre enfin la plénitude, l'immersion par la lumière. Le Coran n'est nullement figé au 7<sup>ème</sup> siècle, selon Malek Chebel, et contient beaucoup de sagesse, loin de tous les archaïsmes qu'il faille abolir. C'est quasiment une gageure de vouloir passer à *L'ivrEscQ* des lectures autour des maîtres spirituels des siècles passés, en revanche quelques réminiscences autour des romancières ou quêteurs de vérité subjuguent le commun des lecteurs que nous sommes. Dans cette édition, outre la rubrique Histoire qui reporte plusieurs commémorations, notamment celle de notre indépendance, nous avons concocté des lectures ramadhanesques autour de plusieurs personnalités Isabelle Eberhardt, Assia Djebar et autres rappelant des portions de vie aux accents de la mystique.

Soudain, les notes d'un piano m'arrivent et s'accordent à mon écrit. L'un chante, pendant que l'autre râle ou palabre... on construit une vie en accord avec les autres pour le paraître et nullement avec soi, pense-je. On se réveille un matin triste sans raison ! On dort un soir joyeux sans raison ! Mais qu'est-ce qui demeure constant et fascinant à l'horizon ? Évidemment, je me pose cette question en rapport avec nos lectures ramadhanesques proposées dans ce numéro de *L'ivrEscQ* aussi à travers le jeûne et les invocations puisque l'ambiance de ce mois-ci sied... nous vivons une bipolarité de la soif spirituelle et celle de la vie matérielle qui n'est guère une simple affaire. Mais que porte la terre sur ses épaules ? On côtoie tant d'hommes auxquels il manque une dimension d'apaisement, de sérénité. L'être a cet instinct vénal de gagner, de tout rafler, de tout prendre, de tout posséder par son égo, vice de tous les subterfuges. Épine de la convoitise qui atteint le cœur. Le monde est

empli de personnes véreuses, polluées de l'âme et de l'esprit. Mais, pourquoi tant de souffrances ! La joie, le bonheur s'en vont avant même avoir installé leur géographie. Ils s'en vont comme une claque du vent. Des démons sommeillent en soi et peuvent générer des comportements pires que ceux observés dans le règne animal. À ce moment-là, la triade âme/ esprit/ corps n'est autre que l'architecture de l'être atteint, noyée dans l'auge de sa propre fournaise. Cependant, un rappel de soi, un temps d'arrêt en ce ramadhan est important. On a fait de l'islam une idéologie, une religion étroite, quelque chose de limité. On confond islam et arabité et on oublie les Pakistanais, les Turcs, les Iraniens, les Indonésiens, les Européens... Étrangement plus je creuse et plus la réponse que je crains s'avère fondée. Cette religion s'est entremêlée les pinceaux avec les coutumes, le culturel et le cultuel, le fond et la forme. La question du voile est très révélatrice n'en déplaise aux uns et aux autres puisque nous vivons l'aberration que le vêtement est l'accomplissement même de notre quête spirituelle. Est-ce que la véritable force intérieure s'arrête à ce détail ? Le prophète a dit : «*Dieu ne regarde pas votre apparence, ni vos actions, mais Il regarde vos cœurs*». Je sors de mon apnée. Je taille mes crayons pour inscrire encore le verbe *Iqaa*, car il est le vecteur de mes quêtes. Mon coup de cœur est cette librairie que nous vous proposons dans *Coin libraire* qui vient d'ouvrir ses portes au Savoir. Alors que les libraires plient bagages, Yamina Belaïd et son fils Aghilès inaugurent l'ouverture de cet espace livresque. Cet espace se veut celui des jeunes et grands lecteurs. Un espace de débats, de rencontres littéraires, des échanges... Leur pari est de miser sur les livres pendant que les autres multiplient les gargotes et le gain facile. Selon Aghilès, il y a des lecteurs ; d'ailleurs c'est un avis que je partage aisément, sinon pourquoi *L'ivrEscQ* dure depuis cinq ans. Bravo à Aghilès, ce jeune passionné des livres et hommage à tous les lecteurs d'ici et là. Diablerie, quand on y songe, nous priver de ce vaste moment de découvrir un livre est un immense péché. Car ce serait un monde dans sa bestialité humaine qui effraie et enfonce par une cécité ambiante dans une folie collective. Je me joins à toute l'équipe de *L'ivrEscQ* vous souhaitant un ramadhan de paix et une heureuse fête de l'aïd ! Bonne lecture !

n.sebkhilivrescq.com

## La sixième édition du Feliv (Festival international de la littérature et du livre de jeunesse)



La sixième édition du Festival international de la littérature et du livre jeunesse rencontre son public en ce juin 2013 à Alger, Tizi-Ouzou et Tipaza. De même, dans la ligne du métro d'Alger, des quelques stations (Grand-poste, Jardin d'essai, Hay El Badr), cette manifestation y est par des expositions, vente de livres, projections, affichages, lecture de contes, animations jeunesse aussi par une vente symbolique de la publication intitulée *Littérature algérienne au féminin, éclats de voix*, retraçant le parcours des écrivaines algériennes les plus connues : Assia Djebar, Taos Amrouche, Malika Mokeddem, Ahlem Mosteghanemi, Yamina Mechakra, Maïssa Bey, Zoulikha Saoudi, Zhor Ounissi, Myriam Ben. De grands noms de la littérature algérienne et mondiale vont s'échanger durant cette rencontre.

**L'ivrEscQ : Quel est le point fort, voire positif de cette 6<sup>ème</sup> édition du Feliv (Festival international de la littérature et du livre jeunesse), et quel est son point « négatif » ?**

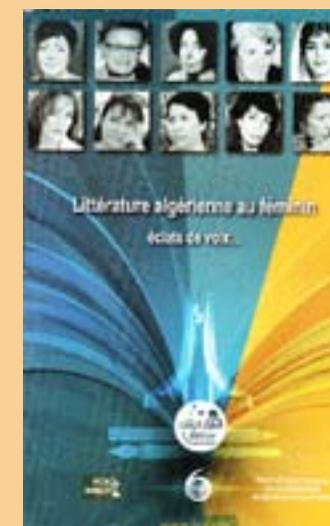
### Ils ont dit :

**Yasmina Belkacem (organisatrice du Feliv) :** L'organisation était sur de plusieurs mois pour le contact, l'élaboration du programme, le choix des invités afin que la rencontre soit réussie, éclectique. On a eu des invités qui sont venus d'un peu partout parmi lesquels, je cite : Douglas Kennedy (États-Unis), Hassan Daoud (Liban), Abdourahmane Waberi (Djibouti), Sabri Louatah (Algérie/ France) et tant d'autres. Nous avons eu des auteurs qui nous viennent du Canada, Irak, Pérou, France... Beaucoup d'ateliers de création, de conte, de lecture pour les enfants sont dans des stations de métro. C'est très agréable de voir ces espaces-là occupés par des enfants assis en demi-cercle à écouter les conteuses. Cela donne foi en l'avenir pour ces lecteurs de demain.



**Fadéla Chaïm Allami (poète/écrivaine) :** Dans cette manifestation, j'ai constaté qu'on a fait de la littérature d'une façon globale avec toutes ces tables rondes et le tout ce panel d'écrivains, mais je crois que le Sila accomplit bien cette fonction. Quant aux livres jeunesse, je n'ai rien vu, il y a surtout des livres pour les tout-petits de cinq/ six ans. Mais, je n'ai pas vu la littérature jeunesse, hormis quelques mangas. Je ne peux pas dire que c'est négatif, mais il faut que ce soit réfléchi autrement. Certaines conférences sont hors sujet. Elles ont leur cachet au Sila pour capter le commun des passionnés de la littérature, mais pas avec le festival international du livre jeunesse. Je ne veux pas jeter la pierre sur les organisateurs, mais il y a beaucoup à faire. Je ne vis pas ici, je suis contente d'assister pour la première fois à cette rencontre, seulement je crois au bout de la 6<sup>ème</sup> édition, il devrait y avoir une réflexion plus ciblée à l'égard des jeunes. Il faut mettre à nos adolescents une certaine littérature de qualité, de fond pour instituer une culture solide, pérenne. Je souhaite qu'on mette dans cette rencontre un travail assez dense par des professeurs de littérature, des inspecteurs, des écrivains, des éditeurs, des directeurs de publication, des libraires pour faire un travail sérieux et partir au-delà de la BD pour façonner une bonne culture du futur citoyen.

**Feliv  
ministère de la Culture  
Littérature algérienne au féminin  
éclats de voix**



**Amine Labter (caricaturiste) :** Le point positif est que la pérennité de ce rendez-vous. C'est intéressant, de voir cette manifestation à Alger, Tizi-Ouzou, Tipasa, dans des stations de métro, c'est merveilleux. Quant aux manquements, le couac est que la littérature jeunesse n'est, hélas, pas développée chez nous. Les jeunes ne sont pas vraiment présents. Or, ça devrait drainer des foules de jeunes. Ce n'est pas le cas. On voit des bambins avec leur parents et non pas de jeunes de vingt ans, cela est un peu inquiétant à mon sens. La jeunesse n'est pas impliquée dans ce rendez-vous. Ce festival n'a pas de cachet qui montre la jeunesse. Les organisateurs devraient s'y pencher sérieusement, sinon le Sila et le Feliv sont quasiment clonés, les mêmes manifestations se répètent...



**Mahmoud Aroua (écrivain) :** Il y a eu des tables rondes très intéressantes avec des acteurs français ou algériens qui ont fait la Guerre. J'ai aimé la rencontre avec Douglas Kennedy, j'ai profité pour me faire dédicacer son livre. Il n'y avait pas beaucoup de monde, j'ai eu l'impression que ce n'était pas assez médiatisé. Quant au rapport de ce festival avec le livre jeunesse, je crois que c'est un peu raté. ■

## Alexander, la chute aux enfers

Anya Mérimèche

### L'auteure de 15 ans évoque Beverly Hills comme contrée du monde

**L'ivrEscQ : Pourquoi *La chute aux enfers* dans votre titre et non pas la descente aux enfers ?**

**Anya Mérimèche :** Pour moi, la chute est brève, directe. On n'a pas de temps d'arrêt. Quant à la descente qui est, comme vous le dites, l'expression commune, on descend étape par étape. Lorsqu'Alexander rentre chez lui, il trouve sa mère les veines coupées gisant dans une mare de sang. Cette découverte est une chute aux enfers pour lui. Il perd tout le sens de sa vie. Cette mère, guitariste, avait promis d'écrire à Alexander une partition. Tout s'en va.

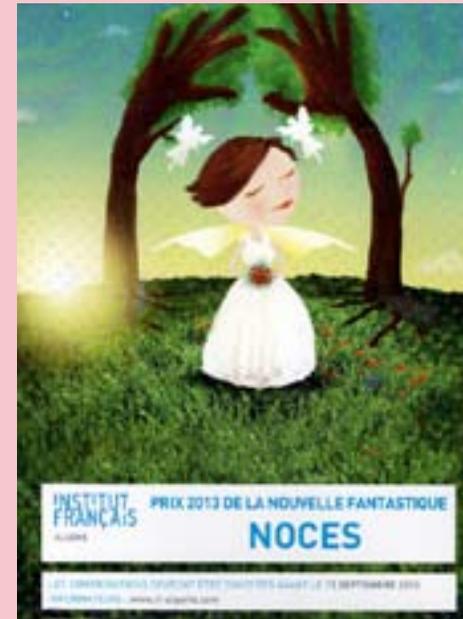
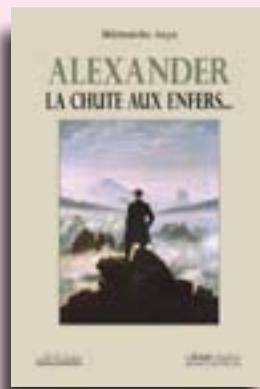
**L. : Comment avez-vous écrit ce roman ? Avez-vous pensé en arabe et écrit en français, ou réfléchi en français et écrit dans cette même langue ? Et pourquoi avoir planté le décor à Los Angeles avec des personnages que vous nommez Laure, Mike, Jack, Ellie ?**

**A. M. :** Si vous voyez mes notes en arabe, vous comprendriez que je n'ai aucune maîtrise de la langue arabe. J'ai réfléchi en français et écrit effectivement en français. Quant à l'endroit de mon récit, j'ai choisi les USA, car tous les écrivains algériens évoquent l'Algérie ; il m'a semblé important de pousser mon histoire ailleurs que dans mon pays. J'ai voulu traverser toutes les frontières et planter mon décor ailleurs pour reprendre votre expression. Les prénoms que j'ai pris sont connus de tous, et pourquoi pas ?

**L. : Dans votre roman *La chute aux enfers*, il y a la mort, voire ce suicide de la mère. La scène est horrible pour l'adolescente que vous êtes. Pourquoi raconter l'axe cauchemardesque de la vie ?**

**A. M. :** J'ai connu la mort avec la perte de mon grand-père, centenaire. Je n'ai pas pu faire le deuil, je l'ai

senti comme une trahison. Dans mon esprit de gamine, je voulais que sa vie soit plus longue que cela (rire). La famille est importante pour moi. J'ai la chance d'avoir des parents extraordinaires qui m'ont permis d'avancer dans l'amour de la lecture et de l'écriture. Donc, à travers mon personnage, Alexander qui a vécu une atrocité plus que la mienne, puisque ce dernier perd sa mère par un suicide et non par une mort naturelle, je voulais mettre deux douleurs parallèles probablement pour panser la mienne. Et c'est par ce roman quasiment exutoire que j'ai pu surmonter la disparition de mon grand-père. Aujourd'hui, cette histoire est derrière moi, je peux désormais écrire la vie dans son aspect croustillant. ■



**A** vos plumes ! Les prix littéraires sont rares en Algérie. Aussi faut-il saluer la naissance d'un dénommé *Prix de la nouvelle fantastique en Algérie*. Lancée par l'Institut français en Algérie (ex Centre culturel français), en partenariat avec BNP PARIBAS, l'Université d'Alger 2 et la maison d'édition constantinoise Média Plus, cette récompense vise à encourager de nouvelles plumes algériennes écrivant un «genre mineur» (Jacques Derrida) sous nos cieux, à savoir la nouvelle fantastique. Si d'illustres aînés l'ont abordée (Mohamed Dib dans *Qui se souvient de la mer*, 1962, ou *Cours sur la rive sauvage*, 1964), il est temps d'assurer la relève. Les auteurs algériens «classiques» ont atteint une renommée mondiale, une nouvelle génération devrait prendre sa part dans un genre absent depuis fort longtemps de notre création littéraire et lui donner nouvelles existence et identité, aussi pour ceux qui s'y intéressent et sont inspirés : à vos plumes ! ■

#### Conditions du concours :

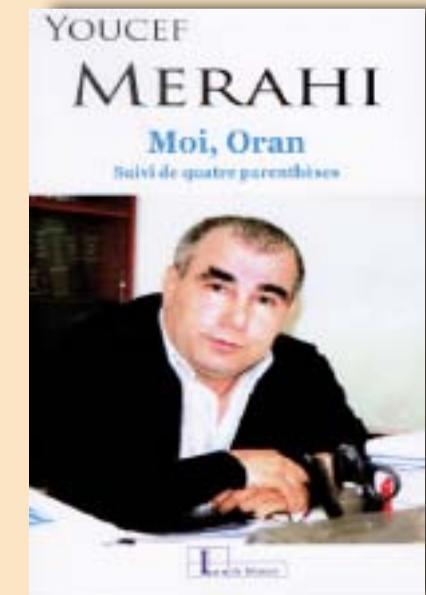
Ouvert à tous les Algériens, quel que soit l'âge.  
Dotation : 200 000,00 DA.  
Édition des meilleurs textes.  
Dix pages en langue française à envoyer avant le 15 septembre 2013 à l'Institut français Algérie.  
Proclamation des résultats : 26 octobre 2013, par un jury mixte franco-algérien.

## Éditions L. de Minuit

**Youcef MERAHI**

*Moi, Oran*

*Suivi de quatre parenthèses*



**P**eut-on aimer une ville-plaisir comme une femme-désir ? Ô lancinante question du poète Youcef Merahi avec ses pauvres mots, ses abyssales sublimes (la mer-mère est toute proche !), ses fragiles instants, ses murmures d'un moment ! Avec des mots concrets pour des images abstraites, surdéterminés d'anaphores et d'oxymores, Merahi tente une réponse à une perpétuelle interrogation, tout en la prolongeant d'un autre questionnement : l'amour chair et sang, autrefois appréhension, ravissement, s'est-il métamorphosé en une insupportable incompréhension ? Autrement : aimer, apanage de la jeunesse, est-il possible à «l'automne des âges» ? Avec des appels graves, concis, répétés où se retrouvent quelques échos et résonances de ceux-celles qui ont aimé, dans des pérégrinations autant lexicales que sensuelles, à travers les parenthèses du temps à ouvrir et franchir telle une barrière de mots, la quête-itinéraire est à portée du lecteur. Le poète Merahi a abouti au pourquoi de son interrogation essentielle, une ontologie de tout être : le verbe Aimer, territoire inépuisable, est plus à vivre qu'à rêver ! Quant aux illustrations de Mustapha Dali, un graphisme tantôt tachisme tantôt semi-figuratif, elles accompagnent sereinement une poésie aussi inquiète que vigilante. ■

Hamid Nacer-Khodja

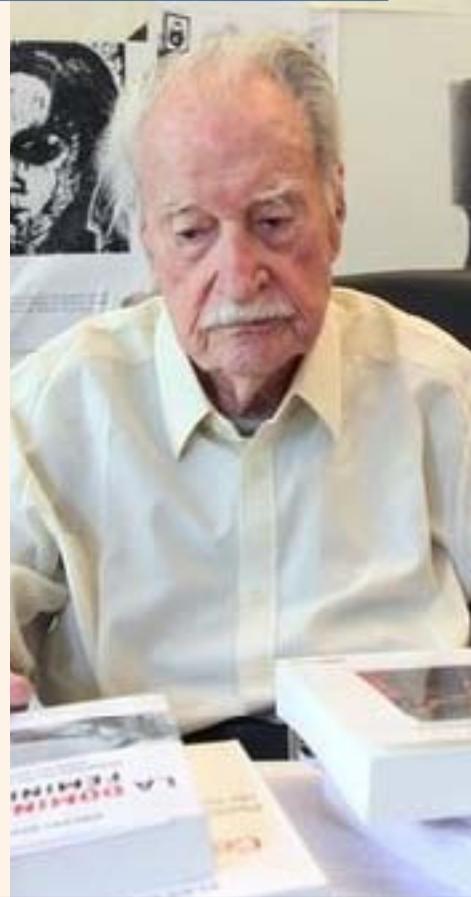
Youcef Merahi, *Moi, Oran, suivi de quatre parenthèses*, Alger, L. de Minuit, 2013, 65 p. Illustrations de Mustapha Dali.

## Le fondateur de *La Quinzaine littéraire*

### Maurice Nadeau n'est plus...

Maurice Nadeau vient de s'éteindre à l'âge de 102 ans. Il est le fondateur du magazine bimensuel *La Quinzaine littéraire*. C'est un périodique qui a souvent été menacé de disparition, et cela depuis sa création en 1966. Ce bimensuel défendait la qualité de l'écriture et de la pensée et privilégiait la lucidité dans tous les domaines du savoir. Militant trotskiste, il est engagé par *Combat*, journal fondé à la Libération par Pascal Pia, et dont il sera le directeur littéraire jusqu'en 1951. Il sera également critique littéraire à *France-Observateur*, puis à *L'Express* jusqu'en 1964. Il travaillera dans l'édition, notamment chez Julliard et Denoël, avant de créer dans les années 1970 sa propre maison où il publiera René Char, Henri Michaux,

Raymond Queneau, Nathalie Sarraute, Claude Simon, Roland Barthes ou Yves Bonnefoy. Dès 1948, l'éditeur publiera une anthologie des œuvres du marquis de Sade sous le titre *d'Exploration de Sade*, puis il éditera, de 1965 à 1969, les œuvres complètes et la correspondance de Flaubert. Membre du jury Renaudot de 1945 à 1969, Maurice Nadeau est l'auteur d'une *Histoire du surréalisme* (1948), d'un livre sur le *Roman français depuis la guerre* (1964), d'une *Anthologie de la poésie française* (en collaboration avec Robert Kanters, 1970-1972). Il a publié plusieurs ouvrages de souvenirs littéraires, dont *Grâces leur soient rendues* (1990), *Serviteur !* et *Une vie en littérature* (2002). ■



LABORATOIRES  
**venus**

**Expert**  
SHAMPOOING  
PROFESSIONNEL



LUMINANCE  
PROFESSIONNELLE  
UNE EFFICACITÉ  
PROUVÉE



5  
in  
1

- Protège la couleur
- Apporte de la brillance
- Répare en profondeur
- Adoucit les cheveux
- Facilite le démaquillage



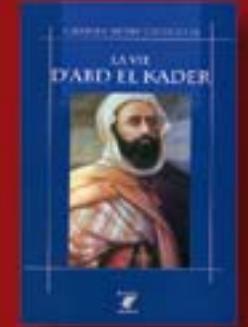
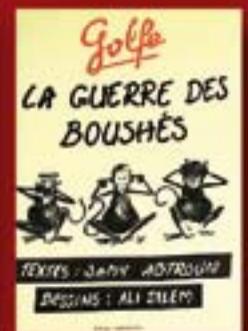
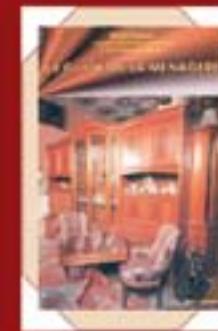
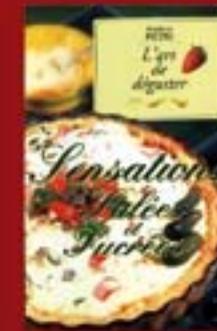
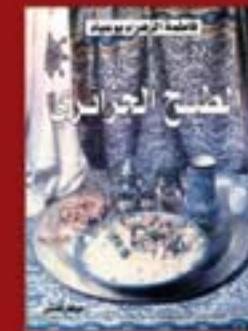
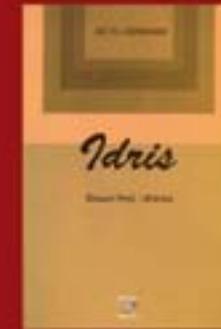
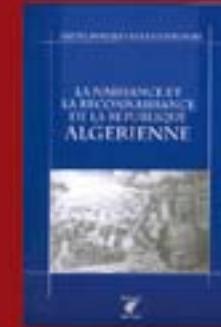
ENTREPRISE NATIONALE DES  
ARTS GRAPHIQUES

UN PIONNIER ALGERIEN DANS LES INDUSTRIES  
ET LES ECONOMIES DES LIVRES

PLUS DE 40 ANS D'EXPERIENCES DANS  
L'ART ET LES METIERS DU LIVRE ALGERIEN

UNE RICHE PRODUCTION EDITORIALE

IMPRESSION A PLAT ET ROTATIVE



## «Iqraa'», le maître-mot de la nouvelle librairie Mouloud Feraoun

**Qui a dit qu'une librairie ne peut, à l'heure d'aujourd'hui, ouvrir ses portes en Algérie? Les statistiques, bien sûr, mais aussi les éditeurs, les auteurs, les universitaires, les habitués des lieux livresques et les médias. Récemment un nouvel espace a été inauguré. L'ivrEscQ a rencontré les protagonistes de ce lieu : Yamina Belaïd et son fils Aghilès, l'administrateur de la librairie Mouloud Feraoun, située dans le quartier d'Hussein Dey, à la sortie de la bouche de métro Amirouche.**



**L'ivrEscQ : Comment vous est venue l'idée d'ouvrir une librairie alors qu'à Alger et dans d'autres régions du pays, la librairie fait figure de parent pauvre ?**

**Yamina Belaïd :** Cela n'a pas été si simple que cela. Nous avons mis du temps à l'ouvrir, et surtout à risque, oui, à très grands risques même ! Je suis directrice de ma propre école privée, donc, par ma fonction, j'ai pu constater que les enfants ne lisent plus. Ils ne sont plus en contact avec les livres. Se rendre compte du niveau qu'ont atteint nos enfants en culture générale, en langues et autres axes du savoir : c'est si navrant ! La méconnaissance est régnante. Cela nous donc a poussés à réagir, de surcroît, mon fils voulant voler de ses propres ailes et ne plus rester dans le milieu scolaire. Nous avons longtemps réfléchi et on s'est dit que ce serait bien d'être complémentaires. Il est vrai que nous avons pris un risque pécuniaire mais si on parle de «bien-être», c'est un bonheur de pouvoir orienter les enfants; leur montrer que le livre qui commence à disparaître un peu partout dans le monde, est quelque chose d'indispensable. Source du savoir.

**L. : Comment vos proches ont-ils réagi ? Sont-ils conscients de ce que vous poursuivez comme challenge ?**

**Y. B. :** Je me souviens en avoir discuté avec mes enfants dont deux sont à l'étranger. Lorsque j'ai parlé avec ceux-ci du projet de leur frère, ils se sont écriés «et depuis quand les livres se vendent-ils en Algérie? Pourquoi ce créneau ? Alors que c'est beaucoup plus simple de faire autre chose !» Son père, lui, est un immense lecteur et, sincèrement, je n'ai jamais vu quelqu'un lire autant. Il n'a absolument rien dit ; il attend de voir les choses – tout comme moi – et notre plus grand souhait, c'est que notre fils ne désespère pas. Il y aura des moments difficiles, des hauts et des bas mais, surtout, qu'il ne se décourage pas, qu'il ait confiance en lui, en ce qu'il fait et en la bonne cause qu'il défend.

**L. : Pourquoi le choix s'est-il arrêté, pour l'enseigne de la librairie, à Mouloud Feraoun ? Êtes-vous apparentés ?**

**AghilèsBelaïd :** Non, c'est parce qu'il est mon auteur algérien préféré ! Je connais son œuvre depuis l'âge de seize ans et si mon premier livre lu fait partie de la littérature américaine, mon premier livre écrit par Mouloud Feraoun a été *Le fils du pauvre* !

**L. : Vous avez établi une thématique de titres allant des ouvrages universalistes à la grande littérature et des ouvrages universitaires aux livres jeunesse. Qu'est-ce qui sera pour vous le**

*Nous pensons à une journée au Jardin d'Essai, chaque enfant avec un livre. J'en ai discuté avec des collègues d'écoles privées et étendre cela aux écoles publiques...*

**plus déterminant ? Serait-ce la grande littérature, les livres techniques ou avez-vous déjà une idée précise de la demande ?**

**Y. B. :** Il faut noter qu'il y a aussi le scolaire et le parascolaire que nous entendons développer, mon fils Aghilès ayant à les gérer d'ailleurs. Pour ce qui me concerne, je pense que chaque individu doit trouver son compte. Certes, nous voulons que ce soit de la littérature mais chacun doit être satisfait et doit y trouver ce qu'il recherche...

**L. : Vous avez ouvert une petite salle ludique aux enfants mais les adultes auront-ils un espace comme, par exemple, un café littéraire ou un club de lecture ?**

**Y. B. :** Pour les petits, je pense d'abord aux petits et là, nous avons aménagé une petite salle, un coin lecture pour les enfants, avec une *meïda* autour de laquelle les petits peuvent s'asseoir. Nous sommes en train de mettre tout cela en place avec des cartes lecteurs. Nous avons même créé le club Fouroulou inauguré, début juin par

Ali Feraoun. Actuellement, c'est au ralenti en raison des vacances mais qui entrera en activité à la rentrée avec les écoles ayant demandé à y participer. Des concours seront prévus en littérature classique et livres jeunesse ainsi que des ateliers d'écriture autour des contes et des nouvelles. Les concours de lecture seront organisés autour des romans de Mouloud Feraoun mais aussi sur d'autres romans classiques ou moins classiques. Pour l'écriture, les enfants et les élèves de lycées pourront écrire des contes, de la poésie, des nouvelles, des romans –pourquoi pas ? Nous avons discuté avec Ali Feraoun pour éditer certains écrits des enfants et encourager par un prix d'autant qu'il y aura trois clubs, futurs participants : ceux de Tizi-Ouzou, de Sétif et le nôtre. Nous passerons ensuite aux concours régionaux et ensuite à l'échelle nationale.

**L. : Ferez-vous venir des auteurs et le club Fouroulou sera-t-il hebdomadaire ou mensuel ?**

**Y. B. :** On fera venir des auteurs pour les adultes. Le club, lui, aura lieu chaque mardi et chaque samedi matin pour permettre à toutes les écoles de participer. En général, nous allons structurer à l'intérieur des écoles car, autrement, ce serait impossible dans la librairie. À l'intérieur de notre espace, il sera seulement question de finaliser les rencontres officielles ou peut-être mensuelles, en ce sens que les écoles passeront une fois par mois pour finaliser les concours qui seront, bien sûr, annuels.

**L. : Si vous aviez à dire quelque chose aux potentiels libraires, quel serait votre conseil ?**

**Y. B.:** Je leur dirais de s'armer de courage et d'ouvrir leur librairie ! ■■■

## Lettre de Rabia Ziani (écrivain) (suite)



seraient destinés à des enfants défavorisés. Beaucoup d'écoles ont participé. Malheureusement, la journée fixée a été mal choisie car c'était la période des examens ; la journée en elle-même était magnifique, voire son organisation... mais ça n'était pas le jour... Nous pensons à une journée au Jardin d'Essai, chaque enfant avec un livre. J'en ai discuté avec des collègues d'écoles privées et étendre cela aux écoles publiques. Nous avons décidé de faire des journées parape avec plus d'ampleur pour que l'on puisse s'occuper des enfants car il ne s'agit pas de les laisser sans être suivis. Le Jardin d'Essai est un endroit sécurisé et réellement adéquat pour ces journées, avant d'aller dans la rue : pouvoir prendre un livre avec soi, s'asseoir sur l'herbe. Quatre écoles ont déjà donné leur accord... «Un livre, un enfant pour une journée de lecture» comme il existe une journée sans tabac et que j'espère voir entrer dans les mœurs ! ■

Propos recueillis par Fadéla El-Maghraoui



J'étais un enfant sauvage, un bagarreur hors pair. Je revenais tous les jours à la maison le nez en sang, la gandoura déchirée. Malgré les sévères remontrances de mon père, je recommençais le lendemain à me bagarrer pour des futilités –Ce garçon, disait Grand-mère, est une tornade. Il ne tient jamais en place ! Je voulais être le plus fort des camarades de mon âge et, assurément, j'ai réussi. Tous vaincus par mes poings durs comme fer, m'obéissaient. J'avais, tout de même, une qualité, je ne manquais jamais la classe. Par tous les temps, j'allais à l'école du village, le ventre creux et habillé d'une gandoura, seul habit de toute l'année. Je ne me plaignais jamais de mon sort. L'école de Tala Bouali, appelée ainsi à cause de la proximité de la fontaine du village du même nom, ne possédait qu'une classe qui recevait une cinquantaine d'élèves. Les filles n'étaient pas admises. Ce qu'on appelle la classe unique regroupait dans le même local des élèves du cours préparatoire au cours moyen 2<sup>ème</sup> année. Les maîtres d'autrefois étaient semblables à des chefs d'orchestre. Je rends hommage à leur virtuosité. Mon camarade de table était Lamrani Hacène, futur directeur de Budget de l'Algérie indépendante. Plus jeune que moi de deux ans, il avait une mémoire phénoménale, capable de réciter un texte après l'avoir lu une seule fois. C'était un adversaire redoutable. Nous nous battions pour la première place. Moi, j'avais la ténacité pour arme et, lui, la mémoire. En classe, j'apprenais sous la férule de Monsieur Cherfi, maître très sévère usant souvent de la baguette, le calcul, les sciences, la géographie, l'histoire, dans une langue qui n'était pas la mienne. J'ingurgitais tout. J'avais la boulimie du savoir. C'est ainsi que j'appris par cœur une

trentaine de résumés de géographie et autant en histoire d'un pays que je ne connaissais que de nom. L'histoire me passionnait à cause de ses légendes. Je connaissais tous les rois de France, les fainéants, les bons, les grands qui brillaient par leur grandeur, et même les malins comme Louis XI. J'admirais Vercingétorix, le géant gaulois qui libéra la France des Romains, j'admirais Jeanne d'Arc, une bergère de Lorraine, qui chassa les Anglais d'Orléans –La pauvre fille fut brûlée vive après un revers de l'histoire et j'étais sidéré par les exploits guerriers de Napoléon Bonaparte. La Révolution française de 1789 éveilla en moi des sentiments confus. Je compatissais pour les serfs– des paysans soumis à un régime dégradant et j'applaudissais aux paroles audacieuses de Mirabeau qui dit au roi Louis XVI : «Nous sommes ici par la volonté du peuple et nous ne sortirons de là que par la force des baïonnettes». La mort de Robespierre, le révolutionnaire incorruptible, me fit verser une larme. En géographie, j'appris que la Terre était vaste. Aucun continent n'avait plus de secret pour moi. De la France physique, économique, je connaissais tout. Je pouvais dessiner, les yeux fermés, le cours de la Seine, de la Loire... Mais de mon pays, l'Algérie, je connaissais peu de choses en histoire comme en géographie. Ne croyez pas que je passais tout mon temps à l'école. J'étais aussi berger d'un mouton, le mouton sacré de l'Aïd. Cette besogne occupait mes jeudis et dimanches –jours où on n'avait pas classe. Être berger a ses agréments. Ah ! les champs et toutes ses rêveries quand on est seul ! L'indulgent nature m'avait accordé le plus cher de ses dons : le don des rêves. Pendant qu'assis sur une roche, je contemplais le majestueux Djurdjura dont le sommet était couronné de neige. (À suivre). ■■■



**L. : Si vous aviez à encourager la lecture, quel serait votre mot de combat ?**

**Y. B. :** *Iqraa'* et arrêter un peu avec les jeux virtuels ! À l'école, je mène une guerre contre tout ce qui est jeu... si les parents, au lieu d'acheter un jeu à je ne sais quel prix, emmèneraient leurs enfants dans une librairie pour qu'ils puissent palper, toucher les livres, qui sont beaucoup plus concrets que l'univers virtuel dans lequel le monde est montré, je crois que cela changerait énormément de choses parce que manipuler un livre même si c'est un livre de jeu, un livre d'images, c'est commencer à le lire.

**L. : En tant que directrice d'école, seriez-vous partie prenante dans ce club de lecture ? Ou bien vous contenterez-vous d'être seulement organisatrice ?**

**Y. B. :** Je serais partie prenante puisque c'est avec mes élèves que nous avons inauguré la librairie. Ce sont eux les premiers inscrits au club Fouroulou et comme je suis vice-présidente de l'Association des écoles privées agréées, nous avons lancé cette entreprise avec nos élèves et décidé de les faire participer car il y a parmi eux un potentiel extraordinaire, que ce soit en arabe ou en français. Nous devons gagner cette bataille, nous devons repêcher nos enfants, les obliger de faire les premiers pas. En fait, c'est à nous de chercher comment reprendre ce contact avec le livre.

**L. : En Tunisie, une Journée de la lecture dans la rue a été lancée. En Algérie, face à cette indigence littéraire et de la lecture, pensez-vous que l'on puisse faire la même chose dans les lieux publics ?**

**Y. B. :** Bien sûr que c'est possible. Avec d'autres écoles, nous avons lancé, sur Facebook, «Un enfant, un livre». On a demandé aux enfants des écoles de ramener un livre dont ils ne veulent plus ou seulement de faire un don, qui

Restez en contact avec vos proches et profitez  
paisiblement de votre pèlerinage



**75 DA/Min**  
l'appel roaming  
vers l'Algérie



مرحباً بالغد  
[www.djezzy.com](http://www.djezzy.com)

Connectez vous à un des réseaux locaux  
de l'Arabie Saoudite et appelez vos proches  
Cette offre vous permet de cumuler des points lmtiyaz  
Offre soumise à des conditions pour les clients Postpaid.  
Solde rechargeable depuis l'Algérie.

## Actualité

### Lecture ramadhanEscQ

Une nouvelle **d'Isabelle Eberhardt**

*Aïn Djaaboub*

**suivie de son analyse**

### L'entretien de L'ivrEscQ

**Amel Chaouati** Coordinatrice de  
*LIRE ASSIA DJEBAR !*

*La boqala désenchantée*

**Fadéla Chaïm-Allami**

*Encyclopédiste*

**Malek Chebel**

## Ain Djaboub

Nouvelle d'Isabelle Eberhardt

Un saint, une source, et une belle Ténésiennne. Le souvenir de Lalia coule dans les veines de Si Abderrahmane aussi doux que l'eau de cette source dont le pouvoir envoûtant oblige ceux qui y boivent à revenir dans cette ville pleine de charme, à l'image de Lalia qui vit et meurt pour son amour.

Les concitoyens de Si Abderrahmane ben Bourenane, de Tlemcen, le vénéraient, malgré son jeune âge, pour sa science et sa vie austère et pure. Cependant, il voyageait modestement, monté sur sa mule blanche et accompagné d'un seul serviteur. Le savant allait ainsi de ville en ville, pour s'instruire.

Un jour, à l'aube il parvint dans les gorges sauvages de l'oued Allala près de Ténès. À un brusque tournant de la route, Si Abderrahmane arrêta sa mule et loua Dieu, tout haut, tant le spectacle qui s'offrait à ses regards était beau. Les montagnes s'écartaient, s'ouvrant en une vallée de contours harmonieux. Au fond, l'oued Allala coulait, sinueux, vers la mer, qui fermait l'horizon.

Vers la droite, le mont de Sidi Merouane s'avancé, en pleine mer, en un promontoire élevé et hardi. Au pied de la montagne, dans une boucle de l'oued, la Ténès des musulmans apparaissait en amphithéâtre, toute blanche dans le brun chaud des terres et le vert puissant des figuiers. Une légère brume violette enveloppait la montagne et la vallée, tandis que des lueurs orangées et rouges embrasaient lentement l'horizon oriental, derrière le djebel Sidi Merouane. Bientôt, les premiers rayons du soleil glissèrent sur les tuiles fauves des toits, sur le minaret et les murs blancs de la ville. Et tout fut rose, dans la vallée et sur la montagne. Ténès apparut à Si Abderrahmane, à la plus gracieuse des heures, sous des couleurs virginales. Près des vieux remparts noircis et minés par le temps, entre les maisons caduques, délabrées sous leur suaire de chaux immaculée, s'ouvrait une petite place qu'anime seul un café maure fruste et enfumé, précédé d'un berceau fait de perches brutes où s'enroulent les pampres d'une vigne centenaire. Un large divan en plâtre, recouvert de nattes usées, sert de siège. De là, on voit l'entrée des gorges, les forêts



Isabelle en bédouin (1897)

de pins, le djebel Sidi Abd el Kader et sa *koubba* blanche, les ruines de la vieille citadelle qu'on appelle *smala*. Tout en bas, parmi les roches éboulées et les lauriers-roses, l'oued Allala roule ses eaux claires.

Dans le jour, Si Abderrahmane professait le coran et la loi à la mosquée. On avait deviné en lui un grand savant et on l'importunait par des marques de respect qu'il fuyait.

Aussi, venait-il tous les soirs, avant l'heure rouge du soleil couchant, s'étendre à demi sous le berceau de pampres. Là, seul, dans un décor simple et tranquille, il goûtait des instants délicieux. Loin de la demeure conjugale, il évitait soigneusement toutes les pensées et surtout tous les spectacles qui parlent aux sens et les réveillent.



Isabelle à cheval (Peinture de G. Rossegrosse)

Cependant, un soir, il se laissa aller à regarder un groupe de jeunes filles puisant de l'eau à la fontaine. Leurs attitudes et leurs gestes étaient presque gracieux. Comme elles étaient presque enfants encore, elles jouaient à se jeter de l'eau en poussant de grands éclats de rire. L'une d'elles pourtant semblait grave. Plus grande que ses compagnes, elle voilait à demi la beauté de son visage et la splendeur de ses yeux, sous un vieux *haik* de laine blanche qu'elle retenait de la main. Sa grande amphore de terre cuite à la main, elle était montée sur un tas de décombres et elle semblait regarder, songeuse, l'incendie crépusculaire qui l'empourrait toute et qui mettait comme un nimbe léger autour de sa silhouette svelte. Depuis cet instant, Si Abderrahmane connut les joies et les affres de l'amour. Tout son empire sur lui-même, toute sa ferme raison, l'abandonnèrent. Il se sentit plus faible qu'un enfant. Désormais, il attendit fébrilement le soir pour revoir Lalia : il avait surpris son nom. Enfin, un jour, il ne put résister au désir de lui parler, et il lui demanda à boire, presque humblement. Gravement, détournant la tête, Lalia tendit sa cruche au *taleb*. Puis, comme Si Abderrahmane était beau, tous les soirs, il adressait la parole à la jeune fille, celle-ci s'enhardit, lui souriant dès qu'elle l'apercevait. Il sut qu'elle était la fille de pauvre *khammes*, qu'elle était promise à un cordonnier de la ville et qu'elle ne viendrait bientôt plus à l'aiguade, parce que sa plus jeune sœur, Aïcha, serait guérie d'une plaie qui la retenait au lit et que ce serait à elle, non encore nubile, de sortir. Un soir, comme les regards et les rires de ses compagnes faisaient rougir Lalia, elle dit tout bas à Si Abderrahmane : -Viens quand la nuit sera tombée, dans le sahel, sur la route de Sidi-Merouane. Malgré tous les efforts de sa volonté et les reproches de sa conscience, Si Abderrahmane descendit dans la vallée, dès que la nuit fut. Et Lalia, tremblante, vint, pour se réfugier dans les bras du *taleb*. Toutes les nuits, comme sa mère dormait profondément, Lalia pouvait s'échapper. Enveloppée du burnous de son frère absent, elle venait furtivement rejoindre Si Abderrahmane au sahel, parmi les touffes épaisses des lauriers-roses et les tamaris légers. D'autres fois, les nuits de lune surtout, ils s'en allaient sur les coteaux de Chârir, dormir dans les *liazir* et le *klyl* parfumés, les grandes lavandes grises et les romarins sauvages... Ils éprouvaient à se serrer l'un contre l'autre, dans l'insécurité et la fragilité de leur union, une joie mélancolique, une volupté presque amère qui leur arrachait parfois des larmes. Pendant quelque

temps, les deux amants jouirent de ce bonheur caché. Puis, brutalement, la destinée y mit fin; le père de Si Abderrahmane étant à l'agonie, le *taleb* dut rentrer en toute hâte à Tlemcen. Le soir des adieux, Lalia eut d'abord une crise de désespoir et de sanglots. Puis, résignée, elle se calma. Mais elle mena son amant à une vieille petite fontaine tapissée de mousse, sous le rempart. -Bois, dit-elle, et sa voix de gorge prit un accent solennel. Bois, car c'est l'eau miraculeuse d'Aïn Djaboub, qui a pour vertu d'obliger au retour celui qui en a goûté. Maintenant, va, ô chéri, va, en paix. Mais celui qui a bu à l'Aïn Djaboub reviendra, et les larmes de ta Lalia sécheront ce jour-là. -S'il plaît à Dieu je reviendrai. N'est-il pas dit : c'est le cœur qui guide nos pas ? Et le *taleb* partit. Lui que les voyages passionnaient jadis, que la variété des sites charmait, Si Abderrahmane sentit que, depuis qu'il avait quitté Ténès, tout lui semblait morne et décoloré. Le voyage l'ennuyait et les lieux qui lui plaisaient auparavant lui parurent laids et sans grâce. « Hélas, pensa-t-il, ce ne sont pas les choses qui sont changées, mais bien mon âme en deuil. » Le père de Si Abderrahmane mourut et les gens de Tlemcen obligèrent en quelque sorte Si Abderrahmane à occuper le poste du défunt, grand *mouderrès*. Il fut entouré des honneurs dus à sa science et à sa vie dont la pureté approchait de la sainteté. Il avait pour épouse une femme jeune et charmante, il jouissait de l'opulence la plus large. Et cependant, Si Abderrahmane demeurait sombre et soucieux. Sa pensée nostalgique habitait Ténès, auprès de Lalia. Il eut le courage de demeurer cinq ans dans ses fonctions de *mouderrès*. Quand son jeune frère Si Ali l'eut égalé en sciences et en mérites de toutes sortes, Si Abderrahmane se désista de sa charge en sa faveur. Il répudia sa femme et partit. Il retrouverait Lalia et l'épouserait... Ainsi, Si Abderrahmane raisonnait comme un petit enfant, oubliant que l'homme ne jouit jamais deux fois du même bonheur. Et à Ténès, où il était arrivé comme en une patrie, le cœur bondissant de joie, Si Abderrahmane ne trouva de Lalia qu'une petite tombe grise, sous l'ombre grêle d'un eucalyptus, dans la vallée. Lalia était morte, après avoir attendu le *taleb* dans les larmes plus de deux années. Alors, Si Abderrahmane se vit sur le bord de l'abîme sans bornes



Isabelle en marin «Vengeur» (1895)

qui est le néant de toutes choses. Il comprit l'inanité de notre vouloir et la folie funeste de notre cœur avide qui nous fait chercher la plus impossible des choses : le recommencement des heures mortes. Si Abderrahmane quitta ses vêtements de soie de citadin et s'enveloppa de laine grossière. Il laissa pousser ses cheveux et s'en alla nu-pieds dans la montagne, où, de ses mains inhabiles, il bâtit un gourbi. Il s'y retira, vivant désormais de la charité des croyants qui vénèrent les solitaires et les pauvres. Sa gloire maraboutique se répandit au loin. Il vivait dans la prière et la contemplation, si doux et si pacifique que les bêtes des bois se couchaient à ses pieds, confiantes. Et cependant, l'anachorète revoyait, des yeux de la mémoire, Ténès baignée d'or pourpre et la silhouette de Lalia l'inoubliée, et l'ombre complice de figuiers du Sahel, et les nuits de lune sur les coteaux de Chârir, sur les lavandes d'argent et sur la mer, tout en bas, assoupie en son murmure éternel.»



Isabelle en spahi (1897)

## Aïn Djaaboub symbole et métaphore

*Aïn Djaaboub*,<sup>1</sup> un paysage ténézien ou la Poétique du lieu, cette nouvelle raconte l'histoire d'amour entre deux jeunes gens que la destinée sépare. Elle est intéressante car l'espace mis en scène est celui de Ténès. Les noms de lieux, *l'oued Allala*, *le mont de Sidi Merouane*, *les côteaux de Chârir* ancrent le récit dans le réel mais *Aïn Djaaboub*, qui signifie la fontaine ou source, est à la fois un lieu symbolique et métaphorique puisqu'il est aussi source de légende et de la fiction. L'intrigue se résume à l'histoire d'amour contrariée par les aléas de la vie. La nouvelle répond au schéma classique du conte : une situation initiale où le héros Si Abderrahmane, un jeune *taleb* lettré venu de Tlemcen, arrive à Ténès, un lieu qui l'enchant. Les événements s'enclenchent, il rencontre Lalia, une jeune ténézienne au bord d'une fontaine. Les deux jeunes gens s'éprennent l'un de l'autre, une folle passion les unit. Mais la maladie du père oblige le héros à quitter son amante. La jeune fille est désespérée par la séparation et ne se résout à laisser partir son amant qu'après lui avoir fait boire l'eau d'*Aïn Djaaboub*, une «eau miraculeuse qui a pour vertu d'obliger au retour celui qui en a goûté». Il part, habité par la nostalgie du lieu et de Lalia : «Si Abderrahmane sentit que depuis qu'il avait quitté Ténès, tout lui semblait morne et décoloré». Il est contraint de rester à Tlemcen et succède à son père dans sa fonction de grand *Mouderrès*<sup>2</sup>. Cinq années ont passé lorsqu'il peut enfin se dégager de ses responsabilités et revenir à Ténès. Mais «il ne trouva de Lalia qu'une petite tombe grise. [...] Lalia était morte, après avoir attendu le *taleb* dans les larmes pendant deux années». Sidi Abderrahmane se retire du monde et se consacre à une vie de prière. L'espace joue un rôle important dans cette fiction. Deux espaces sont mis en scène celui de la fontaine *Aïn Djaaboub*, le lieu de la rencontre et de la séparation des amants, qui s'insère dans celui, plus vaste, de Ténès. En effet, toute la nouvelle est organisée autour de la description de Ténès. Le texte se présente comme un diptyque, une sorte de tableau en deux volets. Le premier volet nous présente un paysage ténézien euphorique à partir de deux points de vue. L'arrivée du héros à Ténès «un jour, à l'aube» est le prétexte d'une description détaillée du site. Les localisateurs et les noms de lieux structurent cette description. Le tableau représente un paysage très coloré dont les différents éléments qui le composent sont évoqués par des taches de couleur rappelant les paysages impressionnistes : «Au pied de la montagne, la Ténès des Musulmans apparaissait en amphithéâtre, toute blanche dans le brun chaud des

terres et le vert puissant des figuiers.[...] une légère brume violette enveloppait la montagne et la vallée, tandis que les lueurs orangées et rouges embrasaient lentement l'horizon, derrière le djebel Sidi Meraouane. Et tout fut rose, dans la vallée et sur la montagne. Ténès apparut à Si Abderrahmane, à la plus gracieuse des heures, sous des couleurs virginales.»<sup>3</sup> Toutes ces couleurs traduisent l'état de réceptivité de la narratrice, son accord parfait avec la nature. L'étonnante polychromie du panorama s'oppose à la présentation de la ville du *Vieux Ténès*. Le *Ténès des Musulmans* est ainsi décrit : «Près des vieux remparts noircis et minés par le temps, entre les maisons caduques, délabrées sous leur suaire de chaux immaculée, s'ouvre une petite place qu'anime seul un café maure fruste et enfumé.» Le registre assez sombre et triste auquel appartiennent ces termes «vieux, noircis, minés, caduques, délabrées, suaire, fruste, enfumé» est atténué par la luminosité de la «chaux immaculée». Cette description révèle l'origine fort ancienne de la ville et son extrême pauvreté. Elle n'est pas du tout péjorative mais empreinte de réalisme car cette place du *Vieux Ténès* existe toujours même si les habitations qui l'entourent sont plus neuves. Elle est aussi prétexte à une autre forme paysagère. En effet, c'est à partir du «café maure»<sup>4</sup> qu'une seconde vue d'ensemble de Ténès nous est présentée : «de là, on voit l'entrée des gorges, les forêts de pins [...] les ruines de la vieille citadelle qu'on appelle *smala*. Tout en bas, parmi les roches éboulées et les lauriers roses, *l'oued Allala* roule ses eaux claires.» Ces différentes descriptions, loin d'être un simple décor, un cadre dans lequel l'action évolue, traduisent la réceptivité de l'auteure, sa sensibilité au paysage qui l'environne. Les couleurs changeantes, les formes géométriques variées s'imposent dans l'écriture d'Isabelle Eberhardt au point d'imprégner toute son œuvre. De fait, dans certaines nouvelles de cette auteure, la rêverie face à un paysage semble prendre plus de place que l'intrigue. La dimension spatiale prend le pas sur la dimension temporelle. Les paysages y tiennent une place de choix et la description ne forme pas une catalyse mais un élément essentiel du récit. Souvent envisagée comme un arrêt dans la narration, comme un reflet de l'état d'âme du personnage, ou

encore comme un dispositif rhétorique, la description dans les récits d'Eberhardt prend une tout autre dimension. Elle nécessite d'interroger le lien entre l'expérience vécue et la description littéraire, entre la contemplation et le paysage écrit. Ainsi que l'explique Rachel Bouvet : «Il semble bien que le récit cherche sans cesse à remettre en scène l'acte de paysage à l'origine de l'écriture.»<sup>5</sup> «L'acte de paysage», selon cette auteure, renvoie effectivement au «paysage comme expérience vécue». Le paysage se construit de manière intime, lors d'une expérience visuelle, olfactive, auditive, tactile qui peut donner lieu à la contemplation ou susciter d'autres réactions personnelles. Comme l'explique très justement Alain Corbin : «[L]e paysage est manière de lire et d'analyser l'espace, de se le représenter, au besoin en dehors de la saisie sensorielle, de le schématiser afin de l'offrir à l'appréciation esthétique, de le charger de significations et d'émotions. En bref, le paysage est une lecture, indissociable de la personne qui contemple l'espace considéré.» C'est lors de l'interaction entre un sujet et une réalité physique que le paysage s'élabore, que ses contours se précisent que ses formes et ses couleurs se fixent. Cet acte de perception où entrent en jeu de nombreux filtres joue un rôle déterminant dans tout récit, particulièrement les récits de voyage, pour la simple raison que le récit s'élabore à partir de la traversée réelle, physique, de l'espace, et que les descriptions littéraires reposent sur des actes de paysage préalables. «La littérature se nourrit de l'expérience vécue, elle s'offre comme un prolongement de cette rêverie spatiale qui affecte bien des voyageurs.» Autrement dit, un paysage n'existe pas à l'état naturel,

il suppose un choix effectué par un sujet, une création esthétique, où interviennent la sensibilité et l'émotion, une interaction entre un sujet et un site particulier. Eric Dardel écrit dans son ouvrage *L'Homme et la terre* : [L]e paysage n'est pas un cercle fermé, mais un déploiement. Il n'est vraiment géographique que par ses prolongements, que par l'arrière-plan réel ou imaginaire que l'espace ouvre au-delà du regard. [...] Le paysage est une échappée vers toute la Terre, une fenêtre sur des possibilités illimitées : un horizon. Non une ligne fixe, mais un mouvement, un élan.»<sup>8</sup> Le lieu de l'intrigue, Aïn Djaaboub, lieu de la première rencontre des amants, est, avons-nous dit, un lieu symbolique.



Isabelle en costume syrien (1896)

Le terme *Aïn* désigne la fontaine et renvoie à l'eau, source de toute vie, lieu où l'amour s'éveille. Il est à relever que dans la nouvelle *Aïn Djaaboub*, si les lieux évoqués sont bien réels, l'espace fictionnel annoncé par le titre fonctionne comme dans le conte. Le motif de la fontaine ou de la source est largement exploité dans les contes et les légendes. Dans le dictionnaire des symboles, on peut lire : «La sacralisation des sources est universelle, du fait qu'elles constituent la bouche de l'eau vive ou de l'eau vierge. Par elles, se fait la première manifestation, sur le plan des réalités humaines, de la matière cosmique fondamentale, sans laquelle ne pourraient être assurées la fécondation et la croissance des espèces. L'eau vive, qu'elles répandent est comme la pluie, le sang divin, la semence du ciel.»<sup>9</sup> Il est évident que dans les cultures traditionnelles, la source symbolise l'origine de la vie, et, d'une façon plus générale, toute origine, celle du génie, de la puissance, celle de tout bonheur. La fin tragique de l'héroïne, qui a attendu vainement le retour de l'amant, n'est pas due à la rupture du serment lié aux vertus de la source. Le pouvoir de la source n'est pas remis en cause puisque le *taleb* est revenu à Ténès «comme en une patrie, le cœur bondissant de joie». Mais il est trop tard car si la vie est un éternel recommencement, elle est aussi source de déception et l'homme oublie qu'il «ne jouit jamais deux fois du même bonheur». La source dont il s'agit ici, peut être considérée aussi comme «la source de la connaissance qui conduit à la perfection et qui dérive de la Mémoire, lieu sacré du Savoir ». Car peut-être faut-il rappeler «que la mémoire était adorée comme le réceptacle de toute science [...] et «c'est ce même symbolisme de la source archétypale que traduit Jung comme une image de l'âme, en tant qu'origine de la vie intérieure et de l'énergie spirituelle.»<sup>10</sup> Si Abderrahmane se condamne à la vie ascétique et devient anachorète car «il comprit l'inanité de notre vouloir et la folie funeste de notre cœur avide qui nous fait chercher la plus impossible des choses : le recommencement des heures mortes». L'intrusion du narrateur par l'emploi du pronom «nous» donne une dimension universelle à cette affirmation. Et ce lieu, Aïn Djaaboub, espace fictionnel et espace de vie, source de l'écriture, donne une dimension parabolique au récit. Les lieux ne prennent sens qu'à partir d'un vécu. Plus qu'un simple reflet fidèle de la nature, le paysage serait le résultat très subjectif d'une perception culturellement orientée. Il est à souligner la place particulière qu'occupe Isabelle Eberhardt dans la littérature coloniale de l'époque. Nous précisons dans ce contexte que, sous «littérature coloniale», nous entendons la littérature liée au «fait colonial». C'est dire que coloniale signifie «de la colonie» et non «d'idéologie colonialiste». Elle est l'un des premiers auteurs à mettre en scène dans ses nouvelles les autochtones et à dépeindre les mœurs indigènes sans parti pris et plutôt avec sympathie. Expérimentant l'altérité à travers la rencontre des indigènes, Isabelle Eberhardt a fait de cette découverte de l'Autre la base de ses récits. Elle fait partie de ce que l'on appelait communément le

courant indigénophile. Alain Calmes écrit à ce sujet : «Le groupe des écrivains indigénophiles ne représenta jamais un parti homogène en raison de la disparité de ses composantes et de l'absence d'une structure de rencontre entre les écrivains, à la différence du groupe colonocentriste qui disposait d'anthologies, de manifestes et de l'appui massif des moyens d'information de masse de l'idéologie dominante.[...] Cette intelligentsia sans attaches fut amenée à jouer un rôle modérateur.[...] Son existence a servi de frein aux excès et aux injustices envers les colonisés en maintes occasions. Quelques courants indigénophiles se regroupent autour d'organes de presse comme l'*Akhbar* de Victor Barrucan. Il s'agit toutefois d'une opinion très minoritaire, violemment et constamment attaquée par l'idéologie dominante.»<sup>11</sup> Il n'en reste pas moins évident que le groupe restreint des écrivains indigénophiles reflète indirectement, dans ses œuvres, l'idéologie du parti anticolonial. Aussi, il n'est pas étonnant selon cet auteur que les critiques de ces contestataires soient très ponctuelles et ne semblent pas remettre en question le système colonial dans son ensemble car «l'indice du monde occidental est alors colonialiste et les défenseurs d'un autre idéal doivent amener à petits pas leurs contemporains vers la lumière.»<sup>12</sup>

El Djamhouria Slimani Aït-Saada

- 1) Isabelle Eberhardt, *Aïn Djaaboub* in *Amours nomades*, Paris, Éditions Joelle Losfeld, 2003.
- 2) Professeur versé dans les sciences théologiques en particulier.
- 3) Cf. T. 36, de façon générale, l'écriture d'Isabelle Eberhardt est très soucieuse des couleurs.
- 4) Lieu réservé aux hommes et privilégié par l'écrivaine qui s'y mêlait aux autochtones, habillée en homme.
- 5) Rachel Bouvet, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Documents», 2006, p. 60.
- 6) Alain Corbin, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001, p. 11.
- 7) R. Bouvet, *Pages de sable*, op. cit., p. 43.
- 8) Eric Dardel, *L'Homme et la terre*, Paris, PUF, 1952, p. 42.
- 9) Jean Chevalier et Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres* [1ère éd. 1973], nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Robert Laffont, 1982, p. 903.
- 10) Ibid., p. 904.
- 11) Alain Calmes, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, L'Harmattan, 1984, p. 187-188.
- 12) A. Calmes, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, op. cit., p. 187-188.

#### Bibliographie

Bouvet, Rachel, *Pages de sable. Essai sur l'imaginaire du désert*, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Documents», 2006. Calmes, Alain, *Le roman colonial en Algérie avant 1914*, Paris, L'Harmattan, 1984. Chevalier, Jean, Gheerbrant, Alain, *Dictionnaire des symboles : mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres* [1ère éd. 1973], nouvelle éd. revue et augmentée, Paris, Robert Laffont, 1982. Corbin, Alain, *L'homme dans le paysage*, Paris, Textuel, 2001. Dardel, Eric, *L'Homme et la terre*, Paris, PUF, 1952. Eberhardt, Isabelle *Amours nomades*, Paris, Éditions Joelle Losfeld, 2003. Perrot, Jean, (dir.), *Histoire, mémoire et paysage*, Paris, Éditions In Press, 2002, coll. *Lectures d'enfance* Actes du colloque d'Eaubonne, Institut international Charles Perrault, mars 1999.



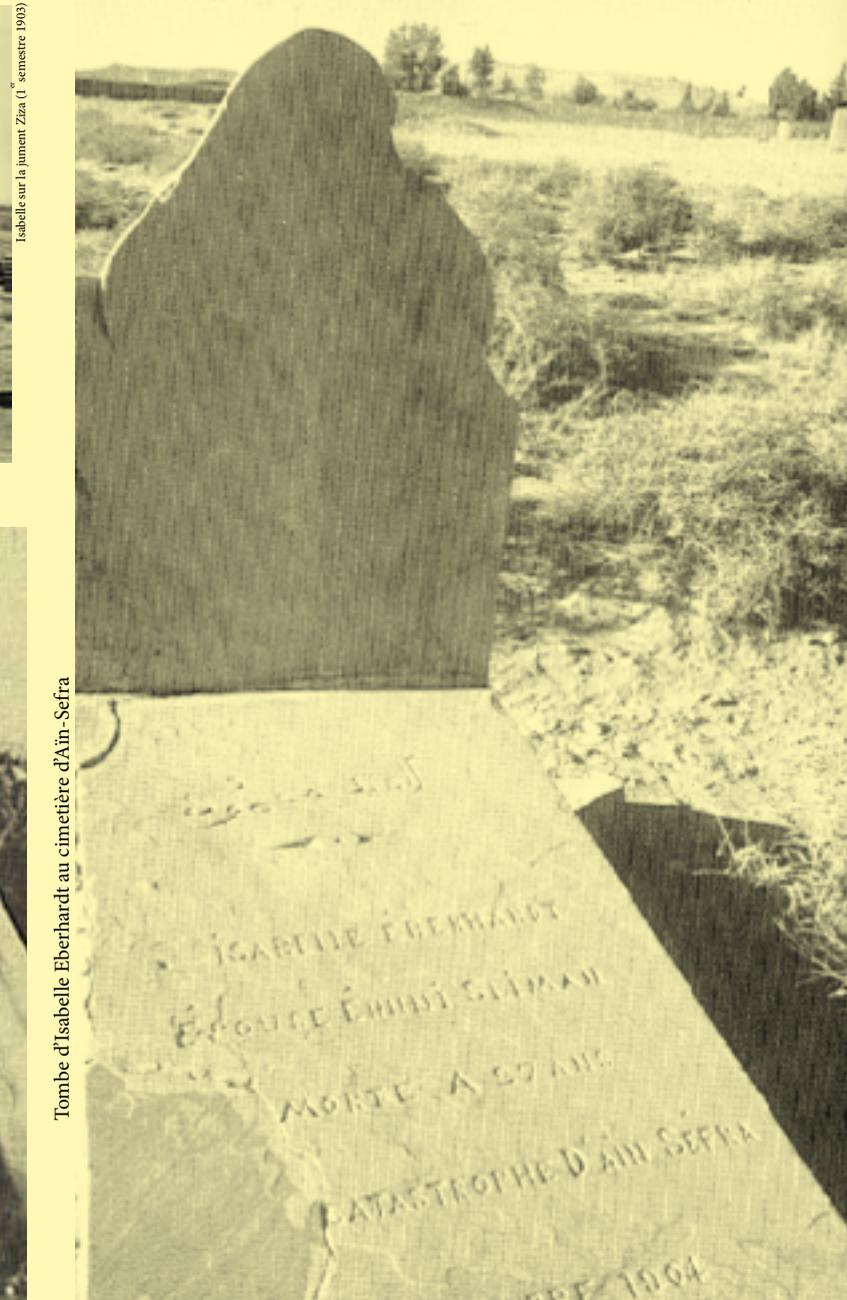
Isabelle à l'hôpital d'Aïn-Sefra, quelques jours avant sa mort (octobre 1904)



Ténès - Algérie entrée de l'hôpital militaire



Isabelle, la cigarette à la bouche (1<sup>er</sup> semestre 1903)



Tombe d'Isabelle Eberhardt au cimetière d'Aïn-Sefra

## Amel Chaouati

présidente du **Cercle Des Amis d'Assia Djébar**  
et coordinatrice de l'ouvrage collectif *LIRE ASSIA DJEBAR !*

**L**'ivrEscQ : *Lire Assia Djébar !* est un recueil de lectures des «fans» de Assia Djébar : Hervé Sanson, Anne-Marie Carthé, Hibo Moumin Assoweh, Kiyoko Ishikawa, Wassyla Tamzali, vous-même et tant d'autres. Comment avez-vous classé toutes ces lectures ? Autrement dit, quel a été le texte fondateur de cet ouvrage ?  
**Amel Chaouati** : Il n'y pas de texte fondateur mais une journée d'études qui a été déterminante à l'écriture de ce livre. En 2010, nous avons organisé à Paris une journée que nous avons intitulée Conversation avec l'œuvre d'Assia Djébar. Nous avons réuni des lecteurs du monde entier. Il leur avait été demandé de parler de la subjectivité de leur lecture. Il arrive très souvent que nous nous cachons derrière des théories pour argumenter et soutenir nos idées et de cette manière nous masquons nos affects et nos sentiments avec la tentation de chercher très souvent à dévoiler les mystères de l'écriture de l'auteur. Or, un lecteur est celui qui, en lisant pense et éprouve des émotions. L'expérience de cette journée fut une réussite c'est pourquoi j'ai voulu la prolonger à travers un projet d'écriture. J'ai invité dix lecteurs de l'Algérie, de France, de Djibouti, du Japon et des Etats-Unis d'Amérique. Il y a un comédien, des psychologues, une plasticienne, des littéraires et une traductrice. L'unique consigne donnée: exprimer librement sa propre rencontre avec l'œuvre. Le résultat est très original. Même notre editrice de La Cheminante, Sylvie Darreau, a contribué avec un écrit. J'ai travaillé ensuite à organiser les textes mais j'aurais pu proposer une autre organisation. En vérité, j'ai voulu qu'il n'y ait ni début ni fin à cet ouvrage. C'est pourquoi, on peut commencer sa lecture par le texte de son choix.

**L. : Ce recueil de lectures peut-il avoir une suite quand on sait que l'œuvre d'Assia Djébar est magistrale ? Pensez-vous recueillir d'autres lectures de ses romans, ses poèmes et de tous les aspects culturels ?**  
**A. C. :** L'œuvre d'Assia Djébar est un puits inépuisable. Les idées et les projets ne manquent pas. Cependant il faut un temps de maturité pour chaque idée, chaque projet. Il faut aussi avoir de véritables rencontres humaines qui portent le projet et le soutiennent et du temps bien sûr. L'écriture est un exercice difficile qui demande du travail et de la rigueur. On ne peut pas improviser quand il s'agit de parler d'une œuvre monumentale.

**L. : «Nous, lecteurs, parvenus à la sortie du tunnel, allons embrasser d'un regard plus perspicace le champ vain de ruines qu'aura laissé cette auteure**

**encombrante, qui, devant nous, regrette de ne pas avoir réussi...». Pourquoi avoir choisi dans votre avant-propos, les phrases finales, du roman de *Nulle part dans la maison de mon père, qui déstabilisent les férus de Djébar ?***  
**A.C. :** Vous le dites vous-même cette phrase écrite par Assia Djébar dans la postface de son dernier roman *Nulle part dans la maison de mon père* m'avait déstabilisé aussi. Bien plus, j'ai souffert de ces mots car Je trouvais l'écrivain injuste avec elle-même alors que son œuvre a littéralement bouleversé ma vie comme je l'écris dans Le miracle de la langue au service de la transmission publié dans notre ouvrage collectif. Parler de ce passage a simplement pour but de démontrer de quelle manière un lecteur dialogue avec l'écrivain par l'intermédiaire d'une lecture silencieuse. Le lecteur peut être actif, réactif. Il y a des lectures dont on ne sort pas indemne comme ce fut le cas pour moi lorsque j'ai lu Vaste est la prison. C'est de cela dont il est question dans notre ouvrage, tenter d'écrire de quelle manière cette œuvre travaille intérieurement chacun de nous.

**L. : En ce numéro Spécial ramadan, je reviens notamment sur l'ouvrage d'Assia Djébar *Loïn de Médine*, où l'écrivaine rehausse la place de la musulmane d'antan méconnue, ignorée, oubliée et son influence sur le fondateur de l'islam. «Une magnifique leçon d'histoire à ceux qui veulent dévaloriser la femme musulmane» selon Sophie Boukhari dans la 4<sup>ème</sup> de couverture de ce roman... Pensez-vous que la romancière est rattrapée par l'historienne, qu'elle est, puisqu'elle remonte jusqu'à ces femmes qui ont installé la religion musulmane aux côtés du prophète ?**  
**A.C. :** La romancière Assia Djébar est aussi historienne. Après une longue interruption, elle est revenue à l'écriture romanesque avec un chef-d'œuvre, *L'amour, la fantasia* publié en 1985 dans lequel elle croise pour la première fois la petite histoire dans la grande Histoire. Elle a conscience que les événements contemporains, les comportements, les lois et les langues gardent des traces du passé même lointain. Depuis ce roman, elle cherche à construire du sens en faisant référence à l'histoire. Elle remonte loin dans le passé pour réfléchir sur les événements politiques, religieux et sociologiques qui pourraient expliquer les rapports entre les hommes et les femmes aujourd'hui. Par ces recours à l'Histoire, elle essaye de comprendre les répétitions des comportements et des discours à

travers les générations qui peuvent arriver jusqu'à nous.

**L. : Un colloque international «L'expérience créative de Assia Djébar ou l'œuvre d'une vie» sur Assia Djébar se prépare en Algérie, à Tizi Ouzou du 9 au 11 novembre 2013. Sans tomber dans les surenchères et les supputations désobligeantes, pourquoi avoir attendu tout ce temps pour parler de cette écrivaine de Cherchell, en Algérie ? D'autant plus, la littérature universelle façonnée par des voix algériennes et des voix d'outre-mer, Assia Djébar, est la pionnière...**

**A.C. :** Je vous rappelle que Le Cercle des Amis d'Assia Djébar est établi en France. Il a de très nombreuses idées mais très peu de moyens financiers. Un colloque international est un événement très important qui demande une grande logistique, des moyens financiers, une institution et des autorisations. Mais il faut d'abord rencontrer les personnes qui ont la même conviction que nous, qui savent combien il est temps de consacrer un événement en Algérie pour la plus importante écrivain d'Algérie. L'idée d'un colloque en Algérie nous l'avons eu après la journée d'études à Paris. La formidable occasion s'est présentée en 2011, lorsque un enseignant de l'université de Tizi Ouzou, Aziz Namane était venu assister à l'une de nos rencontres. Je lui avais fait part de notre projet. Il est reparti dans son université, il en a parlé aux responsables qui ont aussitôt adhéré à ce projet. En partenariat avec Le laboratoire d'analyse du discours et l'université des langues et des lettres Mouloud Mammeri, nous travaillons ensemble activement pour organiser un colloque le plus représentatif de l'œuvre de l'écrivain. Nous allons réunir des spécialistes de Assia Djébar venus d'Algérie, de Tunisie, d'Egypte, de France, des USA, du Japon, de Djibouti et d'ailleurs. Quelques auteurs de notre ouvrage seront présents à cette occasion.

**L. : Vous dites que Le Cercle des amis d'Assia Djébar est une association légale, à maigres dons, depuis 2009 ; en dehors des lectures, des analyses et toutes les études autour de l'œuvre de Djébar, que propose votre Cercle, dans le projet littéraire en dehors de cette immense écrivaine ?**  
**A.C. :** Le Cercle Des Amis d'Assia Djébar est un club de lecture autour de l'œuvre de l'écrivain, créée par moi à Paris en 2005. Il a pris une forme associative en 2009. Il s'agit d'organiser tous les deux mois environ des lectures et des projections autour de cette œuvre et autour des thématiques abordées par elles : l'Histoire, les langues, la femme... Nous invitons également des intervenants (écrivains, cinéastes, universitaires ou de simples lecteurs...) pour des débats et des lectures. Assia Djébar avait répondu à notre invitation en 2007. Il y a deux fondements au Cercle des Amis d'Assia Djébar que j'ai instaurés dès la première rencontre: Le métissage culturel, intellectuel et professionnel des rencontres. Ainsi, les lecteurs sont de différentes nationalités. Ils sont universitaires, des étudiants, des «spécialistes» ou tout simplement des personnes qui viennent écouter pour



découvrir un écrivain. Le nomadisme spatial est le second fondement. Nos rencontres se déroulent dans les cafés et restaurants, essentiellement à Paris mais aussi ailleurs. En décembre dernier le cercle était à Djibouti. Les échanges avec les lecteurs se poursuivent au-delà de ces rencontres grâce au blog qui est un formidable moyen pour échanger avec les lecteurs du monde entier. Il regroupe nos différentes activités, les écrits divers du Cercle mais aussi les textes des lecteurs qui souhaitent publier. [www.assiadjebarcirclelecture.blogspot.fr](http://www.assiadjebarcirclelecture.blogspot.fr). L'association vit pour l'instant uniquement des droits d'adhésion, de quelques modestes dons de particuliers et maintenant de la vente de notre livre en France.

**L. : Comment s'est faite cette grande complicité littéraire entre vous et Anne-Marie Carthé ? Car, la tournée en Algérie s'est faite à double voix.**  
**A.C. :** Je suis venue en mai dernier promouvoir l'ouvrage *Lire Assia Djébar !* en Algérie avec Anne-Marie Carthé, l'une des onze auteurs. Anne-Marie Carthé est plasticienne et poète. Elle a contribué dans cet ouvrage avec de la poésie et des photographies représentant son magnifique tableau Hommage à Assia Djébar. Un détail de ce tableau est à l'origine de la couverture de notre ouvrage. Ma rencontre avec cette plasticienne s'est faite autour de cet ouvrage. J'avais précédemment découvert le tableau qui m'avait impressionné car elle a su parfaitement représenter le cœur de l'écriture d'Assia Djébar avec une grande sobriété. Cette plasticienne rompt avec la vision orientaliste souvent mise en avant lorsqu'il s'agit de parler de l'Algérie et des Algériennes. Elle exposera son œuvre à Alger pendant un mois. Cette exposition se fera dans le cadre d'un hommage que Le Cercle des Amis d'Assia Djébar organisera pendant un mois à partir du 27 février 2014, en partenariat avec l'Institut français d'Alger. Cet hommage sera rendu sous la forme de conférence, projection, lectures et exposition. ■■■■

## Entretien avec Anne-Marie Carthé

Anne-Marie Carthé rendra un hommage particulier à l'œuvre d'Assia Djébar ainsi qu'à de nombreux écrivains algériens.

**L'ivrEscQ:** Vous écrivez «Taire les mots, Taire Les maux, De la terre, D'Algérie, Écrire, écrire, Idjtihed, D'Albert Camus, A Jacques Berque...»

**Anne-Marie Carthé :** Mon désir premier était de rendre Hommage à Assia Djébar, à son œuvre monumentale. En tant que plasticienne, j'ai dans un premier temps travaillé mon projet en m'interrogeant sur la facture du tableau à venir. C'est dans un second temps que se sont inscrits les quatre poèmes. Ma démarche est une translation artistique et poétique imprégnée de l'œuvre d'Assia Djébar. J'ai écrit en effet dans le poème «Paix» dédié à Assia Djébar les mots qui me paraissent importants d'inscrire pour souligner la volonté de l'écrivaine à transmettre aux générations suivantes la mémoire, et non seulement la mémoire écrite mais aussi celle qui passe par l'oralité. *Idjitihed* est le mot qu'elle a prononcé lors de son intronisation à l'Académie française. Je cite les deux intellectuels Camus et Berque car ils ont une histoire commune avec Assia Djébar, l'Histoire de la colonisation. Ces mots veulent exprimer les douleurs d'un peuple qui a lutté pour la liberté, aspirant comme tout peuple à la Paix. Assia Djébar a gravé sur son sabre d'académicienne le mot Paix». C'est dans cette évocation là que j'ai inscrit ce poème :

«Paix»  
Quatre lettres  
D'un désir  
Tourmenté.  
Immortelle  
Ecriture  
Résistante  
Et sans cesse  
En balancement.  
Impossible de  
Taire les mots  
Taire les maux  
De la terre  
D'Algérie  
Ecrire, écrire  
Idjtihed  
D'Albert Camus  
A Jacques Berque  
S'entrecroisent  
Les passages  
Les non-dits  
Les refus  
De l'oubli.  
L'histoire  
N'est pas lisse  
Elle incise  
Les plaies  
Incurables.  
Des Livres  
S'ouvrant  
Comme de grands  
Eventails blancs  
De larges plumes  
D'oiseaux d'albâtre  
Libérant  
Le souffle  
Ancestral  
D'un coup  
De sabre  
Blanc  
L'épée  
De la paix  
Aussi douce  
Que du velours  
Noir.  
Le blanc  
Pour inscrire  
Dans toutes  
Les langues  
Le mot  
Pax  
Anne-Marie Carthé

**L :** On décèle presque que la couverture de «Lire Assia Djébar», qu'est votre toile, un tourbillon de pages et pages. Comment réussir ce pari de transformer le verbe djébarien en matériau à peindre ?

**A-M.C. :** La couverture du livre Lire Assia Djébar ! montre un détail de l'œuvre de format carré (1.10 m x 1.10 m). La peinture est exigeante. Elle interroge : quelle couleur ? Quel format ? Quels matériaux ? Pourquoi ces choix ? Pour répondre plus précisément à votre question, le choix des matériaux donne et renforce le sens du travail. Ils ne sont pas pris au hasard. Chaque matériau utilisé, détails révélés, formes tracées, signifient et symbolisent. Pour Hommage à Assia Djébar, le papier s'est imposé comme une évidence. Le papier est le support de l'écrivain. Ainsi il est devenu matériau à sculpter pour exprimer le verbe djébarien. L'organisation plastique du papier évoque le mouvement, la danse, fait référence au tableau de Picasso : Femmes d'Alger dans leur appartement. Les formes graphiques suggèrent le cubisme. Les arabesques traversent en diagonale la surface de la toile, expriment les va et vient qu'établit Assia Djébar dans son œuvre, entre le passé et le présent. Les lignes graphiques reliées les unes aux autres expriment également les liens entre les romans, le fil conducteur de la pensée de l'écrivaine. La tonalité blanche, dominante, fait référence au récit Le blanc de l'Algérie et renforce ce qu'exprimait Kandinsky à propos du blanc : «Le blanc c'est le silence profond de tous les possibles. Le noir (cadre du tableau) c'est le silence profond, mais c'est la mort».

**L :** «Mots écrits, Maux et cris, Terre des maux, Le fil ciseleur, De l'histoire, S'enroule et, Se déroule, En arabesques, De larmes, Sculpteuses, Quand la plume, Devient burin, Libérateur», pensez-vous que ces phrases silencieuses presque pudiques comme par le tracé du burin de la plasticienne, que vous êtes, interpellent ceux qui n'ont pas su voir l'œuvre monumentale de Djébar ?

J'aspirerais bien évidemment à ce que ces mots interrogent, interpellent les lecteurs et



les incitent à approfondir, à relire, ou à découvrir cette œuvre monumentale. Mais la lecture de chacun est subjective. Les mots ne retentissent pas de la même manière pour les uns et les autres. Tout dépend du cheminement de leur pensée, de leur vécu. De même une œuvre plastique ne parle pas à tout le monde de la même façon, son impact est variable, en fonction du moment où le regardeur la découvre, du lieu où il se trouve, de son bagage culturel, de sa sensibilité. L'éclairage d'une œuvre passe par les sentiments que j'exprime aussi par les

mots sous la forme d'un poème. L'œuvre d'Assia Djébar est universelle car elle traite de La Paix, de l'Histoire, de la Mémoire. On lit dans le silence mais les mots résonnent en nous, se gravent en nous. J'emploie le mot burin parce que c'est un outil qui s'utilise avec force et délicatesse ; il coupe, grave, caresse, maîtrise la matière comme Assia Djébar sculpte en quelque sorte la langue. L'écriture d'Assia Djébar nous porte et nous transporte. Elle reste en nous inoubliable. ■

La rédaction

Fadéla Chaïm-Allami

## La boqala désenchantée

«C'est l'histoire de chacun de mes trois personnages principaux est une boqala dont je veux extirper non pas le merveilleux mais la tragédie»



**L'ivrEscQ :** Le vocable boqala a une connotation ramadanesque et rappelle votre récit «Sur ma terrasse algéroise» qui a été écrit durant un mois de ramadan et qui parle aussi de boqalates. Pourquoi cette fixation du patrimoine ?

**Fadéla Chaïm-Allami :** La boqala fait partie de mon vécu, elle est source, elle est fenêtre sur un passé presque révolu de l'Algérie mais elle est aussi le tremplin de l'inspiration poétique. De ce fait, je suis pour une restauration du patrimoine culturel que nous avons le devoir de pérenniser et d'étudier pour mieux aller de l'avant.

**L.:** Asméralda observe, tâtonne, prend le pouls d'une société qui n'est guère la sienne... est-ce le vécu de l'auteure que vous êtes ou est-ce des faits fictifs, la houle noire comme vous écrivez ?

**F. C-A. :** Non, ce n'est pas un vécu à proprement parlé, dans ce sens où je donne au personnage d'Asméralda –du moins au début– quelques-unes de mes réflexions. Le secret du roman, c'est d'avoir créé des personnages fictifs/réels et inversement. Tout est réalité mais tout aussi repose sur le roman bâti dans le fictif. D'où sa complexité. Quelquefois, je ne m'y retrouve pas moi-même...

**L.:** Vous entamez votre roman par la boqala qui «prône» le retour. Est-ce le désir de toute personne qui part et inévitablement revient, sans aucun doute ?

**F. C-A. :** La boqala désenchantée prône un possible retour à la fin du roman mais ce retour est celui d'Asméralda, pas de l'un des autres personnages, en l'occurrence Zoulekha qui dit adieu à l'Algérie par le suicide. Cependant, d'une certaine manière, ce flux et reflux d'un personnage à l'autre, ce voyage entre l'une et les autres, c'est comme cette Méditerranée qui nous borde : la vague part puis elle revient, éternellement.

**L.:** Votre roman commence par la boqala tout comme le cahier de Zoulekha qui commence par la boqala ?

**F. C-A. :** Oui, car l'histoire de chacun de mes trois personnages principaux est une boqala dont je veux extirper non pas le merveilleux mais la tragédie. Il est de fait que la boqala algérienne est un jeu divinatoire qui prédit la beauté de l'événement, à l'exception des deux boqalates choisies pour ouvrir et fermer le roman qui, elles, me semblent avoir été écrites durant la guerre d'indépendance et qui m'apparaissent très adéquates à la situation présente de la société algérienne. Il est de fait que la boqala classique exalte les amours et les jardins exhalant des effluves de roses, alors qu'ici la boqala n'est que désenchantement, bien qu'elle finit par un vœu pieux, «Mon Dieu, fait descendre celui qui est au faite de l'arbre et remonter celui qui est au fond du puits !». Alors, malgré la mort de Zoulekha, l'enfermement de Narimane, la narratrice – Asméralda – se veut un tant soit peu et ô peine légèrement optimiste ! ■

La rédaction

MALEK CHEBEL

Encyclopédiste

Actualité de Malek Chebel en cet automne 2012 et cet été 2013: l'auteur, qui nous a habitués ces dernières années à publier deux livres par an, réitère : *L'islam, de chair et de sang* (Paris, Librio, 2012, 80 p.) et, en collaboration avec Claude Durand, *Racontent les Mille et Une Nuits* (Paris, Idées du Monde, Nouveau Monde Editions, 2012, 308 p.), sans omettre la réédition d'un de ses premiers ouvrages *Dictionnaire des symboles musulmans* (Paris, Albin Michel, 1995, 2001 et 2013, plus de 500 p selon les éditions).

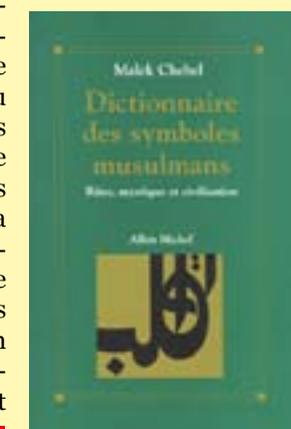


**M**alek Chebel, né à Skikda en 1953, est titulaire de trois doctorats : 1980, en psychopathologie et psychanalyse (Paris-VII) ; 1982 en anthropologie (Paris-Jussieu)

et 1984 en sciences politiques (Paris). Aussi, son œuvre s'articule-t-elle autour de l'islam dans ces trois grands champs d'étude : le politique, le religieux et l'érotisme. Auteur de plus d'une trentaine d'ouvrages, il publie régulièrement le bilan de ses recherches sous forme de dictionnaires ou d'encyclopédies dont le dernier en date est la réédition du *Dictionnaire des symboles musulmans, Rites, mystiques et civilisation* que nous présentons, dans l'attente de consacrer un dossier à un encyclopédiste de renom, de surcroît très médiatisé. De part sa conception, cet ouvrage s'articule autour d'une idée-force : les entrées sont classées par ordre alphabétique et transcrites, soit directement en langue française, soit en traduction de la langue arabe. On passe ainsi aisément d'une terminologie à une autre, avec une traduction réciproque aussi équivalente que possible, y compris dans les différents parlers locaux. Chaque entrée principale est suivie d'une notice plus ou moins longue, accompagnées généralement de renvois à d'autres notions complémentaires traitées ou non. Y figurent également des intitulés bibliographiques ainsi que des citations du Coran, des hadiths, des proverbes, des extraits d'auteurs arabo-musulmans et des expressions populaires. Bref, le lecteur est en présence d'un réseau interdisciplinaire qui l'invite à une pérégrination bien guidée – hélas sans index – dans «l'islamie» des connaissances. Cependant, cette somme laisse apparaître une première réserve : au niveau de la présentation formelle de l'ouvrage en quatrième de couverture, l'éditeur précise qu'il renferme une nomenclature de 1 500 entrées et une bibliographie (sur 41 p) de 850 références. Il en est autrement puisque nos propres calculs ont permis de dénombrer :

-d'une part, 1436 entrées se composant de 897 articles et de 539 renvois, lesquels contiennent exceptionnellement de brèves notices.

-d'autre part, 920 références bibliographiques qui concernent des ouvrages et des articles de revues spécialisées, en majorité de langue française, les autres sources étant en langue arabe, anglaise et allemande. La seconde observation se situe au niveau du titre du livre qui semble a priori réducteur, et ce malgré le sous-titre explicite qui atteste d'un champ d'étude beaucoup plus vaste que la stricte symbolique musulmane. Chebel donne en préface un exposé fort érudit sur sa grande richesse sémantique en langue arabe et ses métamorphoses à travers les stratifications de l'Histoire et les particularismes locaux. Ce dictionnaire, sans être systématique d'esprit ni visant à l'exhaustivité («aussi vaine que dangereuse», note l'auteur), outrepassa largement l'énoncé principal. Il englobe aussi bien la manière d'être (mysticisme et ésotérisme, deux concepts à différencier bien que disposant d'affinités) que la manière de vivre (rites, coutumes, formes) du musulman dans quelques-uns de ses aspects anciens ou d'une actualité immédiate. Cet univers civilisationnel est éclairé par sa constance corrélation tacite, dialectique ou encore transcendante avec les grands symboles, sacrés d'une religion et profanes d'un imaginaire qui en émane partiellement («l'imaginal», dirait Henri Corbin qui a forgé ce ■■■■



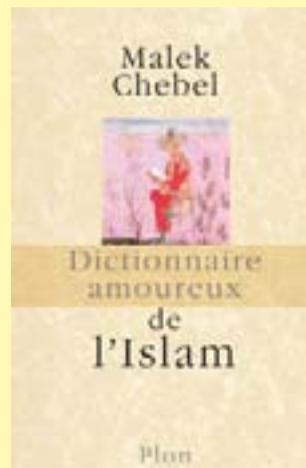


concept typique à l'islam). En définitive, ces deux remarques conduisent-elles à mentionner que l'ouvrage prête à équivoque dans un paysage éditorial français où l'islam est dans l'air du temps, du discours politico-social à la vitrine des librairies depuis une quarantaine d'années ? Sans être affirmatif, l'interrogation demeure car l'auteur n'a pas cru devoir préciser à quel besoin exact répond son livre. Seul son éditeur s'en est chargé en le proposant comme un «outil indispensable», voire un «ouvrage de référence» qui aide le lecteur (français ?) à connaître le monde musulman, une des clés du temps présent». Or, à nos yeux, il convient de reconsidérer ces fonctions car l'ouvrage est destiné tant au lecteur avisé qu'au grand public amateur. Le premier y trouvera de bonnes notices et synthèses, au style concis mais aussi précis qu'efficace car il a le mérite de lier l'érudition la plus rigoureuse à un exposé d'une grande qualité pédagogique. Quant au large public français, premier espace référentiel que vise un ouvrage publié dans une collection célèbre et octogénaire intitulée «Spiritualités» (auparavant «Spiritualité vivante»), gageons qu'il y puisera certainement des connaissances et informations qui comprennent parfois –nous sommes désolés de le signaler –un certain nombre d'inexactitudes. Il est à craindre que celles-ci ne fassent peut-être qu'aviver les nombreux préjugés de l'Occident vis-à-vis de l'Islam, alimentés par des penseurs antisémites ainsi que les manuels d'enseignement dont on connaît la propension à la reproduction de stéréotypes et de déplorables contre-vérités. Chebel,

à son corps défendant, y contribue quelque peu vu que, pour des notions spécifiques, il utilise un vocabulaire approprié à l'environnement culturel d'un public dont la perception n'est pas similaire à la nôtre, chaque œil étant éduqué et prévenu. Ainsi, l'auteur emploie les vocables «clergé», «ecclésiastiques», «ouailles», «vicaire», alors que l'on sait ces concepts du catholicisme totalement étrangers à l'islam. Ils ne possèdent entre eux aucune correspondance, sauf –toutes proportions gardées– au niveau du chiisme qui reconnaît une forme de hiérarchie s'apparentant, au demeurant, peu du «clergé» catholique. Autre rapprochement malheureux : apparenter la franc-maçonnerie moderne, d'essence purement occidentale (c'est-à-dire plutôt laïque et anticléricale) aux tariqas islamiques paraît de nature hasardeuse puisqu'il n'y a –dans leur cycle d'initiation ou de réalisation– qu'une ressemblance d'ordre purement externe. Les quelques inexactitudes à signaler se situent surtout sur le plan théologique où prescriptions religieuses, sunnisme et chiisme ne sont pas forcément délimitées. C'est ainsi qu'il n'est pas nécessaire d'être «hadj», ni d'être affilié à un «ordre puissant» pour devenir imam. Cette fonction répond à des conditions autres que celles énumérées. Par ailleurs, s'agissant de la prière, celle du sobh (la prime) est obligatoire tandis que celle du fedjr (les matines) est sunna, et ce n'est nullement identique comme mentionné. Enfin, si l'auteur ne laisse pas manifester sa foi, il n'en demeure pas moins qu'il considère ou interprète

souvent d'authentiques vérités ou faits religieux – pour un croyant– comme des mythes ou des légendes. En dépit de ces observations, le dictionnaire de Malek Chebel –genre qui nécessite généralement le travail de toute une équipe– est à consulter car il rend service, ne serait-ce que par son approche originale séduisante et agaçante d'un Islam pluriel invitant sans cesse au dialogue et à la réflexion. ■

HamidNACER-KHODJA



# NOUVEAU



## La lutte de libération nationale en photos

### Les Djounoud du noir et blanc

À la faveur du cinquantième de l'indépendance nationale, une journée d'études, suivie d'une exposition de photographies de la guerre de libération nationale -qui se tient du 15 mai au 30 août 2013- ont été organisées au Musée des Arts Modernes d'Alger. Celle-ci démontre amplement que la photographie est devenue un support d'études historiques.



du côté des moudjahidine et des images montrant la vie terrible des civils sous les coups de l'armée française. Certaines de ces images sont bien sûr connues, par les tirages ou les reproductions de l'époque, mais d'autres, le plus grand nombre, sont totalement inédites. Elles ont été réalisées soit par des photographes très peu connus à l'époque, soit par des anonymes auxquels cette exposition veut également rendre hommage. Leurs regards sont ceux des d'humanistes, témoins du bonheur et de la douleur de femmes et d'hommes. L'exposition de ces photographies de guerre est remarquable et passionnante. Elle montre une vraie humilité des photographes, professionnels et amateurs, devant la primauté du sujet et l'envie, voire le besoin de témoigner, documenter, de laisser une trace indélébile, historique, prégnante. Toutes les photographies sont prises au plus près de l'Homme et de l'action, s'arrêtant sur des instants fragiles d'une existence vouée au combat. Leur temps n'est pas celui de l'éphémère, mais celui de la mémoire en construction, des bonheurs et des malheurs, des échecs et des réussites pour l'après-victoire. Les photographes de guerre, nonobstant ceux que la postérité a retenus, méritent le titre de créateurs visuels dans la mesure où leur création du réel est aussi l'invention d'une façon particulière de cadrer et de donner un style à ce qu'ils ont vu. Toutes les photographies ont été prises au cours d'instant où l'Homme fait face au danger et parfois à la mort, à la vérité. Pour cela, il faut que le photographe soit le plus près possible du danger. C'est pour cette raison que quelques photographies sont mal cadrées et bien souvent floues. Elles ont été prises, la plupart du temps debout ou allongé, la stabilisation de la prise étant souvent impossible. La photographie comme la guerre supposent un investissement corporel et la mise en œuvre d'une technologie. ■

Les photographies exposées racontent l'histoire de photographes célèbres qui se sont engagés à témoigner de la légitimité de la cause algérienne, et qui, au prix de risques considérables, ont réalisé des photoreportages engagés sur le terrain. On découvre ainsi par cette exposition, des portraits, des scènes de combat, mais aussi des scènes de la vie quotidienne

Préface de Mohamed Djehiche  
(Commissaire de l'exposition et directeur de l'établissement)



## Fanon et l'Afrique / l'Afrique et Fanon

L'Afrique aujourd'hui et Fanon, tel est le titre du colloque (le deuxième en moins d'un an et le quatrième en Algérie depuis 1987) organisé par le Centre National de recherches Préhistoriques Anthropologiques et Historiques (CNRPAH) d'Alger les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 juin 2013. Prenant appui sur le rôle joué par Frantz Fanon vers la fin des années 1950 en faveur d'un rapprochement entre l'Afrique encore largement colonisée et le Front de Libération Nationale algérien en quête d'alliances et de solidarités internationales, cette rencontre a réuni vingt-cinq chercheurs d'horizons divers pour débattre du verbe et de l'action de Fanon aujourd'hui, à la lumière des bouleversements géopolitiques et économiques en cours dans le monde et en Afrique en particulier. Le temps des indépendances La première impression qui se dégage de cette rencontre polyphonique est que le moment actuel incite à retourner sur la phase des indépendances politiques vécue par ce psychiatre français d'origine martiniquaise devenu algérien puis militant du FLN. Son observation nourrie de ses idéaux et de sa pratique ont donné lieu à quatre ouvrages dont le plus célèbre, *Les Damnés de la Terre* sorti fin 1961 a connu une notoriété mondiale grâce à sa traduction en anglais en 1965, parce qu'il faisait écho au combat du Black Power aux Etats Unis. L'écriture de Fanon, dont le lyrisme révolutionnaire était incrusté d'une vision aigüe des rapports sociaux et politiques autour de lui, continue à susciter la réflexion dans les sociétés africaines et arabes actuelles toujours confrontées à des défis de développement et d'existence dans le concert mondial des nations. Fanon a ardemment défendu l'avènement de l'Afrique dans le droit international comme il a travaillé à l'émancipation de l'homme noir et du colonisé comme sujet dans ces années d'après-guerre qui ont vu apparaître le tiers-mondisme et le féminisme, relancé le panafricanisme timide du début du XX<sup>ème</sup> siècle, autant de mouvements qui ébranlent la conception universaliste classique. Des interventions de littéraires ont côtoyé des analyses de sociologues, économistes, politologues, psychanalystes et historiens vivifiant les éléments de réflexion qui subsistent d'une dizaine d'années (*Peau Noire et Masques Blancs* est publié en 1952) de militantisme, d'écriture et d'un exercice



innovant de la psychiatrie qui a mené Fanon du terrain de l'aliénation mentale à la recherche d'autres chaînes qui enferment l'homme. Le phénomène de la violence qu'il a contribué à théoriser à partir de la condition des noirs et des colonisés a nourri des études comme celles d'Hannah Arendt qui étend la réflexion de la haine de soi décrite par Fanon à celle des juifs observée sous le régime nazi. La condition des immigrés qui prolonge «naturellement» celle des Arabes, des Juifs et des colonisés laisse à la violence et au racisme toute leur place dans le monde des après-indépendances politiques, sans oublier celle des minorités qui se sont développées face aux exclusivismes nationaux (nationalistes ?) et à l'arrivée au pouvoir des oligarchies locales.



Aujourd'hui, l'inspiration renouvelée de l'œuvre de Fanon tient probablement aux «Révolutions sans leader» aujourd'hui en déroulement ; les «damnés de la terre» revenus sur la scène rappellent les paysans, les noirs et les Arabes qui ont donné chair à l'apport de Fanon à la littérature contestataire de son époque. L'architecture du colloque a subtilement articulé les interventions autour de trois axes : «Fanon et l'Afrique», «L'Afrique et Fanon» et «L'Afrique aujourd'hui». Au-delà des accents admiratifs de la personnalité exceptionnelle de l'auteur et des retours sur les aspects pionniers des données cliniques, sociologiques et politiques qu'il a sélectionnées pour penser son action militante, la rencontre a esquissé des pistes qui laissent espérer un renouvellement des approches de l'homme et de l'œuvre. L'importance des modèles économiques qui perpétuent l'exploitation de l'Afrique aux dépens des Africains a été objet de débats mettant en évidence la nécessité de repenser les conditions de production et de distribution des richesses locales afin d'endiguer l'hémorragie des ressources et des cerveaux. À plusieurs reprises, la fonction de la science comme instance de conscience et d'action est venue sur le tapis, remettant en selle la question de la responsabilité des intellectuels africains, aujourd'hui bien plus nombreux et mieux armés en savoir que du temps de Fanon. La situation coloniale a été le cadre dans lequel Fanon a élaboré sa réflexion sur le phénomène de la domination. Ce qui incite à approfondir l'étude des interactions entre les contextes traversés, observés et analysés et l'émanation d'une œuvre, d'un projet et d'une pratique. Outre le caractère militant de la pensée

fanonienne, une des pistes esquissées par la rencontre est de sortir de l'intemporalité des post-colonial studies, dont l'abstraction gomme les contextes à force de se limiter aux textes et de minimiser à travers l'exégèse -toujours renouvelable d'une œuvre d'écrivain - l'apport de l'expérience du psychiatre qui a traité ses patients à Blida et à Tunis selon des méthodes inspirées de leur milieu de vie. Enfin, l'appel de Fanon à fonder un monde nouveau se heurte à un constat toujours valable : le processus d'individuation commencé dans les sociétés africaines et arabes n'a pas donné naissance au régime de citoyenneté apte à révolutionner l'exercice du pouvoir. Les populations sont otage des Etats en place et les mouvements insurrectionnels qui s'accroissent depuis 2011 montrent l'essoufflement des comportements autoritaires ainsi que la mise en question des jougs idéologiques imposés. Les revendications de liberté et de dignité qui ont aiguillé les mouvements nationaux de libération de la fin de la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale aux années 1960 sont relancées sous d'autres formes de lutte. 50 ans après, l'Afrique de Fanon est de nouveau interrogée parce que la quête d'un universel humain qui s'étende aux laissés pour compte des politiques de profit nationales et internationales n'a pas empêché le nombre des spoliés d'augmenter ni les formes de dépossession morale et matérielle de se multiplier. La décolonisation que Fanon considérait comme insuffisante sans l'émancipation culturelle et sociale de l'homme reste à l'ordre du jour d'un continent certes divisé par des frontières et des conflits mais uni par les besoins et l'avenir communs entrevus par lui et toujours captifs des systèmes rentiers dominants. ■

Kmar Bendana



## Aujourd'hui, Meursault est mort

Mes rendez-vous avec Albert Camus

**Le monde entier célèbre le centenaire de la naissance d'Albert Camus. Sans cette optique, de nombreux auteurs algériens, débutants ou consacrés, ont soumis des manuscrits à des maisons d'édition françaises, tous refusés à l'exception de celui de Salim Bachi qui paraîtra à la rentrée, aux éditions de l'Aube. Reste la publication en numérique dans laquelle Salah Guemriche s'est introduit pour publier son premier «ebook», Aujourd'hui Meursault est mort.**

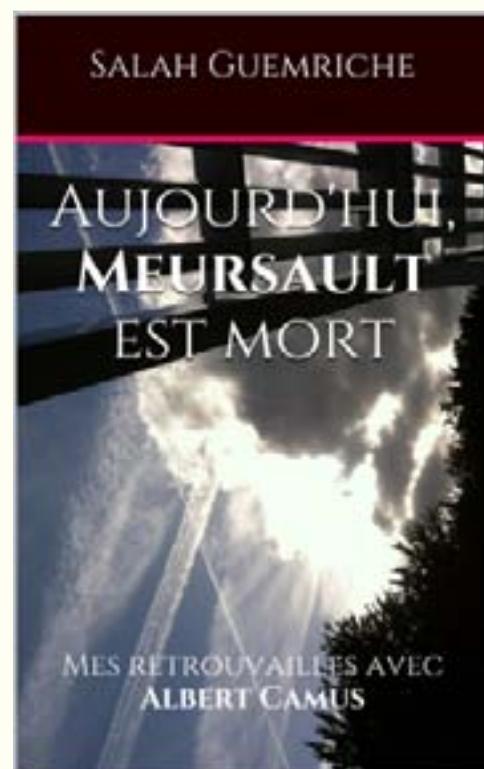


*Aujourd'hui, Meursault est mort.* Tel est le titre et telle est la première phrase de mon nouvel ouvrage. Voilà longtemps, en publiant un roman noir, chez l'inestimable François Guérif, *L'homme de la première phrase* (Ed. Rivages / Noir, 2000), j'étais loin de penser qu'un jour j'allais en commettre une, de première, en hommage à Albert Camus... Il s'agit, ici, non pas vraiment d'un roman mais d'un essai-fiction, menant à un «dialogue implicite» avec l'auteur de *L'étranger*. L'expression est de Camus lui-même, parlant des échanges, dans *La chute*, entre Clamence et un interlocuteur imaginaire. Mon livre, lui, s'ouvre sur l'exécution de Meursault, en quelque sorte dans la continuité de *L'étranger*. Alger, place Barberousse. Un homme, trench-coat et feutre noir, assiste à la mise à mort. Celle-ci est retransmise sur un écran géant (sic). Après l'exécution, l'homme s'éloigne de la foule (...). Il remarque la présence d'un étrange personnage qui se tient en retrait, juché sur un étal de marchand de quatre saisons... Ses gestes de bateleur, ses mèches folles lui rappellent un jeune Arabe qu'il croise parfois dans son quartier de Belcourt, rue de Lyon (côtés pairs ; rue Belouizdad côté impairs !)...

Intrigué, il n'hésite pas à l'aborder. Tout en allumant une cigarette, il lui demande si, lui aussi, il était venu pour que Meursault se sentit moins seul, selon sa dernière volonté. Le jeune homme, sur un clin d'œil de connivence, lui répond : «Vous connaissez le proverbe arabe qui dit: le menteur, accompagne-le jusqu'au seuil de sa porte ? Eh bien, c'est ce que j'ai voulu faire !... Vous savez bien qu'il y avait plus d'un menteur au tribunal, y compris parmi les juges ! Alors, je vous le dis, à vous précisément: Meursault n'a pas tué un Arabe anonyme, sans nom et sans visage, il a tué mon père, monsieur Albert !» (*L'homme au chapeau se fige, la cigarette coincée entre les dents*)... Dès lors, Monsieur Albert et le «fils de l'Arabe» ne se quitteront plus... Comme Clamence, dans *La chute*, dialogue avec son interlocuteur imaginaire, en déambulant dans Amsterdam, mon bateleur dialoguera avec Camus en déambulant dans Alger, mais l'Alger de toutes les époques !... Les répliques attribuées par mon héros à Monsieur Albert sont en fait tirées ou inspirées des écrits ou des prises de position de Camus lui-même (qui, dans le texte, n'est jamais appelé par son nom). ■

Salah Guemriche

### Un ebook de Salah Guemriche

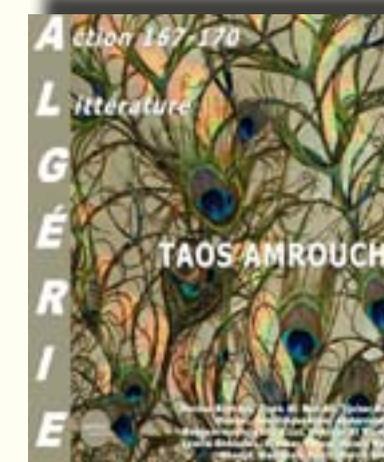


## Centenaire de Taos Amrouche

1913, célébration du centenaire de sa naissance



La revue *Algérie Littérature/Action* consacre un numéro spécial (167-170), paru en avril 2013, à Taos Amrouche, pour célébrer le centenaire de sa naissance, le 4 mars 1913. Le mois d'avril est, d'ailleurs, aussi un autre anniversaire, celui de sa mort prématurée en avril 1976, à l'âge de 63 ans. Ce numéro frappe d'emblée par l'originalité de sa présentation, illustrant le prénom Taos qui signifie le Paon, symbole de grâce et de beauté. On peut voir, en effet, en première de couverture et dans la suite du texte, des œuvres de l'artiste Mariannic Parra, qui sont des variations splendidement colorées sur le plumage admirable de cet oiseau. Les articles retenus pour cet hommage sont de trois types, donnant lieu à une multiplicité d'approches qui sont autant de facettes d'un personnage aussi complexe que brillant. La première catégorie contient deux textes très importants de Taos en tant qu'essayiste, encore trop peu connus même si ce ne sont pas à proprement parler des inédits, d'autant que le premier, *Le bien et le mal sont frères*, a été publié en mai-juin 2012 dans le n° 17 de la revue *L'ivrEscQ*. Ce texte étant une réponse à un article de Jean Déjeux (1968), la revue *Algérie Littérature/Action* a pris judicieusement le parti de présenter les deux essais (ils en ont l'importance et l'ampleur), celui de Déjeux et celui de Taos Amrouche, en regard l'un de l'autre, dans une sorte de contrepoint propre à souligner leur différence d'approche. Le titre en est *Tout est autobiographie* et on l'a fait suivre d'une sorte de preuve à l'appui, qui est la manière dont elle utilise un épisode de sa vie, attesté par une lettre qu'elle écrivit à ses parents, le 26 novembre 1934, pour écrire son premier roman *Jacinthe noire*. Vient ensuite la deuxième partie de ce numéro spécial, consacrée à divers témoignages de ton personnel sur Taos, à commencer par l'hommage que lui rend, dans un entretien, son ami le cinéaste aujourd'hui défunt, Abderrahmane Bouguermouh. On constate dans ces textes à quel point Taos continue à susciter encore aujourd'hui, surtout chez les femmes et surtout si elles sont d'origine kabyle,



un sentiment d'empathie autant que d'admiration. Cette ferveur est précieuse dans un numéro d'hommage et de commémoration. On trouve dans la troisième et dernière partie du volume, comme on pouvait s'y attendre, des études d'universitaires spécialisé(e)s dans l'analyse de ses écrits. Ils montrent la place très particulière que l'œuvre de Taos Amrouche occupe dans la production maghrébine et algérienne, à l'origine d'une écriture en langue française qui n'a cessé d'être illustrée depuis lors par une littérature originale, aussi riche pour l'émotion qui s'en dégage que pour la qualité de sa langue. Le numéro se termine sur un choix de proverbes kabyles que Taos aimait bien. Outre le plaisir qu'on a de toute façon à savourer ce mélange de sagesse et de malice populaires, on y trouve la preuve très concrète de tout ce que Taos devait à son patrimoine originel et appréciait en lui. Les lecteurs devraient, eux aussi, trouver leur compte de savoir et de plaisir dans la lecture de ce numéro spécial d'*Algérie Littérature/Action*. ■ Denise Brahimi

## De l'hexagone au bled, un aristo, un anar : des écrivains français anticolonialistes ?

### Une étude de Gilbert Meynier

Maurice Mauviel est un ancien enseignant ayant coopéré en Algérie pendant douze ans. En 2012, il publie conjointement deux essais chez l'éditeur parisien L'Harmattan : *L'histoire du concept de la culture. Le destin d'un mot et d'une idée* et une étude comparative sur Henry de Montherlant et Albert Camus.



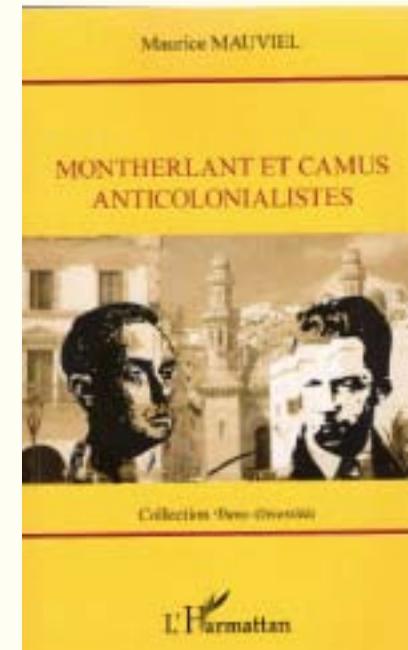
Le livre de Maurice Mauviel, *Montherlant et Camus, anticolonialistes* (L'Harmattan, coll. Trans-Diversités, Paris 2012, 192 p.) apporte des éclairages à considérer sur un sujet relativement peu abordé : les positions dites « anticolonialistes » de Montherlant et de Camus. Si, en ce centenaire de sa naissance, on assiste pour ce dernier à « un archi-balayage »<sup>1</sup>, il n'est pas avéré qu'on lise aujourd'hui beaucoup les œuvres du premier. Le propos de Maurice Mauviel, docteur en psychologie culturelle et historien<sup>2</sup>, qui connaît l'Algérie de l'intérieur pour y avoir travaillé quinze ans – seize mois dans le terroir du Sersou, treize ans dans un quartier populaire d'Alger – est de mettre en lumière ce qui rapproche l'un et l'autre dans la vision critique qu'ils se font de l'Algérie colonisée qu'ils ont, l'un et l'autre à sa place, observée. Le livre de Maurice Mauviel résulte d'une recherche étendue qui puise dans leurs œuvres, leurs carnets et

leurs courriers tirés de fonds d'archives et qui paraissent pertinents à l'historien. Ces deux figures de la littérature française, malgré leurs différences de parcours, ont, en effet, bien eu des positions critiques sur le fait colonial qu'ils n'ont pas seulement examiné d'en haut et de loin. Né à Paris, l'aristocrate raffiné Montherlant séjourna au Maroc et en Algérie plusieurs années dans l'entre-deux-guerres : il y écrivit au début des années trente *La rose de sable* qui ne fut publiée qu'en 1967.

### Camus, le droit d'aimer sans mesure

On rappellera que Camus, lui, était d'une famille pauvre – son dernier roman, inachevé à sa mort en 1960, *Le premier homme*, qui ne fut publié qu'en 1994 grâce à sa fille Catherine, renseigne l'historien. Son père était ouvrier caviste, sa mère, d'origine minorquine, était illettrée et sourde ; elle dut travailler comme femme de ménage pour élever ses deux garçons après que son mari fut tué à la bataille de la Marne – le puîné, Albert, n'avait pas un an et Camus fut, en fait, élevé par sa grand-mère. Il était né à Mondovi/Dréan, dans la vallée de la Seybouse, à 25 km au sud de Bône/Annaba. Ce surdoué, passionné de théâtre, fonda en 1936 et dirigea, sous la houlette communiste, le Théâtre du Travail ; il en fut exclu en 1937 parce qu'il refusa de s'accommoder de la ligne communiste – le PC avait été le premier à revendiquer l'indépendance de l'Algérie lors de sa phase bolchévique des années vingt. Au congrès de Villeurbanne de 1935, il avait opté, perspective de Front populaire à l'appui, pour une assimilation dans l'égalité de l'Algérie à la France – Camus aurait-il été à ce moment favorable à l'indépendance de l'Algérie ? Ou supportait-il mal la tutelle communiste sur son travail ?

Il fonda alors, dans la foulée, le Théâtre de l'Équipe avec, pour ambition d'en faire un théâtre populaire libre. C'est au cours de son engagement théâtral qu'il devint un ami très proche de l'artiste Louis Benisti : alors professeur de dessin, ce peintre et sculpteur collabora à ces deux théâtres en réalisant pour lui costumes et masques et en l'aidant à mettre au point la scénographie de ses spectacles. C'est Louis Benisti qui grava en lettres majuscules la stèle à la mémoire de Camus, érigée à Tipaza, au pied du Djebel Chenoua : « Je comprends ici ce qu'on appelle Gloire, le droit d'aimer sans mesure ». Communiste de 1935 à 1937, Camus fut, en 1938-39, aux côtés du proche de Malraux, l'homme de lettres Pascal Pia, journaliste à *Alger Républicain*, quotidien fondé en 1938, dans la ligne du Front populaire. Il y publia, en juin 1939, tirés de ses douloureux constats, sa série de reportages sur « la misère de Kabylie » puis il créa, toujours avec Pascal Pia, *Soir Républicain*, en septembre 1939, avant de collaborer à *Combat* dont il fut le rédacteur en chef de 1944 à 1947<sup>3</sup>. On passera sur son passage à Clermont-Ferrand après l'armistice de 1940 alors qu'il travaille à *Paris-soir*, puis à Lyon et sur son séjour en altitude pour soigner la tuberculose, en 1942-1943, au manoir du Panelier, non loin de ce haut-lieu protestant qu'est Le Chambon-sur-Lignon, où furent recueillis et sauvés non nombre d'enfants juifs menacés<sup>4</sup>. On passera sur son passé de résistant, son engagement comme agent de renseignements dans le mouvement Combat. On mentionnera pour mémoire la parution, en 1942, de *L'étranger* qui, avec le meurtre d'un « Arabe » programmé par son assassin Meursault, tient la première place dans la tétralogie de son « cycle de l'absurde », puis de *La peste* en 1947. On passera aussi sur ses activités d'après-guerre, sur sa notoriété littéraire grandissante et son prix Nobel de littérature de 1957, sur ses affrontements avec les communistes et, plus encore peut-être, avec l'existentialisme mais – Maurice Mauviel l'indique – il resta proche de Louis Aragon et, aussi, de René Char, sans compter Germaine Tillon, à plusieurs reprises évoquée dans son livre. Maurice Mauviel se réfère fréquemment à tels autres collègues écrivains de Camus, notamment ses compatriotes d'Algérie : son aîné de six ans Jules Roy, son cadet d'un an Emmanuel Roblès, qui aida à faire connaître *Le fils du pauvre* et conseilla à son auteur d'écrire son *Journal*, Mouloud Feraoun donc, du même âge que l'auteur de *La peste*, Jean Amrouche, son aîné de sept ans – issu de l'École normale supérieure de Saint-Cloud, il dédaigna



à ses débuts le modeste instituteur qu'était Feraoun et Jean Pélégri, sans compter le Français d'Algérie, d'ascendance alsacienne, André Rossfelder qui finit à l'OAS ; sans oublier Sartre – mais ce descendant des Schweitzer n'était pas issu d'Algérie – avec lequel la rupture est tôt consommée dès la parution, en 1951, de *L'homme révolté* qui lui vaut plus largement l'opprobre de la gauche française.

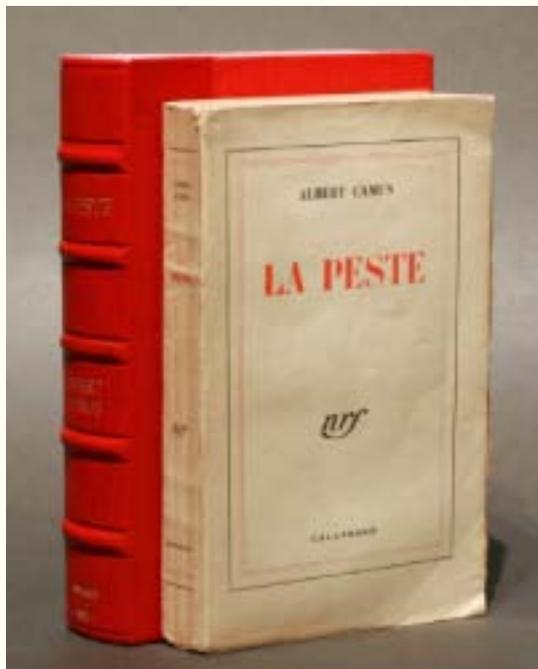
### Camus la cassure

Mais Camus rompit aussi avec son compatriote d'Algérie, Jean Daniel, qui stigmatisa la torture dans ses articles de *L'Express*, soutint la cause de l'Algérie indépendante et des négociations avec le FLN. Mais, malgré leurs divergences politiques, il resta lié par une amitié fidèle à Mouloud Feraoun dont *Le Journal* est une anthologie de lucidité – côté français comme côté algérien – dont on ne trouve guère l'équivalent chez Camus<sup>5</sup>. On retiendra, au premier chef de ce dernier, ses positions sur l'Algérie colonisée, puis sur la guerre d'indépendance algérienne<sup>6</sup>. Elles sont dictées émotionnellement par le passé d'immigré pauvre de sa famille : Maurice Mauviel insiste avec raison sur la fait que nombre de « Pieds-Noirs » étaient d'origine misérable : bannis de 1830, de 1848, de 1871, exilés à Cayenne et en Nouvelle-Calédonie, Alsaciens réfugiés et autres, criant famine, partis d'Espagne ou d'Italie ou fuyant le franquisme et le fascisme. Sans conteste, Camus se sent du côté des « muets » laissés pour compte, qu'il s'agisse, pour lui, en Algérie, de ceux que les historiens anglo-saxons dénomment les « creole peoples » ou les « creole

pionniers », ou les muets « indigènes », écrasés par cette protubérance française d'outre-mer<sup>7</sup> qu'était l'Algérie pour la France coloniale. Certes, Maurice Mauviel le dit dans son livre, beaucoup de choses pouvaient rapprocher les « muets » de part et d'autre et parent, en effet, les rapprocher – ce fut le cas du petit colon déclassé Victor Spielmann qui fut le bras droit de l'émir Khaled au lendemain de la Première guerre mondiale et qui fonda les bien-nommées Éditions du Trait d'Union. A sa mort, en 1938, le cheikh Abdelhamid Ibn Bādis écrivit dans son *Shihāb* que l'Algérie venait de perdre son ange-gardien (malāk hāris)<sup>8</sup>. Certes, Camus entrevoit la différence entre les deux catégories de « muets », par exemple du point de vue de la scolarité, mais ressent-il entre eux la profondeur du fossé qu'a creusé la césure coloniale – sur fond de dépossession<sup>9</sup> et d'indignat discriminatoire, d'assemblées algériennes de composition lourdement inégalitaire, de service militaire obligatoire et d'enrôlement dans deux guerres ■■■■



françaises sanglantes ? On pressent un Camus hanté par la séduction de l'impossible : il lui fallait retrouver le père attendu passivement et dont il espérait inconsciemment qu'il rétablirait un contexte viable où les dénommés « muets » de part et d'autre de la barrière coloniale pussent rétablir des liens qu'ils auraient, ainsi que l'écrit avec constance Maurice Mauviel, noués aux premiers temps de l'« Algérie française ». En fait, la cassure entre les « indigènes » et les « creoles » exista bien plus tôt qu'il ne l'allègue. Elle fut formatée par les dispositions discriminatoires, en place bien avant leur regroupement dans le Code de l'indigénat

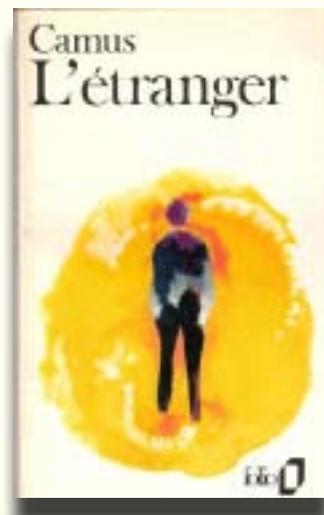


de 1875, sans compter l'internement dans des camps, le séquestre, la responsabilité collective, la « justice indigène » expéditive<sup>10</sup>, les deux sections de l'École normale de Bouzaréa, l'une formant les « instituteurs français », l'autre les « instituteurs indigènes », eux-mêmes bien rémunérés que ceux-là... cela sans que les « muets » européens s'y opposent beaucoup, quand ils n'y furent pas clairement favorables : ils formèrent, par exemple, au moment de la crise « antijuive » de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle la clientèle électorale d'un Emile Morinaud – ce populiste antisémite qui porta aussi le blason du radical-socialisme, les encouragea à détourner jusqu'à la paranoïa sur les juifs, « indigènes » très minoritaires<sup>11</sup>, leur haine anti-indigène ordinaire qu'ils ne pouvaient, sans risques, lancer au grand jour à la face des musulmans presque cent fois plus nombreux. Les élections municipales de 1897 virent l'élection de 35 maires antisémites, dont Arthur Gobert à Oran et Max Régis à Alger. Aux législatives de 1898, avec le leader antidreyfusard Edouard Drumont et Charles Maréchal élus à Alger, Firmin Faure à Oran, Morinaud

à Constantine, il y eut quatre députés antisémites sur six élus en Algérie. Député à Constantine de 1898 à 1902, Morinaud abandonna formellement son antisémitisme et il fut derechef député de 1919 à 1942, et maire de Constantine de 1901 à 1935. Au total, les Victor Speilmann ne furent pas légion en Algérie. Il est bien des *sensi comuni* dans les sociétés qui adhèrent aux mêmes croyances et se reconnaissent dans des stéréotypes partagés<sup>12</sup> le mépris pour les « indigènes indigènes », pour les « Arabes », était aussi largement le fait des Français hexagonaux et pas des seuls Français d'Algérie<sup>13</sup>. Et quand bien même, il n'y eut chez les « creole peoples » pas que de gros colons exploiters, la situation sociale, scolaire, politique de la population européenne globale était incomparablement plus favorable que celle des « indigènes » même si, parmi eux, il y eut aussi des privilégiés qui purent s'accorder avec les privilégiés français comme, par exemple, la famille Henni qui a pu exploiter plusieurs dizaines de milliers d'hectares dans le Bas-Chélif et n'était pas de nature à en faire l'avant-garde de la *Thawra*<sup>14</sup>. Ceci dit, ce furent, pour une notable part, des élites algériennes qui déclenchèrent la guerre d'indépendance : c'est qu'elles aussi étaient – plus ou moins – déconsidérées.

### Camus les Pieds -Noirs, la Thawra

Parmi les neuf chefs historiques du FLN de 1954, il y eut une majorité de militants issus de familles de notables ruraux, déclassés par la domination française. C'était cela aussi le système colonial. Camus le ressentait mais la *Thawra* entreprise, le 1er novembre 1954, détruisit ses espoirs et le laissa plus désemparé encore lorsque nombre d'observateurs comprirent le déclenchement de 1954 quand ils ne l'avaient pas pressenti. Qu'on lise *La guerre d'Algérie* de son compatriote – et ami – « pied-noir » Jules Roy, paru dès 1960 : si c'était non sans effroi qu'il analysait la situation, lui, par raison, prit fermement le parti des indépendantistes algériens. Mais Jules Roy était d'une autre stature sociale : ce fils de colons de Rovigo/Bougara, dans la Mitidja, avait été envoyé en France par ses parents pour y faire des études. Officier d'aviation, il avait combattu dans les Forces Françaises Libres et en Indochine – il quitta alors l'armée avec le grade de colonel. Il y eut d'autres intellectuels « pieds-noirs » qui prirent fermement position. A distance d'un proche de Camus, Emmanuel Roblès, douloureusement endeuillé par la guerre,



tels autres de ses amis, comme Jean Pélégri, alias Yahîā al-hāj, ou Jean Sénac, s'engagèrent pour l'Algérie indépendante – ils se sentaient Algériens contre vents et marées ; et l'on connaît le sort du militant communiste Fernand Yveton, ouvrier engagé au FLN, condamné à mort pour terrorisme, qui se disait persuadé que seule une lutte solidaire réconcilierait les deux communautés affrontées. Incarcéré à la prison Barberousse, il entonnait comme ses camarades prisonniers « Allah akbar ! Tahiyā al-Jazā'ir ! » (Dieu est le plus grand ! Vive l'Algérie !). Il fut exécuté en février 1957, sa grâce ayant été refusée par le président de la République, en accord avec le président du Conseil, Guy Mollet, et le ministre de la Justice, François Mitterrand. Ceci dit, in fine, la masse des « Pieds-Noirs », volens nolens agents in situ du système colonial, fut contrainte de s'en détacher mais elle s'y accrocha farouchement par un réflexe de survie qui saisit un Camus inconsciemment solidaire dans la douleur de son père inconnu<sup>15</sup> ; ils en furent les fusibles de 1962 : le refus de ce sens du possible que d'aucuns dénomment la politique qu'un Alain Savary (né à Alger en 1918) tenta sans succès de faire advenir, en octobre 1956<sup>16</sup>, mais dont ils ne voulurent pas, les y accula quand un Camus aurait pu le saisir. On peut dire qu'ils redevinrent, en un sens alors, des « muets » sacrifiés. Il ressort donc du livre de Maurice Mauviel que Camus est un émotionnel, critique face au système colonial et à la misère algérienne concomitante, mais c'est davantage en politique qu'il semble s'engager quand il est question d'autres théâtres que l'Algérie. Il est, certes, navré par la tragédie de mai 1945 – Kherrata, Sétif, Guelma – et il constate, désabusé, que « l'Algérie est à conquérir une seconde fois »<sup>17</sup>. Il proteste bien contre la répression de mai 1945 qu'il analyse lucidement mais plus d'un mois après le drame, peu après avoir, d'emblée, condamné la justice expéditive contre les collaborateurs à la Libération. Il réagit plutôt plus vite que pour l'Algérie, dès le début de l'insurrection du printemps 1947 dans cette terre lointaine qu'est Madagascar, contre sa répression sauvage<sup>18</sup>. Il s'élève contre les élections truquées à la Naegelen à l'Assemblée algérienne en 1948, puis aux législatives de 1951. En novembre 1952, Camus démissionne de son poste à l'Unesco où il a été appelé pour collaborer à une enquête sur la culture et l'éducation pour protester contre le projet d'y admettre l'Espagne franquiste. Il est indigné par la répression sanglante (sept morts) par la police de la manifestation algérienne de la place de la Nation, à Paris, le 14 juillet 1953<sup>19</sup> ; signataire, lors de la déposition brutale du sultan Mohammed V, le 20 août 1953, des révoltes et de la répression sanglante qui s'ensuivirent avec, notamment, François Mitterrand, Louis Vallon et Alain Savary, d'un manifeste *France-Maghreb* qui défend « le principe des droits de l'homme » à appliquer « sans distinction en Afrique du Nord » ; que la paix se lèvera sur nos champs, sur nos

montagnes, nos rivages et qu'alors, enfin, Arabes et adressée, en octobre 1955, à l'auteur de la célèbre *Lettre à un militant algérien*<sup>20</sup> toute force, Aziz Kessous, lettre désespérée où il dit vouloir « croire, à Français, réconciliés dans la liberté et la justice, feront l'effort d'oublier le sang qui les sépare aujourd'hui ».

### Camus l'humaniste indécis

Il agit en humaniste, souvent proche des libéraux algérois ; c'est notamment grâce à l'intervention de Camus, en particulier à un article paru dans *Le Monde*, que l'artiste et urbaniste « pied-noir » Jean de Maisonseul est libéré, en juin 1956, de la prison Barberousse où il avait été incarcéré le mois précédent<sup>21</sup>. Ceci dit, Camus est souvent peu à même de prendre fermement parti sur le fond, sur la structure, sur un engagement résolu – on cherchera en vain ses réactions à la *Thawra* du 1er novembre 1954 – sauf à se ranger, en principe, du côté du sens du possible, du compromis, qui peut en effet définir la politique – Maurice Mauviel en fait souvent état. Mais on ne sait pas que Camus se soit exagérément ému du détournement aérien de quatre des chefs historiques du FLN, le 22 octobre 1956, qui anéantit l'espoir de la conférence de Tunis sur laquelle Alain Savary, secrétaire d'Etat chargé des Affaires marocaines et tunisiennes, avait misé et qui aurait pu permettre une solution par paliers du drame algérien alors que le dénouement du 22 octobre enfonça sans rémission l'Algérie dans la guerre – et Savary dans la dépression. Ce dernier ne put obtenir que le président du Conseil, son camarade socialiste Guy Mollet, fasse libérer les quatre prisonniers historiques. Il démissionna de son gouvernement et la conférence de Tunis avorta. Sur le plan politique, la démarche de Savary était, en fait, bien ce que Camus pouvait en principe souhaiter : un accord à l'amiable mais, lui, n'espérait – désespérément – qu'une réconciliation et non une Algérie indépendante quand un Savary la savait inéluctable et qu'il avait fait son possible pour la faire advenir en douceur – en vain – et, sur le 13 mai 1958, l'emporta finalement chez Camus l'espoir d'un dénouement que lui parut alors entrouvrir à terme l'arrivée de De Gaulle. Simplement, comprenait-il alors à quel point le fossé ne pouvait plus être comblé ? Sans doute, De Gaulle lança, en 1959, l'offensive Challe qui fut, en un sens, victorieuse sur le terrain militaire, mais la France fut battue sur le plan politique dans le monde. Un esprit malfaisant pourrait même se demander si un grand politique comme lui ne lança pas l'offensive militaire parce qu'il savait qu'au fond, elle ne mènerait à rien et obligerait à revenir au politique. Il ressort du livre de Maurice Mauviel une indécision et une instabilité de Camus, entre ses dénonciations de la misère tous azimuts et son attachement socio-psycho-charnel au peuple creole, via un humanisme sincère et assumé, certes critique du fait colonial, mais que, politiquement, il eut la vergogne de mener à son

terme. Non qu'il n'ait pas eu des positions politiques claires et que, contrairement à Montherlant, il les ait souvent exprimées. En terrain algérien, on connaît le rôle qu'il joua, avec ses amis du comité pour un appel à une trêve civile –le lecteur se demande pourquoi Maurice Mauviel n'en parle guère dans son livre. Rappelons que, venu de Paris le 18, c'est sous la présidence de son proche ami Emmanuel Roblès, qu'il lit cet appel, le 22 janvier 1956, à la salle du Cercle du Progrès, le siège des 'Ulamā' musulmans algériens, en bordure de la Casbah<sup>22</sup>. Des Algériens et autres militants dont nul ne savait d'emblée qui était au FLN, quadrillèrent la réunion. Ce qui mécontenta l'orateur. Camus y aperçut Ferhat Abbas –ils se seraient embrassés– et c'est crispé qu'il lut l'appel à la trêve civile –il assura qu'il n'était pas politique– tandis qu'au dehors, des groupes d'Européens manifestaient aux cris de «Ta gueule, Camus !», «A mort, Camus !» On sait qu'il y demanda que les deux camps ennemis s'engagent à ce qu'en toutes occasions, les populations civiles soient respectées et protégées ; il plaida à l'humaniste pour une solution pacifique du conflit. Mais on imagine ce qu'il dut ressentir à se sentir ainsi pris entre deux feux entre les hurlements du dehors qu'il entendait et les ovations du dedans qui saluèrent son appel. Hué par ce peuple pied-noir auquel il appartenait, il dut repartir d'Alger en devant accepter d'être sous protection.

### Camus la Chute

Quand on examine son parcours, on peut penser qu'il y eut plusieurs Camus, au moins deux –de l'enquêteur sur la «misère de Kabylie» à la veille de la Deuxième guerre mondiale, à l'avocat sincère mais anxieux de la trêve civile –avec le recul ne peut-on voir comme une velléité humaniste, authentique mais hors du temps, l'appel à la trêve civile de cet être déchiré et probablement sans illusions ?– il le lança moins de quatre ans avant sa mort.

Peu après et un an avant *L'Exil et le Royaume* où il revient sur ses constats de 1939, il publie *La Chute*, livre marqué de pessimisme sur l'homme moderne qui contient une part d'autocritique – Camus, alias le «juge-pénitent» Jean-Baptiste Clamence, clame seul dans le désert, souffrant dans sa culpabilité

fraîchement bourgeoise de dédoubler sa personnalité sans espoir de rédemption : cette chute est celle de la liberté absolue de l'homme telle que l'entendent les existentialistes– elle les vise, Sartre en premier– et celle de l'homme souffrant qui cherche la liberté sans parvenir à la trouver, sauf à imaginer qu'elle réside dans l'armature du déterminisme historique telle que



la forgent les marxistes. Le journaliste et romancier Jean-Jacques Brochier, qui fut dirigeant syndicaliste UNEF à Lyon et porteur de valises<sup>23</sup>, a écrit le pamphlet «Camus, philosophe pour classes terminales»... On sait qu'en 1957, à Stockholm où il reçoit son prix Nobel, il rétorque à un étudiant algérien qui lui demande s'il pense que, nonobstant les attentats terroristes qui touchent les populations civiles, la guerre de libération conduite par le FLN est juste : «J'ai toujours condamné la terreur. Je dois condamner aussi un terrorisme qui s'exerce aveuglément, dans les rues d'Alger, par exemple, et qui un jour peut frapper ma mère ou ma famille. Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice.» Il est clair qu'il exprimait ainsi sa solidarité émotionnelle avec la communauté creole affrontée à un FLN, quel que juste pût être son combat –le lecteur aurait aimé que Maurice Mauviel s'exprime dans son livre à ce propos. Ceci dit, ainsi que le souligne ce dernier, Camus sentait qu'il fallait faire sortir les «indigènes» de la misère et, pour cela, réformer le système colonial en profondeur, mais le risque était que son creole people en pâtisse alors que, sauf à rêver à l'impossible, ce système à l'homogénéité structurelle difficilement réformable, ne pouvait que crouler sous les coups de la *Thawra* algérienne dont il était plus que distant. Et jamais il n'imagina que l'Algérie puisse sortir de la mouvance française et devenir indépendant –il confia à Roger Martin du Gard que la guerre d'Algérie était «un couteau dans son cœur». De fait, l'explosion de 1954 le fit s'enfoncer davantage

encore dans l'angoisse. Ceci dit, il n'est pas hasardeux de le tenir pour «un écrivain colonial»<sup>24</sup> Les positions de Camus sont d'ores et déjà inaccessibles d'un côté comme de l'autre et elles ne débouchent guère sur des conclusions et des solutions en rapport avec la gravité des drames de la décolonisation : critique du fait colonial, dès la guerre d'Indochine, il ne signe que peu de textes et de manifestes anticolonialistes et il refuse de s'associer à un ouvrage collectif sur l'affaire Henri Martin où l'on retrouve, sous la direction de Sartre, Hervé Bazin, Jean-Marc Domenach, Francis Jeanson, Michel Leiris, Vercors et, même, Jacques Prévert<sup>25</sup>... Durant la guerre d'indépendance algérienne, il condamne également la violence des deux camps affrontés, il ne se proclama solidaire que des civils frappés par le terrorisme.

Refusant de s'engager pour l'indépendance de l'Algérie, il appelle de ses vœux une fédération des deux communautés qui maintienne des liens avec la France. C'est au lendemain de son prix Nobel, de son discours à l'hôtel de ville de Stockholm, le 10 décembre 1957, et de sa conférence du 14 décembre à l'université d'Upsala sur «L'artiste et son temps», qu'il entreprend de réunir

ses textes, discours et conférences de 1939 à 1956, dans le recueil, précédé d'un avant-propos sur le 13 mai 1958 et avec l'épilogue/conclusion, «Algérie 1958»<sup>26</sup>. Il y synthétise ses constats, ses réflexions et ses propositions. C'est peu après, le 4 janvier 1960, qu'il trouve la mort, avec son éditeur Michel Gallimard, à Villeblevin, entre Sens et Fontainebleau, embouti dans un platane, dans la Facel Vega de 355 chevaux de celui qui fut tenu, à son époque, pour un proche des milieux libertaires et sur lequel nombre d'ouvrages ont été consacrés à cet aspect souvent méconnu du co-auteur de la pièce *Révolte dans les Asturies*<sup>27</sup> qui fut sa première œuvre.

### Camus chez les anarchistes

Il n'est, en effet, pas anodin de rappeler que Camus s'est situé dans la mouvance anarchiste –Maurice Mauviel est muet sur ce point.<sup>28</sup> De fait, Camus a connu les milieux libertaires au début de la Deuxième guerre mondiale grâce à Rirette Maitreron, qui travaillait à Paris-soir ; elle était la compagne de l'anarchiste d'origine russe, individualiste et virulent antimilitaire, dont le pseudonyme était Victor Serge, qui avait été condamné à cinq ans de prison en 1912 avoir été impliqué dans l'affaire de la bande à Bonnot. C'est dans son sillage qu'il relut ou découvrit des auteurs et militants aussi variés que Proudhon, Max Stirner, Dostoïevski, Bakounine, Kropotkine, Errico Malatesta ; et ses contemporains Emile Armand, Victor Basch, Céline, Daniel Guérin, Roland Dorgelès, Bernard Clavel... Au-delà de ses nombreuses relations et amitiés, on ne sait pas vraiment comment se situa Camus dans les crises qui secouèrent le courant anarchiste français dans les années cinquante<sup>29</sup>, et même s'il s'y situa. Il fut, en 1958, aux côtés de Louis Lecoin pour revendiquer un statut pour les objecteurs de conscience, notamment dans l'hebdomadaire *Liberté*, aux côtés de Gide, Cocteau, André Breton, Emile Vèran, Nicolas Faucier, Pierre Martin, R. Treno, le directeur du *Canard enchaîné*, et l'abbé Pierre –un Sartre ne se joignit pas à eux. C'est Camus qui mit en forme la «proposition d'un statut pour les objecteurs de conscience», adressée au président de Gaulle en octobre 1958. Un proche de Camus, fut Daniel Guérin. Ce trotskyste originel devint un franc-tireur du marxisme libertaire et il écrivit, un temps, dans *France Observateur* où il plaida la solidarité avec le combat indépendantiste algérien au nom de la fraternité humaine et du dépassement du nationalisme français. Mais il sympathisait comme politique davantage avec le MNA de Messali Hadj qu'avec le FLN –et tout indique que Camus, lui aussi, se sentit proche de Messali que d'un FLN dont le choix de la lutte armée lui répugnait. De même, côte trotskyste, Camus fut sans doute plus proche des lambertistes qui, après la crise de 1952 sur fond de guerre de Corée, fondèrent l'OCI (Organisation communiste internationale), en

rupture avec les raptistes de Michel-Pablo Raptis de la 4ème Internationale (la QI) qui furent, eux, impliqués dans l'aide au FLN alors que les lambertistes soutinrent le MNA de Messali Hadj. Camus connut aussi André Marty, le célèbre héros de la mutinerie des matelots de la mer Noire levés contre l'expédition antibolchévique française, au printemps 1919, qui avait, avec l'ancien ministre des Transports de De Gaulle, Charles Tillon, été exclu du PCF fin 1952. Camus défendit Pierre Morain, emprisonné en juin 1955 à la prison de Loos-lez-Lille et condamné à un an de prison pour avoir participé à une manifestation aux côtés d'Algériens, cela en prenant position dans *L'Express*<sup>30</sup> pour le soutenir mais, aussi, dans un comité où militaient Tillon et Guérin, et également Claude Bourdet, Yves Dechézelles et nombre d'autres intellectuels militants. Au total, Camus collabora à plusieurs journaux anarchistes et s'engagea pour eux, ne craignant pas d'aller leur porter aide devant les tribunaux. Il écrivit dans le *Le Libertaire* avec André Breton, Léo Ferré, Georges Brassens, puis au *Monde libertaire*, mais aussi dans *Liberté, Noir et Rouge*, et nombre d'autres feuilles anarchistes de toutes obédiences, tout en prenant par ailleurs parti dans des journaux pour grand public. Il s'engagea nettement du côté des libertaires humanistes, défenseurs des droits de l'homme au sommet desquels trône la liberté. Ceci dit, on peut dire qu'il fut globalement du côté de nombre de ces anarchistes qui, par pacifisme, renvoyèrent plus ou moins dos à dos la répression française et le FLN sous le reproche que l'un et l'autre usaient de moyens violents. Il ne vit pas l'épilogue de la lutte pour les objecteurs de conscience, la grève de la faim de trois semaines de Lecoin, en juin 1962, et l'aboutissement final, la promulgation de ce statut, le 23 décembre 1963 : il avait trépassé près de trois ans plus tôt. Montherlant, lui, mourut douze ans plus tard.

### Montherlant entre père et mère

Camus avait tôt admiré Montherlant–celui-ci apprécia aussi celui-là– mais leur parcours, leur personnalité et leurs œuvres ne peuvent bien sûr être confondus. On rappellera qu'Henry Million de Montherlant, l'aîné de dix-huit ans de Camus, est issu côté paternel d'une famille de vieille noblesse dont le château se situait entre Beauvais et Pontoise. Son père, Joseph (1866-1914) l'aimait et il dit l'avoir aimé mais il le ressentait comme «un homme pesant», peu porté à la réflexion : Joseph de Montherlant voyait son intellectuel précoce de fils un peu comme un monstre qui lui faisait peur<sup>31</sup>. Sa mère (1872-1915), elle, provenait d'une famille champenoise de plus haute noblesse, les Riancey, dont un membre, le dirigeant légitimiste Henri-Léon Camusat de Riancey fut, au XIX<sup>ème</sup> siècle, un des bras droit du comte de Chambord ; elle faisait partie du cénacle restreint des femmes les plus huppées de Paris, elle surveillait de près la minceur de sa taille, elle était

fière de la finesse de son pied. Lorsqu'elle accoucha de son fils, à 23 ans, elle fut terrassée par une hémorragie utérine dont elle ne se remit jamais. Elle passa vingt ans, jusqu'à sa mort en 1915 – elle avait alors 42 ans et Henry, 20 – au lit ou allongée sur une chaise longue. Lors du déclenchement de la guerre de 1914, patriote sans être nationaliste normé, Henry aurait dit vouloir s'engager mais sa mère lui demanda de rester auprès d'elle – il est vrai que sa famille ne manifesta guère de patriotisme à propos de cette guerre engagée par une France républicaine qu'elle abhorrait – il fut néanmoins affecté au service auxiliaire. Ses « relations avec [sa] mère étaient tantôt atroces et tantôt les meilleures du monde. »<sup>32</sup> « Elle avait reporté toute sa raison d'être sur son fils. »<sup>33</sup> Montherlant écrit qu'elle l'aimait extrêmement mais qu'il ne lui rendit pas vraiment cet amour. Les hommes qu'il voyait dans sa maison – son père, son grand-père, et autres parents – ne s'occupaient guère de lui. Et, comme Camus, sa mère était handicapée ; lui aussi fut élevé par sa grand-mère – avec, en plus, des gouvernantes – mais, dans les deux cas, le rapport au père et à la mère se conjuguent pour aider à comprendre leurs orientations et leur parcours. Début 1918, il est versé comme volontaire dans un régiment d'infanterie de première ligne sur le front. Il y fut gravement blessé par des éclats d'obus dans les reins. En 1919, il fut nommé secrétaire général de l'œuvre de l'ossuaire de Douaumont. Il conçut l'ossuaire comme une marque de respect pour l'homme, y compris l'ennemi du temps de guerre – de fait, il fut dédié aux 130 000 combattants tués à Verdun qui y reposent, Allemands et Français.

### Montherlant le périple méditerranéen

C'est dans l'après-guerre qu'il ressentit le besoin de s'évader, de voyager pour s'informer de réalités autres que franco-françaises ou européennes. Pour l'écrivain corse Pierre Bonardi, « partir, c'est commencer à vivre » et Montherlant partit en 1925 – il avait 30 ans. A première vue, il suit ainsi la tradition littéraire des voyages exotiques et leurs objectifs : la vision romantique de ce qu'on peut découvrir de ces terroirs et de ces hommes du lointain. Mais, assez vite, si l'on en juge par la période où il écrit *La Rose de sable* (1930-1932) à Alger, dans son appartement du boulevard Saint-Saëns (Mohammed V), Montherlant dépasse l'escapade exotique. Chez Montherlant, tant le lyrisme que la raillerie exotico-coloniales cèdent le pas à la vision d'un observateur déçus des clichés ordinaires, qui se muent en une critique satirique décapante de ce qu'il percevait in situ du système colonial français, de son arrogance et de ses dégâts sur les populations du cru. Mais, comme chez Camus, peut-être moins encore, ses positions critiques sur le fait colonial ne furent jamais construites en vue d'une démarche et un engagement politiques. Lors du périple périméditerranéen qu'il prolongea

jusqu'en 1934, le Maghreb, notamment le Maroc et l'Algérie, occupent la plus grande place. Son intérêt était marqué pour les langues et les cultures méditerranéennes – l'espagnole, l'arabe, les dialectes divers du Maghreb, principalement arabes mais enrichis d'emprunts divers. Il essaie de rendre en français parlé l'arabe dialectal des protagonistes de *La Rose de sable* – le jeune Boualem, le quasi-esclavagiste Jilani, la jeune Ram dont s'éprend Auligny, le principal personnage du roman.<sup>34</sup> On sent chez Montherlant une attirance pour des langues d'opprimés, subversives face au discours colonial normé, qu'il raille maintes fois dans son roman ; subversives aussi au regard d'une France qui conspire « contre la naïveté et le naturel »<sup>35</sup>. On a dit que son imposant roman *La Rose de sable* ne fut publié que plus de trois décennies et demie après sa rédaction en Algérie (entre 1930 et 1932) : en 1967, cinq ans seulement avant sa mort. On sait que Montherlant voulait écrire un roman critique sur le fait colonial. L'indique la correspondance suivie qu'il entretint à partir de 1927 avec l'officier des Affaires indigènes du Maroc, le Saint-cyrien vosgien et écrivain Paul Odinet, contempteur du système colonial et, pour cela, disgracié par Lyautéy après la parution de son roman *Le Caïd Abdallah*<sup>36</sup> : Montherlant lui demanda des conseils, des pistes de recherche et de réflexion, pour entreprendre son roman. On remarquera qu'ils sont assez peu connus du public et même du monde des historiens, ces officiers hors normes : il y en eut, bien avant le général de la Bollardière.

### Montherlant critique du système colonial

Le héros de *La Rose de sable* est justement un officier français, le jeune lieutenant Auligny. Fervent patriote et agent in situ du système colonial, au fur et à mesure de sa découverte du Maroc, il devient critique de ce même système qui l'enserme et finit pas devenir anticolonialiste : on sait que Montherlant avec voulu écrire une œuvre critique sur le fait colonial. Les passages les plus ouvertement anticolonialistes, où l'on trouve une défense inconditionnelle des « indigènes » et des attaques virulentes contre la France coloniale, ont été supprimés dans l'édition de *La Rose de sable* de 1967, mais ils figurent en appendice dans celle de *La Pléiade* de 1982. Ne trouve-t-on pas, dans ce roman achevé en 1932, qu'« ils défendent leur sol », [...] que] leur guerre est une juste guerre ?<sup>37</sup> Si, dans ce roman et dans d'autres écrits, Montherlant prend le parti des colonisés, c'est par rejet d'une certaine culture française qui lui répugne et, par ricochet, par son attirance pour celle, arabe, dont il s'engoue – cela non sans l'idéaliser – pour sortir du pré carré convenu franco-français. Est moqué aussi l'étalage narcissiste en couleurs sur les cartes de géographie de l'empire colonial, de « la plus grande France », qui camoufle les

conquêtes sauvages entreprises pour le profit, « grande[s] violation[s] du droit naturel »<sup>38</sup> des « peuples envahis ». Il finit pas dénoncer cette mise en œuvre du racisme élaboré dans le courant du XIX<sup>ème</sup> siècle, dont le racisme ordinaire est inhérent à l'entreprise coloniale – les Européens seraient en soi supérieurs aux « indigènes » – et par remettre en cause le colonialisme en soi. On sait qu'Aragon lui a rendu hommage pour son dégoût du racisme et ses réflexions sur les « Arabes » méprisés. Au Maghreb, Maurice Mauviel met en scène pour le lecteur un Montherlant à la recherche d'un monde déchu, sabré par le monde des bourgeois, de l'argent, des affaires et autres avides de la rente coloniale – qui ont mis à bas l'olympie aristocratique d'où il provient.<sup>39</sup> Cet olympie, il veut le retrouver par sociétés maghrébines traditionnelles interposées, qui ont démantelé leur univers et uniformisé le monde sous leur houlette intéressée : rien d'étonnant que les Marocains et les Algériens, à la rencontre desquels il se rend, veuillent détruire la domination coloniale, mais on sent qu'il y a en lui peu d'espérance. On retrouve sa quête dans son dernier roman, *Un assassin est mon maître*, où le fragile personnage du bibliothécaire Exupère contemple, navré, mais rien dire, le spectacle qui s'offre à lui à Oran puis à Alger ; il est en continu un malheureux brimé par son chef de service Saint-Justin mais il ne sait que se prosterner pour tenter d'expier son impuissance.<sup>40</sup>

### Montherlant la repentance

On entreverra les raisons qui firent renoncer Montherlant à publier *La Rose de sable* en 1932 ; il l'a lui-même écrit, ou dit à des amis : il craignait que, dans le contexte de la célébration du centenaire de la conquête de l'Algérie qui, pourtant, le scandalisa, de l'exaltation de l'empire français porté aux nues par l'exposition coloniale de 1931, on lui imputât de n'être pas un bon patriote français – c'est dire ses préoccupations : retour du refoulé nationaliste ? Au vrai, son anticolonialisme ne fut-il pas un refoulé sans retour que tel de mes amis a qualifié de veulerie ? Il est vrai que, dans *Le Mythe de Sisyphe*, Camus laisse entendre qu'une grande perspicacité peut irriter les dieux : que dire alors d'un vrai courage qu'elle peut susciter ? Montherlant alléguait en public que la publication avait été retardée pour raisons de santé, et il déclara, mais bien plus tard, dans la préface de *La Rose de sable* lors de sa parution en 1967, qu'il avait écrit son livre pour s'inscrire en faux contre la gigantesque exposition coloniale de 1931 par solidarité avec les colonisés, par anticolonialisme. Dans la préface à *Service inutile*,



paru en 1935<sup>41</sup>, il laissa entendre que son livre non publié était bien de facture anticolonialiste mais qu'il aurait été malséant de le publier à un moment où le fascisme et le nazisme menaçaient sa patrie : à partir de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il prend de plus en plus partie, publiquement là, pour une intervention contre l'Allemagne nazie<sup>42</sup>. Il dénonce les accords de Munich, il cogne sur Daladier et sur Chamberlain qu'il traite de « Marx Brother de la paix ». Il s'était bien résolu à ne publier *La Rose de sable* que lorsque son livre ne serait plus qu'un document historique. À partir de 1939-40, Montherlant déclina les invitations des vichystes, sans entrer pour autant dans la résistance – il dit même tout en ignorant. Ensuite, il n'intervint pas dans le débat public sur les tentatives – in fine avortées – de reconquête coloniale de l'Indochine et de l'Algérie. Si le contexte de 1939-1945, puis des guerres de décolonisation ne lui parut pas s'y prêter, la chose lui parut finalement possible trente-cinq ans après que son livre eut été écrit. Auligny y perçoit ce qu'est l'exploitation à l'ancienne dont use le colonisateur, au besoin par « indigènes » interposés : alors que le jeune lieutenant a de facto refusé à son colonel de recruter des hommes corvéables pour construire une route dans le désert sans qu'ils soient vraiment rémunérés, le fils du caïd, Jilani, a, lui, accepté et Aubigny est accablé que les « indigènes » se soumettent sans se révolter. Un épisode clé du roman se situe sur une colline d'où, sereinement calme au coucher du soleil sur fond de ciel à couleurs mouvantes, il contemple, d'un côté, des tentes d'« indigènes » et de l'autre, les tentes de ses soldats quand survient une toute jeune « indigène » de douze ans qui se presse contre lui, tant et si bien... Après l'acte, l'officier la rejette violemment, il se sent déchu, dégradé et il descend vers son bivouac, souffrant d'une plaie creusée par l'autre côté. C'est alors que, hanté par la culpabilité coloniale, obsédé par les colonisés contraints et exploités, souffrant d'insomnie, il entame un cheminement de repentance pour se purifier qui passe par la relation douce avec la jeune bédouine Ram qu'il a découverte en se promenant dans une palmeraie où elle cueille des branches. Cependant, la distance marquée à son égard par Ram peut évoquer, à la coloniale, la relation dominant-dominé mais sans contradiction au fond, mais moins schématiquement, ne signifierait-elle pas aussi qu'« elle est l'instrument d'une formation individuelle et morale »<sup>43</sup>. Ram, elle, était restée largement indifférente, elle n'était pas au rendez-vous de son amour en quête de purification. In fine, l'anticolonialisme salvateur n'aboutit qu'à la mort. Auligny fut finalement tué dans une émeute à Fez par ces « indigènes » qu'il s'était mis à aimer et à partager leurs griefs contre le système colonial qui les dégradait et les avilissait. On sait que, devenu accidentellement presque aveugle, Montherlant se suicida à 77 ans, en 1972, le jour de l'équinoxe de septembre, « quand le jour est égal à la nuit, que le oui est égal au non, qu'il est indifférent que le oui ou le non l'emporte »<sup>44</sup>. ■ ■ ■



Montherlant a donc légué aux lecteurs et à la postérité des observations, bien peu connues de son vivant, sur sa vision du fait colonial et des « indigènes » – Marocains, Algériens... – vision originale émanant d'un observateur extérieur à laquelle l'historien doit recourir pour indiquer que tout n'était pas figé et Maurice Mauviel le montre bien. Des écrivains comme Montherlant furent bien minoritaires, et tant les critiques littéraires que les historiens n'en ont guère retenu le témoignage. Plus largement, hormis quelques acteurs ou observateurs lucides, la société et les dirigeants français n'étaient pas en mesure d'être à la hauteur : on a mentionné, pour l'Algérie, au lendemain de la Première guerre, la loi Jonnart de 1919 : elle fut à cent lieues de conférer la citoyenneté de jure, apanage de la conscription décrétée pour les Algériens en 1912, tel que cela avait alors été vaguement évoqué ; qu'on se rappelle le projet Blum-Viollette qui accordait la citoyenneté à un peu plus de 20 000 Algériens de sexe masculin – il ne fut jamais discuté au Parlement sous le Front populaire ; qu'on se rappelle le statut de 1947 et de ses deux collègues dont rendait compte, vu le nombre respectif des creoles et des musulmans, l'équation coloniale 1=9 : il n'y eut pas d'occasions manquées parce qu'il n'y eut guère d'occasions tentées – sauf pour Alain Savary mais on a vu pourquoi il échoua. Au total, le qualificatif d'« anticolonialistes » est-il adéquat pour désigner des intellectuels qui s'exprimèrent et prirent parti ? Alain Ruscio estime, lui<sup>45</sup>, que Camus et Mauriac appartiennent à une famille qu'il dénomme « antiparti colonial ». De fait, s'il est quelques analogies entre l'un et l'autre, tous deux, et Montherlant aussi, ont des analyses et des positions bien différentes d'un Sartre pour qui le colonialisme était à abattre parce qu'il était « un système ». Mais ne peut-il y avoir polysémie du terme d'anticolonialisme ? Pour ma part, je dénommerais plus simplement les intellectuels et autres humanistes soucieux de justice, contempteurs des inégalités et de la misère inhérente au fait colonial, qui ne s'accommodent pas des répressions sanglantes sans pour autant excuser le terrorisme des colonisés, selon les cas, des critiques anticoloniaux ou des coloniaux critiques. Même si le terme d'« anticolonialistes » peut être discuté, même si l'on aurait pu attendre de Maurice Mauviel une problématisation et un plan plus fermes, et nonobstant les (trop ?) bonnes intentions et les attentions qu'il porte aux deux héros titres de son livre – il aurait pu y ajouter en sous-titre Aragon et/ou Germaine Tillion et nombre d'autres figures auxquelles il se réfère –, au total, son

livre ne peut laisser indifférent, il apporte au lecteur et l'invite à réfléchir, particulièrement l'historien qui ne peut s'empêcher de se remettre à l'ouvrage sur le thème inépuisable qu'est la guerre d'indépendance algérienne de 1954-1962.

## Montherlant vs Camus

On tire de la lecture du livre de Maurice Mauviel, même si ce dernier, par pudeur et du fait d'un embarras bien compréhensible à l'exprimer, qu'en définitive, l'aristocrate Montherlant, ce conservateur refusant de s'engager fermement coram publico, que ce soit durant la Deuxième guerre mondiale – il ne fut ni un collaborateur ni un résistant –, que ce soit sur le colonialisme, fut une manière d'anticolonialiste in petto. À la différence de Camus, issu du milieu pauvre creole, homme de gauche pris dans ses contradictions, témoin vivant la guerre de reconquête coloniale de l'intérieur qui garda toujours un pied dans la glaise, Montherlant voyait les choses de l'extérieur : ce pourquoi il ressort, notamment de *La Rose de sable*, que Montherlant paraît au lecteur paradoxalement plus lucide sur la question coloniale que ce qu'il décèle dans l'ensemble des romans de Camus où il aborde la question algérienne – ses *Carnets* et ses *Chroniques algériennes* laissent, certes, le souvenir de positions plus marquées mais qui n'échappent pas à un humanisme désespéré et, in fine, sans débouchés. On rappellera, en épilogue, que l'Algérie fut la seule colonie française à être divisée, à la française en départements – trois de 1948 à 1955-56, quinze en 1962 – entreprise trois lustres après le désastre de Waterloo et pour revigorer la monarchie restaurée, la conquête de l'Algérie général, à distance de la Tunisie et du Maroc, une manière d'excroissance nationale française réparatrice. Déclenchée encore à l'origine pour offrir des débouchés à la chambre de commerce de Marseille<sup>46</sup>, elle fut aussi une excroissance capitaliste où furent exploitées dans un îlot réservé terres agricoles, forêts, mines, carrières... L'échange inégal entre produits fabriqués du nord de la Méditerranée, d'une part, céréales, liège et autres produits bruts du sud et, in fine, pétrole et gaz d'autre part, rendit l'Algérie dépendante de la France et asphyxia son développement et le système colonial ne la fit pas émerger par l'école<sup>47</sup>, même s'il put volens nolens faire miroiter des lumières qui ne furent pas vraiment accessibles qu'à une infime partie de la population. Cette situation, il semble que l'aristocrate parisien Montherlant l'ait plutôt mieux perçue que le creole Camus. Il n'en reste pas moins que les convergences entre l'un et l'autre sur lesquelles Maurice Mauviel ne sont, pour une notable part, pas récusables. Simplement, elles renvoient à l'humain qui ne pense et n'agit que dans la riche diversité des êtres et de leur multiforme rapport au monde. ■

Gilbert Meynier

## Notes

1. C'est la formule que le spécialiste de la littérature algérienne d'expression française Charles Bonn a employée dans un mail envoyé à l'auteur de ces lignes, le 11 juin dernier.
2. Il a soutenu, en 1983, une thèse de 3<sup>ème</sup> cycle à l'université Descartes-Paris V ; remaniée, elle a été publiée sous le titre de *L'histoire du concept de culture : le destin d'un mot et d'une idée*, Paris : L'Harmattan, 2011, 283 p.
3. Ses articles dans *Combat* furent publiés sous le titre de *Actuelles I, Chroniques 1944-1948*, Paris : Gallimard, 1950, 271 p. puis réédités en 1953 et suivis d'un deuxième volume, *Actuelles II, Chroniques 1948-1953*, Gallimard, 1950-1953, 271 et 187 p.
4. L'engagement du pasteur André Trocmé, créateur du collège Cévenol, et de son neveu Daniel, déporté et mort à Maidanek en 1944, fut à cet égard déterminant – Camus connut et l'un et l'autre. Gilbert Meynier renvoie au livre du pasteur et théologien Laurent Gagnebin de Bons, *Albert Camus dans sa lumière. Essai sur l'évolution de sa pensée*, Lausanne : Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1964, 182 p.
5. Cf. Guy Pervillé, « Albert Camus et Mouloud Feraoun, une amitié qui résiste aux divergences politiques », in Philippe Baudorre (éd.), *La plume dans la plaie : les écrivains journalistes et la Guerre d'Algérie* (actes du colloque de Bordeaux des 28-29 septembre 2001), Bordeaux : Presses universitaires de Bordeaux, 2003, 302 p., pp. 129-135, et [http://guy.perville.free.fr/spip/article.php?id\\_article=41](http://guy.perville.free.fr/spip/article.php?id_article=41).
6. Maurice Mauviel puise dans toutes les œuvres de Camus, de son texte *Les fables bônoises d'Edmond Brua*, publié dans *Alger Républicain*, fin 1938, à son roman autobiographique inachevé du fait de sa mort brutale début 1960, *Le Premier homme* qui ne fut publié qu'en 1994, via *L'Étranger, L'Exil et le royaume, La Mort heureuse*, sans compter les *Carnets* (I : mai 1935-février 1942, Paris, Gallimard, 1962, 253 p. et II : janvier 1942-mars 1951, Gallimard, 1964, 351 p.) et *Actuelles III. Chroniques algériennes, 1939-1958*, Paris : Gallimard, 1958, 212 p., etc.
7. L'Algérie fut divisée en départements comme l'hexagone et, en matière de droits politiques, les « creoles », français ou destinés à le devenir, eurent toujours globalement le pas, quelle que soit leur fortune, sur les « indigènes ».
8. Cf. Gilbert Meynier : *Victor Spielmann (1866-1938) : Un Européen d'Algérie révolté contre l'injustice coloniale* in, entre autres, <http://les.chroniques.free.fr/?p=2412>
9. Sur environ 8 millions de terres cultivables, il y eut au total dépossession de 2 900 000 hectares, soit plus du tiers des terres, plus en réalité si l'on considère que leur furent extorquées celles de meilleure qualité.
10. Cf. notamment Olivier Le Cour Grandmaison, *La République impériale : politique et racisme d'État*, Paris : Fayard, 2009, 401 p. ; *De l'indigénat. Anatomie d'un « monstre » juridique : le droit colonial en Algérie et dans l'empire français*, Paris : Zones/La Découverte, 2010, 196 p. et Sylvie Thénauld, *Une drôle de justice : les magistrats dans la guerre d'Algérie* ; préf. de Jean-Jacques Becker ; postf. de Pierre Vidal-Naquet, Paris : La Découverte, 2001, 347 p. ; *Violence ordinaire dans l'Algérie coloniale : camps, internements, assignations à résidence*, Paris : Odile Jacob, 2011, 381 p.
11. Mais le décret Crémieux d'octobre 1870, où l'on pressent le divorce utimperes, avait accordé aux 350 000 Algériens juifs la citoyenneté française. D'après le recensement de 1896, ils étaient environ 50 000 et les « musulmans », 3 750 000.
12. Cf. Morvan Lebesque, *Albert Camus par lui-même*, Paris : Éditions du Seuil, 1963, 187 p.
13. Cf. par exemple le témoignage accablant de Zeggagh Mohand, dit Tahar, dit Rachid, *Prisonniers politiques FLN en France pendant la guerre d'Algérie 1954-1962 : la prison, un champ de bataille*, préface de Mohammed Harbi, Paris : Publisud, 2012, 364 p.
14. Terme généralement traduit par « révolution », en fait la guerre d'indépendance.
15. Cf. Jean Sarocchi, *Albert Camus et la recherche du père*, thèse soutenue à l'université de Paris Sorbonne-Paris IV en 1975 à Lille IV en 1975, Lille, ANRT, 1979, 406 p. ; et du même : *Camus*, Paris : PUF, 1968, 126 p. et *Camus le juste ?*, Paris : Séguier, 2009, 338 p.
16. Secrétaire d'État chargé des Affaires marocaines et tunisiennes du gouvernement Guy Mollet. Sa détermination à entreprendre une décolonisation en douceur, par étapes, de l'Algérie échoua suite à l'arrondissement par les militaires français, le 22 octobre 1956, de l'avion de quatre chefs historiques du FLN qui fit avorter la conférence maghrébine de Tunis dans laquelle il mettait ses espoirs.
17. *Combat*, 13-14 mai 1945.
18. *Combat*, 10 mai 1947.
19. Lettre au *Monde*, 19 juillet 1953, signalée par Alain Ruscio ; cf. communication à paraître au colloque *La Guerre d'Algérie, une guerre comme une autre*, organisé par Catherine Brun (université Sorbonne nouvelle-Paris 3), les 6 et 7 décembre 2012, à la BnF et à l'IMA sur *Face aux guerres coloniales, de l'Indochine à l'Algérie : parcours de Mauriac, Sartre et Camus*.
20. Cf. Lionel Dubois (textes réunis par), *La révolte*, actes du 6<sup>ème</sup> Colloque international sur Albert Camus, Poitiers, 27-28-29 mai 1999, Poitiers : les Éditions du Pont Neuf, 2001, 348 p.
21. Cf. *L'affaire Maisonneul* in *Albert Camus, Essais*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 1001 & sq.
22. Le maire d'Alger Jacques Chevallier avait refusé l'hôtel de ville.
23. Arrêté avec sa femme Nicole en novembre 1960 et condamnés à dix ans de prison quatre mois plus tard, ils n'en purgèrent que trois du fait d'une grâce présidentielle.
24. Cf. l'interrogation d'Éric Michel in <http://ericpierreichel.blogspot.fr/2011/12/albert-camus-un-ecrivain-colonial.html> ; cf. aussi Yves Ansel, *Albert Camus totem et tabou : politique de la postérité*, Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2012, 202 p.
25. *L'affaire Henri Martin*, commentaire de J.-P. Sartre, Paris : Gallimard, 1953, 293 p. – le communiste Henri Martin avait été condamné, en 1950, à cinq ans de prison pour propagande hostile à la guerre d'Indochine, cf. aussi Catherine Brun et Olivier Penot-Lacassagne, *Engagements et déchirements. Les intellectuels et la guerre d'Algérie*, Paris/Caen : Gallimard/IMEC, 2012, 257 p.
26. *Chroniques algériennes 1939-1958 : Actuelles III*, Paris : Gallimard, 2002, 212 p.
27. Albert Camus, co-auteur avec trois autres personnes du Théâtre du travail d'Alger : Jeanne-Paule Sicard, Mr. Bourgeois et Mr. Poignant, de *Révolte dans les Asturies* : pièce en quatre actes : essai de création collective, Alger : E.C. : pour les Amis du Théâtre du travail, 1936, 56 p.
28. On renverra, à ce propos, plutôt aux livres peu connus de Sylvain Boulouque et de Sylvain PATTIEU ? et au recueil guère mieux connu de textes réunis par Lou Marin et à la somme de David Porter sur les anarchistes français et l'Algérie qu'au gros livre, certes non sans intérêt, mais hyperbolique, de Michel Onfray, défenseur inconditionnel de Camus ; cf. Sylvain Boulouque, *Les anarchistes français face aux guerres coloniales, 1945-1962*, préf. de Benjamin Stora, Lyon : Atelier de création libertaire, 2003, 121 p. ; Sylvain Pattieu, *Les camarades des frères : trotskistes et libertaires dans la guerre d'Algérie* ; préf. de Mohammed Harbi, Paris : Éd. Syllepse, 2002, 292 p. - XX p. de pl. ; Lou Marin (écrits rassemblés par), *Albert Camus*

- et les libertaires : 1948-1960, Marseille : Égrégores Éd., 2008, 361 p., rééd. sous le titre de *Albert Camus : écrits libertaires : 1948-1960*, Montpellier : Diogène Éd., 2013, 340 p. ; David Porter, *Eyes to the South. French anarchists and Algeria*, préf. de Sylvain Boulouque, Oakland, Edinburgh, Baltimore : AK Press, 2011, 582 p., eBook ISBN : 978-1-84935-077-8 ; Hamid Nacer-Khodja, *Albert Camus, Jean Senac ou Le fils rebelle* (av. la correspondance Albert Camus – Jean Senac) ; préf. de Guy Dugas, Paris : Paris-Méditerranée ; Alger : EDFI 2000, 2004, 183 p. ; cf. aussi la synthèse de Gilbert Meynier, *Les anarchistes français et l'Algérie coloniale au XX<sup>e</sup> siècle*, publiée sur le site tenu par Sadek Hadjeres : <http://www.socialgerie.net/spip.php?article285>.
29. Cf. in fine un rappel explicatif sur le mouvement anarchiste français dans les années cinquante.
  30. Du 8 novembre 1955.
  31. Cf. Jean-José Marchand, *Montherlant*, Jean-José Marchand interroge Montherlant (coll. Archives du XX<sup>e</sup> siècle), Paris : J.-M. Place, 1980, 100 p., p. 27.
  32. Ibid., p. 26.
  33. Jacques Napoléon Faure-Biguet, *Les enfances de Montherlant : (de neuf à vingt ans)*, Paris : Plon, 1941, 249 p., p. 15.
  34. Cf. Anton Ridderstad, *Henry de Montherlant anticolonialiste*, Revue d'histoire littéraire de la France, 2005, et [http://www.montherlant.be/article\\_14\\_ridderstad.html](http://www.montherlant.be/article_14_ridderstad.html) ; cf. aussi sa thèse, *L'image de Henry de Montherlant dans l'histoire littéraire*, Stockholm : Universitet Stockholms, Institutionen för franska och italienska, 2002, 221 p.
  35. Préface à *Service inutile*, Paris : Grasset, 1935, 282 p. (1<sup>ère</sup> éd.), in Henry de Montherlant, *Romans II / Montherlant* (édition établie par Michel Raimond), Paris : Gallimard (coll. La Pléiade), 1982, LVI-1584 p., p. 610.
  36. Cf. Corinne Cauvin Verner, notice sur Paul Odinet in François Pouillon (éd.), *Dictionnaire des orientalistes de langue française*, Paris : IISMM-Karthala, 2008, 1007 p. (p. 725). Odinet, qui avait épousé une Marocaine en 1923, outre *Le Caïd Abdallah*, suivi de *Fathma Drissia, chanteuse de Fez.*, Paris : la Renaissance du livre, 1921, 255 p. Entre nouvelles, romans et livres de vulgarisation, il a aussi écrit *Le Monde marocain*, Paris : M. Rivière, 1926, 264 p., *La première communion d'Abdelkader*, suivi de : *De Jonville Ould Aïcha*, précédé d'un extrait d'une lettre du P. Charles de Foucauld à René Bazin, Paris : E. Figuière, 1927, 190 p., *Géranium, ou la vie d'une femme marocaine*, Rabat : F. Moncho, 1932., 236 p. Il a aussi traduit *The land of an African sultan : travels in Morocco* de Walter Burton Harris, *Le Maroc disparu : anecdotes sur la vie intime de Moulay Hafid...*, préf. du général Gouraud, Paris : Plon et Nourrit, 1929, V-296 p.
  37. Cf. *Romans II* (coll. La Pléiade, cité supra), p. 1339.
  38. Ibid., p. 1330.
  39. Maurice Mauviel puise informations et réflexions dans nombre d'œuvres de Montherlant qu'il a lues avec attention, de *Aux fontaines du désir* (1927) à l'œuvre posthume *Tous feux éteints*, *Carnets*, 1965, 1966, 1967, via notamment *Service inutile*, *Il y a encore des paradis*, *La paix et la guerre*, *Un voyageur solitaire est un diable*, les *Carnets 1930 à 1944*, *Le chaos et la nuit*, *Un assassin est mon maître*, *La Rose de sable*, *L'annuaire de septembre*

## Le mouvement anarchiste en France dans les années cinquante

On rappellera qu'après la rupture du congrès de Bordeaux de 1953, qui fit éclater la Fédération anarchiste et donna naissance à la Fédération communiste libertaire (FCL), impulsée par Georges Fontenis, auteur du *Manifeste du communisme libertaire* : ce courant dit « lateformiste » stigmatisait l'archaïsme de la Fédération anarchiste qui, pourtant, se reconstitua. Suite à la crise, le journal anarchiste *Le Libertaire*, repris pas la FCL, reparut en 1954 sous le titre de *Le Monde libertaire*. *Le Libertaire* n'avait certes pas pêché par carence de langue de bois anarchiste, mais *Le Monde libertaire*, tout baigné qu'il ait pu être dans une salive de saveur voisine, apporta au FLN un « soutien critique », mais en soutenant nettement la lutte pour l'indépendance de l'Algérie et en dénonçant fermement la torture ; il créa un Mouvement de lutte anticolonialiste (MLA) jusqu'au procès intenté par l'État français qui lui fut fatal. D'hebdomadaire, les moyens manquant, il devint mensuel avant cesser de paraître en juillet 1956, criblé de dettes, martelé par la censure et des saisies à répétition. Et du fait de la répression par le pouvoir français sous les coups d'arrestations et de condamnations, ce fut la fin de la FCL : Fontenis fut arrêté et emprisonné en juillet 1957 avec nombre de ses compagnons, jusqu'à l'amnistie générale gaullienne de 1958 – ceux qui en réchappèrent étaient passés en clandestinité. Fin 1955, une nouvelle scission, emmenée par des militants se refusant à présenter des candidats aux élections comme s'y résolut la FCL, mais stigmatisant aussi la FA, avait fait naître le GAAA (Groupe d'action anarchiste révolutionnaire) qui, outre son bulletin interne, *Liaisons*, fit paraître *Noir et Rouge*, organe anarcho-pacifiste se voulant le porte-parole de la liberté totale de l'individu contre toutes les formes d'autorité.

## Portrait

## Arezki Metref

**Double actualité d'Arezki Métref: invité à Paris puis à Alger à la commémoration du vingtième aqssassinat de Tahar Djaout, cet écrivain cinéaste a vu la projection de son film-documentaire *Ait-Yenni, paroles d'argent* être projeté et débattu dans de nombreuses films de l'Hexagone. Ici, un portrait suivi d'un entretien sur sa genèse dans l'écriture et sa conception du fait littéraire.**

## L'homme qui marchait dans sa tête

Avec son pantalon indien d'un bleu touarègue et sa tunique ouverte sur un minuscule signe berbère, symbole de son amazighité, Arezki Metref a l'allure «peace and love» des seventies. Loin des eaux nourricières, ce sont ses années-refuge lorsqu'il sent monter en lui la nostalgie. Il me reçoit dans son appartement situé dans la banlieue sud de Paris. Au mur, des toiles aux couleurs puissantes, vibrantes, surgies d'un corps à corps sensuel avec la matière. Un univers à risque. Une énigme soumise à la sagacité du regard. Ce sont ses œuvres, celles qu'il peint généralement le jour, mais aussi la nuit, parfois dans une cave, à la lumière artificielle des ampoules électriques,

sous la pression de l'angoisse du vide. Sur la table basse, au milieu du salon, le regard moqueur de Gabriel Garcia Marquez me lorgne en première de couverture d'un petit cahier rouge de chez Grasset. «Le plus grand écrivain de tous les temps. Le seul auteur dont j'aime toute l'œuvre», lance Arezki en guise d'introduction, tout en me versant une tasse de café italien. Devant lui, il a tous les livres du «maestro» de la littérature colombienne et accessoirement les siens, une vingtaine au total, sans compter les nouvelles, et divers écrits publiés dans des revues spécialisées. Comme Gabo, Arezki Metref s'est «abîmé» dans l'écriture journalistique avant de s'adonner à la littérature, abstraction faite des œuvres tâtonnantes de la prime jeunesse.

Un surdoué du stylo au caractère tourmenté et rude qui masque une sensibilité heurtée en permanence. Un touche à tous les styles. Un dévoreur de mots rompu à l'écriture. Une énergie vouée toute entière à sa passion, sans halte ni quiétude : «Je ne peux goûter aucun repos sans ressentir une sorte de culpabilité christique» Arezki, je le connais depuis cinq ans. Cinq années d'une amitié complice et exigeante. C'est au salon du livre de Paris que je l'ai rencontré pour la première fois.

Il m'apparut comme un homme solide au visage carré, taillé dans le roc de ses montagnes ancestrales. Comme toujours en ces lieux, des lecteurs attendaient la dédicace.

Des hommes, des femmes, parfois un peu gauches, manifestement intimidés par la démarche. Lui, souriait d'un sourire presque enfantin. Il aimait cette rencontre avec son public. Eux, étaient sous le charme, subjugués par son charisme nourri d'un subtil dosage d'autorité et de vulnérabilité. Une personnalité tout en contraste et en contradictions assumées. Il était

en signature pour la totalité de ses écrits dont je ne connaissais que les articles hebdomadaires parus dans Politis, les seuls, à mon sens, capables alors de démêler la complexité de la réalité algérienne. L'un des seuls journalistes aussi qui, venu en France pour des raisons politiques, ait volontairement utilisé une démarche pédagogique et non émotionnelle pour faire entendre cette réalité aux Français. Devant mon choix hésitant, il m'avait demandé : - Qu'aimez-vous lire, la poésie, le théâtre, les essais ? Prise de court, je risquai :

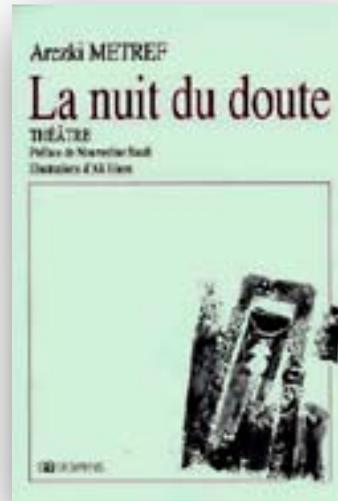
- Le théâtre ? Alors, il me mit d'office La nuit du doute entre les mains, le troisième volet de sa trilogie initiée avec *Priorité au Basilic* et poursuivie par *L'agonie du sablier*. Je devorai la pièce en quelques heures, bouleversée par l'intensité dramatique de ce huis clos suffoquant où des personnages à la dérive se croisent et se décroisent dans un ballet baroque, à l'image d'une Algérie en décomposition. En 2003, Dominique Brodin, le directeur de la compagnie du Centre dramatique de la Courneuve, dans la région nord de Paris, rencontre le texte : «Un texte vif argent, souligne-t-il, acéré comme une lame, plein d'un humour caustique, une quête de la vérité dans l'atmosphère poisseuse d'un polar mâtiné de Beckett.» Puis, il rencontre l'auteur «Un auteur à la langue magnifique». Dominique Brodin l'interroge : «Que se passe-t-il après ?» C'est ainsi que naît *Post scriptum*, une écriture au-delà du point final. Depuis, *La Nuit du doute* et *Post scriptum* ont été jouées sur la Scène Nationale de Cergy Pontoise et au centre dramatique de La Courneuve, mais pas encore à Alger, en dépit de projets pourtant bien engagés. Dans les premiers temps de l'exil, Arezki Metref avait pris l'habitude d'écrire dans les cafés. Il est vrai que le petit appartement providentiel qu'il occupait sous les toits de Paris, était un peu trop froid l'hiver, un peu trop chaud l'été. Et puis, paradoxalement, il avait besoin des couleurs et des bruits de la ville pour pouvoir s'isoler. Pour pouvoir se rassurer. Chaque matin, il se pliait au rituel du premier café et de la première cigarette à A Verse toujours, un petit bistrot de quartier, à deux pas de la rue de Valence où il habitait alors. Il s'y nourrissait des scènes de la vie parisienne. Celles-là mêmes qu'il nous restitue dans *Douar* (Domens 2006).

Plus tard, il arriva qu'il me dictât les mots de ses futures publications, brûlante élaboussure jaillie du magma en fusion. Il y avait quelque chose du souffleur de verre dans sa démarche. Informe d'abord, sa pensée se faisait matière pour devenir un petit chef



d'œuvre littéraire. J'étais sidérée par l'apparente facilité avec laquelle il semblait écrire ses pièces. Il faut dire que l'écriture, en général, et le genre théâtral, en particulier, sont une histoire de famille chez les Metref. Le grand-père maternel, Ramdane Metref, fit partie d'un mouvement d'émancipation des instituteurs indigènes dans les années 20. Militant communiste et écrivain, il participa à la publication de *La Voix des humbles*, et signait ses écrits de pseudonymes aux antipodes : L'Ermite du Djurdjura ou le Paysan du Danube. Un oncle, Amar Metref, dirigeait un collège et publiait, lui aussi. Son père Belaïd, greffier de justice par nécessité et dramaturge par passion, écrivait des pièces en alexandrins. Un personnage en marge des réalités. Tout aussi lointain que son théâtre, pour le jeune Arezki qui se construit dou loureusement dans le sillage de l'absent. D'ailleurs, l'enfant déteste Molière dont le nom est associé aux contraintes scolaires. Mais, il a déjà le goût du paradoxe et admet volontiers : «En fait, cela m'a attiré vers le théâtre, vers tout ce qui n'était pas Molière». Puis, il découvre un autre Molière sur les murs de sa cité où les ciné-pop de René Vautier projettent un film arabe tiré du Médecin malgré lui. Il a seize ans lorsque son père l'emmène au Petit Théâtre, rue Harriched (ex-Mogador) à Alger. Ce sera la première et la dernière fois de sa vie qu'il partagera cette émotion avec son père. On y joue El Châab, El Châab avec Slimane Benaïssa et Chris Reda. En classe de terminale, avec une bande de copains, il crée une troupe qui deviendra Le Théâtre de la rue, ■■■■

et écrit sa première pièce à l'âge de dix-huit ans, Alléluia. On est à la fin des années 60, le mouvement hippy secoue la jeunesse algérienne qui vibre pour le combat d'Angela Davis. Coiffure afro, pantalon pattes d'éph, Arezki croit en la paix, conspu le racisme et rêve déjà à haute voix. Bien sûr, la pièce est en vers. Il n'ose pas encore s'élever au-dessus des cimes : «J'avais essayé de lire Les Parents terribles de Cocteau, mais je n'y étais pas parvenu.» L'envol viendra plus tard. Ambitieuse, la troupe décide de s'auto-former : «Je me souviens avoir préparé une conférence sur Brecht. Je me suis enfermé pendant quinze jours et j'ai lu tout ce que j'avais sous la main.» «Une conférence très naïve», souligne-t-il, mais qui oriente le travail de la troupe qui commence à faire les titres des journaux. Avec la fougue de ses 18 ans, Arezki s'investit totalement dans sa passion, écume toutes les scènes d'Alger et commence à publier dans la presse, sollicité par un journaliste d'Echabab qui a flairé son jeune talent. Il est critique théâtral, participe à un séminaire sur le théâtre amateur à Saïda avec, notamment, Aloula, Azzedine Medjoubi, Martinez, Hachemi Cherif, et couvre le festival de Mostaganem plusieurs années de suite. Mais bientôt, l'emprise du journalisme l'oblige à sacrifier sa passion et, peu à peu, son ancrage théâtral s'estompe :



«Le théâtre était resté quelque chose d'inachevé. Je présentais que j'allais y revenir un jour, sans savoir comment.» Le retour à l'écriture théâtrale survient vingt ans plus tard, en juin 1991. Alger est investie par les militants du Front Islamique du salut qui a ordonné la grève insurrectionnelle. Il se souvient : «Alger était sale et saturée de gaz lacrymogènes. L'incertitude et le brouillard planait sur la ville.» Il travaille à *L'Hebdo Libéré*, un journal dont la rédaction siège place Hoche, à côté de la radio. Il a établi son poste d'observation chez Miguel, l'un des trois bars de la place agglutinés autour d'un jet d'eau perpétuellement à sec. Un jour, il surprend un vieillard assis, pensif, un ancien militant du FLN qui avait connu les geôles coloniales et qui avait un fils intégriste islamiste : «Je me suis dit : j'ai vécu toute l'Algérie depuis l'indépendance. J'y suis dans ma chair et par mon esprit en tant que journaliste et malgré toute ma connaissance, je ne comprends pas ce qui se passe. A plus forte raison, lui qui vient d'un autre temps.»

Le soir même, il commence à jeter les bribes d'un monologue qui va devenir *Priorité au Basilic* : «La subversion se niche partout. Mais rassurez-vous, citoyens, citoyennes, l'armée veille...» S'il privilégie le théâtre au roman dans l'expression du malaise social algérien, c'est que cette forme d'écriture est parole vivante et donc plus à même, selon lui, de traduire les déchirements et les interrogations : «Ce qui m'importe dans l'écriture littéraire, c'est d'avantage ce que les gens disent que la description des choses. Dans le théâtre, tu ne décris pas les choses, elles sont là.» Il songe à monter sa pièce à Alger. Mais en mai 1993, le FIS passe aux actes. Son ami et confrère Tahar Djaout, avec qui il a fondé *Rupture*, est assassiné. Ce meurtre ouvre une série d'attentats visant à anéantir l'intelligentsia. Arezki Metref est de ceux qui osent affirmer : «Je suis républicain... et je récusé tout royaume, fût-il de Dieu. Et je suis un partisan farouche, obstiné, borné, irrécupérable de la laïcité». Après l'assassinat de son ami, il erre clandestinement à travers la Kabylie. Ighil-Ali, Bejaïa, Maâtka, Tizi-Ouzou, puis retour à Alger «où de prétendus agents de Sonelgaz (électricité et gaz) sont venus par deux fois chez moi, à Aïn-Naâdja, à six heures du mat...». Fin juin 1993, contraint et forcé, il se réfugie à Paris. Il jette l'ancre dans le quartier de la Mouf dans le 5<sup>ème</sup> arrondissement et, pensant que le cauchemar ne durerait que quelques semaines, il inhale l'air de la démocratie, regardant «pousser le reseda luteola au jardin des Plantes», en attendant l'heure du retour. Mais le temps passe et la guerre se poursuit. Alors, il écrit, participe à des émissions télé qui orienteront l'opinion, fait des conférences...

Durant l'été 1995, il réécrit sa pièce. Belkacem Tatem la monte avec Agoumi comme interprète, en juin 1999, sur la scène du théâtre des Déchargeurs à Paris. Reprise à Avignon, elle reçoit l'éloge de la presse. À tel

point que, en novembre de la même année, Belkacem Tatem met en scène la seconde pièce d'Arezki Metref, *L'Agonie du sablier*, une fable philosophique qui demeure le texte préféré de l'auteur : «C'est une thématique qui me hante depuis très longtemps. Une histoire de temps qui s'arrête. Un dialogue de sourd entre le bon sens populaire et la technologie, la modernité et la tradition, sur fond de folie et de manipulation. C'est une obsession qui doit se nicher quelque part dans mes troubles personnels.»

Quatre pièces en quatre ans avec *L'Amphore*, un dialogue mère-fille autour d'un vase brisé, symbole de la relation franco algérienne et du mal être identitaire. Quatre pièces écrites dans l'exil, montées et jouées sur les scènes de Paris, banlieue et province. Loin de sa terre natale, l'exilé recrée un univers à la lueur de sa nostalgie, important clandestinement dans sa mémoire des personnages enfouis. Du lointain refuge des souvenirs, des voix lui parlent de scènes furtives de son passé. Elles peuplent son imaginaire de fantômes qui le harcèlent. Comme une loupe grossissante, l'exil grandit démesurément l'inaccessible objet. L'auteur sait tout ce que son écriture doit au déracinement : «Les conditions de l'exil sont fécondes sur le plan de la création, on le sait depuis toujours. Le besoin de retrouver ce qui nous est familier par l'idée et le sentiment transforme l'acte de créer en substitution de l'acte d'être dans son milieu originel.» Le théâtre d'Arezki Metref prend racine dans la réalité algérienne pour atteindre une dimension universelle, celle de la condition humaine. Son théâtre est algérien car l'auteur porte en lui et avec lui, cette algérianité faite de diversité et de drames engendrés par la violence politique qui n'a jamais cessé de ravager l'Algérie. Algérianité à son corps défendant qu'il revendique même lorsque les zéloteurs d'un nationalisme à outrance s'autorisent à en juger : «Personne, je l'ai dit, n'a le pouvoir de déchoir les uns ou les autres de leur algérianité. Cela suppose une légitimité divine. Pour ma part, j'ai quitté l'Algérie dans un parcours assez chaotique. Il est clair que ce n'est pas un choix de vie, mais une nécessité qui m'a conduit à être ici. J'ai été, il est vrai, sensible au tout début de mon exil à une certaine culpabilisation. Au point où j'en suis aujourd'hui, je ne permets à personne de me demander des comptes sur cette question.» Quant à l'universalité de son œuvre, elle s'exprime dans le choix des thèmes abordés : ■■■■



**LABORATOIRES venus**

**Nouvelle gamme déo homme**

Découvrez la nouvelle gamme des déodorants pour homme, conçue pour neutraliser les odeurs et la transpiration tout au long de la journée. Sa nouvelle formule vous apporte une protection et un bien être durable en toutes circonstances.



Qualité / Environnement  
La satisfaction client étant au cœur de notre activité, nous avons mis en place le système de management qualité selon la norme ISO 9001. Depuis Mai 2008, et avec la certification ISO 14001 nous fonctionnons selon le système de management intégré Qualité/Environnement (QAV).



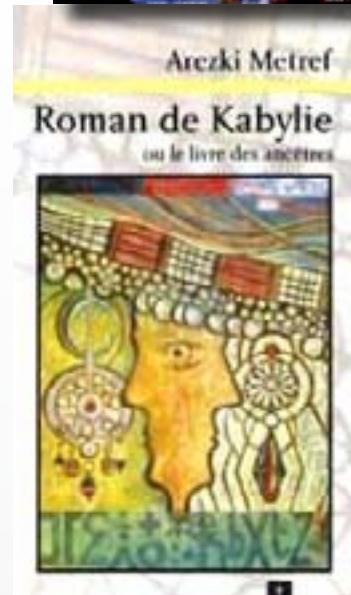
«Ce qui m'interpelle, c'est la dimension ontologique du drame algérien, cette extension du propos aux confins de l'interrogation existentielle et aux catégories de la philosophie politique telles que le pouvoir, la citoyenneté, la religion, la justice, l'héroïsme, la lâcheté.» Si le théâtre est devenu, pour l'écrivain, la forme privilégiée de l'expression du drame algérien et, au-delà, de l'homme universel, il n'a pas renoncé pour autant ni à la poésie, qui reste chronologiquement son écriture première, ni au roman. Et s'il peut passer ainsi d'une écriture à l'autre avec autant de souplesse qu'un contortionniste change de posture, c'est que, pour lui : «Le théâtre est à la fois poésie, roman et plus encore puisque, pour que la pièce devienne spectacle et soit portée au public, il y a aussi la scénographie, le décor, les sons.» D'ailleurs, il se revendique de cette lignée d'auteurs d'Afrique du Nord «venus à la langue française contraints et forcés par un déterminisme historique et avec la complexité de leur bagage linguistique», capables d'aborder tous les genres littéraires, comme Mouloud Mammeri, Kateb Yacine, Mohammed Dib...



Auteur à voix multiples, il porte en lui la réalité multilinguistique de la culture algérienne qui donne à son écriture cette touche si particulière : «j'écris le français avec mes langues d'origine... Cela étant, j'écris essentiellement en français. L'apport des autres langues est plus dans le non-dit, la référence que dans le texte lui-même.» Dans une lettre qu'il lui adresse en mars 1997, Mohammed Dib lui écrit à propos de son roman Quartiers consignés : «le roman (...) que j'ai lu comme on boit un alcool fort, très fort et qui te place parmi les premiers écrivains à prendre le plus dignement, le plus valeureusement notre relève, nous de l'ancienne génération. Je salue donc en toi (...) celui, entre les rares jeunes écrivains d'aujourd'hui, à pouvoir (redoutable devoir) entretenir, et ce, magnifiquement, la flamme du génie algérien.» Polyglotte par nécessité, Arezki se souvient que, petit, il parlait trois langues sur le chemin qui le menait à l'école. Le berbère au foyer que sa mère lui avait appris car elle ne parlait que cette langue. L'arabe, dans les rues d'Alger, avec les copains du quartier. Le français en classe où, à cette époque, toute autre langue était interdite. Alors les idiomes se bousculent dans sa tête et les mots se confondent, se chevauchent, pour s'offrir en bouquet final à la touche singulière et délectable : «Pour moi, le français n'étant pas ma langue maternelle, ce n'est pas la langue de l'intimité. Or la littérature, c'est

l'intimité. La question est donc de savoir comment restituer l'intimité dans une langue qui, pour vous, ne l'est pas. Résultat, on se rend compte que, très souvent, la littérature maghrébine est une littérature tourmentée, l'une des raisons étant qu'il y a ce travail constant de traduction simultanée. Je n'écris pas, je traduis.» Comme pour le théâtre, l'approche de la poésie s'est faite en français. Ce fut pour lui l'écriture des balbutiements. Celle de l'adolescent et du jeune adulte qui, entre seize et vingt ans, crie ses émotions et sa désespérance sur les pages quadrillées de ses cahiers. Bouleversé par *Le Dormeur du val*, il assimile toute la poésie à Rimbaud. Il découvre aussi Lamartine par son père et reste, un temps, prisonnier de ces modèles. Tout ce qu'il écrira par la suite sera une tentative pour se libérer de ces carcans. Il y parviendra par la connaissance d'autres poètes dans d'autres langues, y compris le berbère et l'arabe : «Aujourd'hui, mes poètes restent Rimbaud, Apollinaire, Prévert. Mais aussi la poésie américaine de Wittman, espagnole de Rafaël Alberti et Antonio Machado, le poète gallois Dylan Thomas, le grec Yannis Ritsos, Eluard et même Aragon dans le registre amoureux. Tous ces gens m'ont

donné une vision de la poésie qui ne cesse d'évoluer.» Une évolution nécessaire car, selon lui, n'est réellement poète que celui qui a vécu. Il ajoute : «comme l'a dit Tahar Djaout, plus tu vas vers la poésie, plus tu t'aperçois que tu n'es jamais assez mûr pour elle.» Il est lycéen lorsque Jacqueline Tadjer, son professeur de français, le remarque et décide d'envoyer ses poèmes à des éditeurs parisiens. Son père, à qui il fait lire son premier recueil, Mourir à vingt ans, explose et écarte l'objet d'un revers de la main. Une réaction qui lui donne la rage de continuer et surtout la décision de ne plus jamais versifier. Les éditions caractères publient ce recueil des poèmes des années lycéennes en 1974. Arezki a alors vingt deux ans. Pendant son service militaire, il compose son second recueil, «recueil artisanal», précise-t-il, essentiellement consacré à la mer : «J'avais découvert, dans un tiroir de bureau, une étude sur l'armement de l'armée de l'Emir Abdelkader faite par un appelé universitaire à l'occasion de son service militaire. Je me suis dit, je vais faire la même chose. J'ai pris un tas de feuilles et cela a donné Iconoclaste et riveraine», qui sera publié en 1986 aux éditions de l'Orycté. En France, il reçoit le prix Claude Sernet pour Abatjour, (Domens, 1996) dont Jean Pélégri, son préfacier, écrit : «À propos d'Arezki Metref, Tahar Djaout parlait d'errance à l'orée des vagues, d'empoignades de



méduses, de feu coincé entre les galets... Et c'est là l'énigme d'Arezki Metref. Sa cantilène se refuse aux facilités du poème pontife. Il veut par d'autres moyens que des mots enlisés rendre compte des douleurs et des contradictions de son peuple et c'est dans cette dernière page qu'il donne la clef de ce recueil empli d'une violente et tumultueuse espérance : s'engloutir / puis renaître entier / encore contradictoire.» Abat-jour n'est pas la poésie de l'exil comme le sera plus tard cet autre recueil, Sindbad émeutier, complété par L'évanescence de Tin Hinan pour une réédition chez Domens en 2004. Pour autant que l'on puisse dater des poèmes - «Les recueils de poésies ne naissent pas comme des romans, remarque-t-il, c'est un peu comme une musique que l'on mixe. On rajoute, on coupe, on change l'ordre chronologique»-, ces derniers sont nés avant l'errance. Ils devaient d'ailleurs être publiés par Alif, un éditeur privé d'Alger. Des difficultés d'impression en avaient retardé l'édition dont la couverture avait été conçue par Mohamed Dorban, journaliste, caricaturiste, mort en 1995 dans un attentat à la voiture piégée qui a ravagé les locaux du Soir d'Algérie. Contrairement à Aragon qui fait partie de ses poètes choisis, il parle assez peu d'amour dans ses poésies. Comme je lui en fais la remarque, il me livre en catimini cette part de lui-même : «Si je parle de l'homme et de la femme, c'est à ma manière. Je parle beaucoup d'amour mais, contrairement à Aragon qui avait été heureux en amour, moi, je parle d'un amour désenchanté.» De la poésie pure, il n'en écrit plus guère ces dernières années. Mais il a, dit-il, «des bouffées poétiques», celles qui teintent ses pièces de théâtre, ses romans et même ses articles de presse. En panne d'écriture poétique, à l'automne 2003, ce qu'il nomme en riant une «rupture de stock», il tire les verrous, ouvre les vannes et se projette dans la couleur. Il soigne son incapacité passagère à écrire de la poésie en donnant à voir autrement ses cassures, ses embrasements, ses séismes en profondeur : «Je lâche mes couleurs et mes formes (méforme !) sans aucun contrôle, le doigt en guise de pinceau et l'instinct de palette. J'ai au fond de mon chaos un monde morcelé que je n'arrive pas à recoller. Alors, je l'atomise davantage, faisant de mon mieux pour insulter avec la meilleure élégance des formes traditionnelles, que je suis bien incapable de reproduire, les couleurs conventionnelles et les règles des maîtres.»

Œuvre primale, plus qu'éthnique. Retour aux sources fécondes. Sa peinture est une autre façon de dire les bouleversements du monde et les siens. Il n'y a pas de distinction absolue chez Arezki Metref entre écriture et peinture. Celle-ci prend le relais des mots qu'elle inclut parfois dans la toile tout comme les signes d'appartenance à sa berbérerie incrustés dans la matière : «Je rêve de couleurs piégées, qui explosent à contretemps, laissant derrière elles et derrière moi la marque de cette douleur que je vous dédie comme le bonheur de l'humanité. «Il n'y a pas d'amour heureux», je le crains.» Et si, en dépit de ses talents multiples et foisonnants, cer-



tains ne connaissent de lui que ses articles de presse, c'est qu'Arezki Metref ignore l'obsession de la reconnaissance, si commune à ses congénères. Certes, quel écrivain ne souhaiterait être publié ? Toute parole est faite pour être entendue, toute écriture pour être lue. Mais lui, ne fait rien pour plaire. Il refuse l'écriture de convenance et accepte rarement celle de commande. Il est, en outre, excessivement discret. Cette réserve le tient éloigné des salons littéraires, des cercles d'influence et des mondanités trop souvent inhérentes à la fonction d'artiste. Une retenue congénitale qu'il doit essentiellement à sa mère, une fille de militant communiste habituée à la discrétion, voire au secret. Arezki écrit par coups, par vagues, par fureur, lorsque le volcan gronde et ne peut plus être contenu. Publié, il en est satisfait. Sinon, il attend son heure sachant qu'aucune page, aucune phrase ne sera perdue. Qu'elle rejoindra un jour une autre rivière qui, elle-même, ira grossir les eaux du fleuve qui se jettera dans la mer. Il travaille en artiste mais pose sur son œuvre le regard de l'artisan, noble compagnon du devoir accompli. A passer ainsi d'une écriture à l'autre, du journalisme au théâtre, à la poésie, au roman, Arezki marche beaucoup dans sa tête. Il se souvient des conseils de Kateb Yacine à qui il avait donné à lire son roman *Quartiers consignés* (ed. Marsa) : «Si tu veux écrire des romans, arrête d'écrire pour la presse !» Lui-même affirme : «Cette image de journaliste me colle tant à la peau qu'elle nuit à ma qualité d'auteur. Mais, je l'accepte aujourd'hui.» Il vient au journalisme, presque par hasard, nous le savons maintenant, par le biais du théâtre. Il se souvient de ses débuts. Il avait dix-huit ans, c'était juste avant ses études de sciences politiques à Alger : «À ma grande surprise, on me passait mes papiers sans discuter. J'étais convaincu que je n'étais pas bon



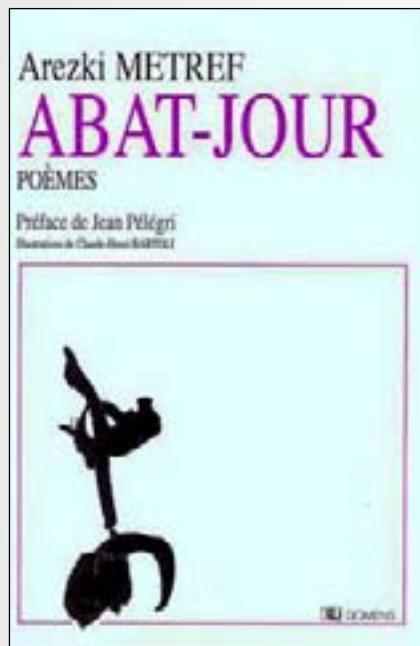
et que je ne le serai jamais car mon «métabolisme intellectuel» ne convenait pas à la presse.» Ce «métabolisme» qui le portait déjà vers la littérature, aurait pu tout aussi bien le conduire à l'enseignement des sciences politiques : «si possible de prospective politique. J'ai une âme de voyant qui voudrait savoir, prévoir l'avenir commun.» Il apprend le métier sur le tas, ignorant que la priorité dans l'écriture journalistique n'est pas d'ordre esthétique : «J'avais une pratique

d'écriture avant le journalisme, mais une écriture de collégien gonflé d'ambition littéraire. Mes débuts de journaliste ont été pénibles car j'ai dû apprendre à écrire simple lorsque je considérais qu'écrire précieux, c'était écrire tout court.» Un jour, Farrah Ziane, un journaliste assassiné depuis par les intégristes, lui jette son papier à la corbeille : «Si le style c'est l'homme, lui dit-il, alors l'homme ce n'est pas le journaliste.» Une rebuffade formatrice pour l'apprenti qui en garde un souvenir

vivace : «Je me suis mis à écrire autrement car le spectacle de mes cogitations échouant en boule au fond d'une corbeille m'était devenu insoutenable. Depuis j'ai changé ma plume de fourreau mais je reste tout de même trop littéraire pour un journaliste et pas assez journaliste pour un romancier.» Arezki Metref demeure aujourd'hui une plume singulière dans la presse algérienne. Depuis 1970, il a collaboré à *L'Unité*, *Parcours Maghrébins*, *Algérie Actualités*, *Horizons*, ■■■

*l'Hebdo Libéré* avant de fonder *Ruptures* en 1993. Après dix ans d'interruption, il a rétabli une collaboration avec cette presse, comme chroniqueur au *Soir d'Algérie* et à *Alger Républicain*.

Huit années s'écouleront avant son premier retour en Algérie, en décembre 2001. Huit longues années de nuits ponctuées du même cauchemar. Une ombre entre dans sa chambre, une arme au poing et tire. Dans l'avion qui le ramène à Alger, la première fois depuis l'exil, il s'interroge sur sa peur : «Peur de quoi?... Du choc que causera le changement ? De la mort comme risque et comme réminiscence ? Du reproche muet des miens, loin de qui j'ai passé la décennie rouge ? D'un coup tordu ?...» Il y trouve un autre pays : «marqué par la violence jusque dans son imaginaire. Sa jeunesse admire les hommes qui se dressent contre l'autorité, fussent-ils des brigands. La seule morale c'est la débrouille. Il faut s'en tirer ou se tirer, quitte à marcher sur le cadavre des autres, au sens propre comme au sens figuré.» Et, parce qu'il y trouve aussi «toute cette vitalité à dépenser», depuis, il se partage entre Alger et Paris, exploitant d'une rive à l'autre toute la richesse que l'Histoire lui a, souvent malgré elle, donnée à saisir. En décembre 2004, alliant son besoin «de humer l'air des cimes et celui des racines» et son vœu de conjuguer journalisme et littérature, il arrache au *Soir d'Algérie* son accord pour une série de reportages à travers la Kabylie.



l'intime. L'un et l'autre se regardent dans un miroir.» Le journalisme, ce fut aussi sa collaboration avec l'hebdomadaire *Politis*. Huit années de chroniques rassemblées en deux ouvrages : *Algérie, chronique d'un pays blessé* (ed. Domens, 1998) et *Algérie, la vérité mais pas toute la vérité* (ed. Domens 2002). Tous deux saisis, au seul vu des titres, au 8ème salon du livre d'Alger en septembre 2003. Pas de révélations fracassantes, car Arezki n'est pas l'homme des scandales médiatiques, mais une analyse en profondeur du mal algérien et une dénonciation systématique de la violence d'un système corrompu.

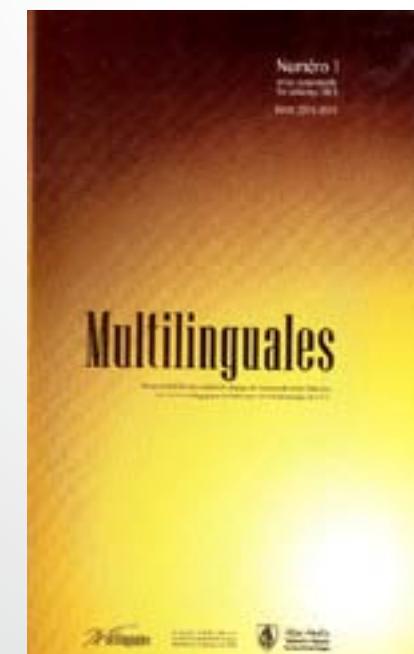
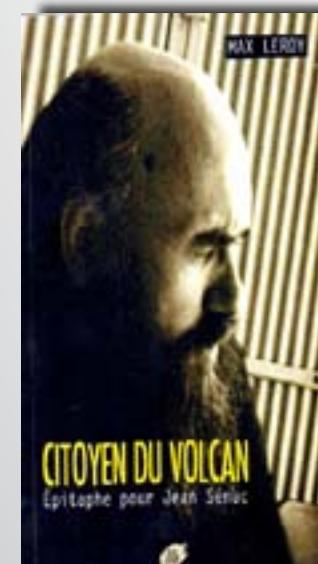
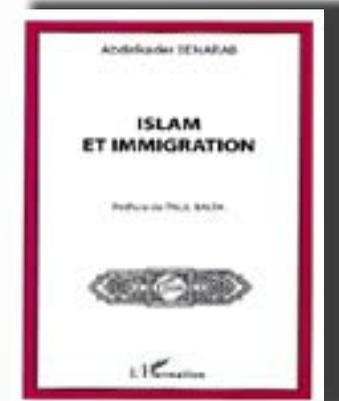
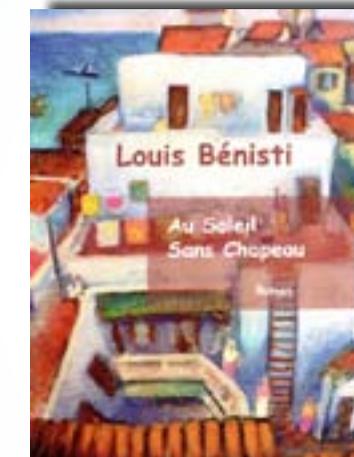
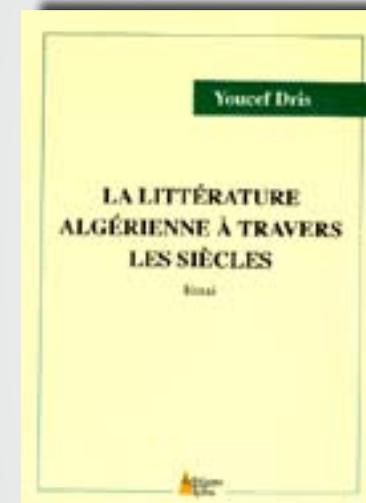
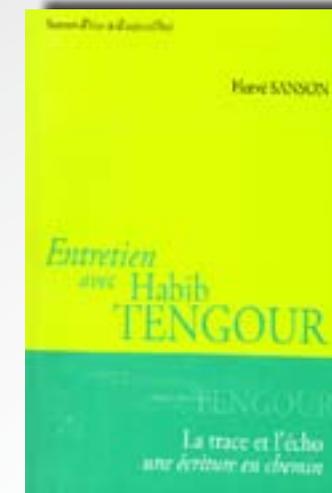
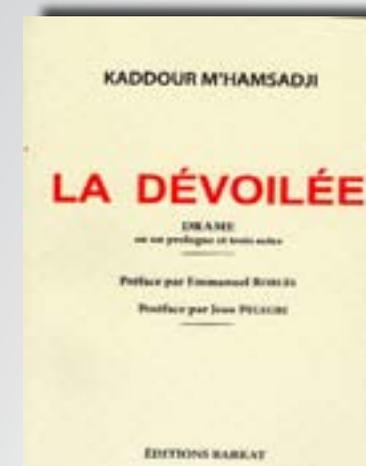
Intellectuel engagé dans la marche de l'Histoire, artiste imprégné des humeurs de son temps, il conjugue l'une et l'autre qualité dans sa vision très particulière de la question berbère. L'intérêt qu'il porte à la berbéricité n'est pas à rechercher dans la perspective de l'exclusivisme militant mais bien dans la quête identitaire : «La berbéricité, c'est le socle sur lequel se construit l'identité. On a besoin de savoir d'où l'on vient car c'est la première pierre de la vérité. Si l'on tait cela, on taira tout le reste.» S'il n'est pas d'accord avec ceux qui prônent la berbéricité comme un réduit identitaire, il ne l'est pas davantage avec ce courant qui affirme que revenir à la berbéricité, c'est tourner le dos à l'universalité car, comme il le rappelle avec justesse, universalité et berbéricité se sont souvent rencontrées, notamment à travers les Césars, Saint Augustin, Apulée, Jean Amrouche.

Et quand on lui demande : «C'est quoi être berbère aujourd'hui ?», il répond : «C'est aller à Seddouk Oufela visiter l Takhlijt de Cheik Haddad, dans une Hundaï bleu pétrole, en écoutant la symphonie n°40 de Mozart et en appelant sur son Sony Ericsson un ami algérien à Leipzig pour lui demander ce qu'on fait pour la liberté de la presse malmenée à Alger.»

Marie-Joëlle Rupp



Nous en reparlerons encore...



Éditions

L. De Minuit



**LES SANGLOTS DE CÉSARÉE**  
**Nadia SEBKHI**

PACK RAMADHAN  
 5 VŒUX EXAUCÉS PAR  
 ALLIANCE ASSURANCES



D'assurance tous risques auto offerts

**12 Mois**

D'assurance habitation offerts

**12 Mois**

D'assurance CMT NAT offerts

**6 Mois**

De protection juridique offerts

**OUVERTURE** Des agences toutes les soirées du ramadhan\*

POUR PLUS D'INFORMATIONS  
 021 379 379  
 www.allianceassurances.com.dz

**ALLIANCE**  
 ASSURANCES

Arezki Metref

À bâtons rompus, Arezki Metref et Abdelmadjid Kaouah



**Abdelmadjid Kaouah :** Mourir à vingt ans, c'est ainsi que s'intitule ton premier recueil. Ce titre lapidaire, n'était-il pas assez paradoxal pour un jeune qui entamait son cours ?

**Arezki Metref :** Je le dois à Mme Tadjer, mon professeur de français au lycée Abane Ramdane. Ayant appris que j'écrivais de la poésie, non

seulement elle m'a aidé à composer le recueil, mais en outre, elle m'a incité à le proposer aux éditeurs. J'ai alors envoyé *Mourir à vingt ans* aux éditions Caractères à Paris. Ce recueil est d'une tonalité pessimiste. C'est une poésie de la « consommation ». Mon univers à l'époque, c'était la ville, le béton des Eucalyptus, la boue de Lahsida, le spectacle glauque de l'oued El Harrach. Je crois que je n'aurais pas écrit cela, ni quoi que ce soit d'autre, si j'avais été bien dans ma peau. Je crois pouvoir dire, quitte à passer pour vaniteux, que ces poèmes sont sortis du plus profond de mon malaise, un peu contre mon gré. Il y a aussi une part d'engagement dans ce recueil, si je peux oser ce vocable. En 1973, s'organisait à Saïda par le Théâtre d'Oran dirigé alors par Alloua, un séminaire sur le théâtre amateur. J'avais encore un pied au théâtre de la rue. J'ai demandé à y participer. La sortie qui m'a personnellement le plus impressionné, c'est celle vers les champs d'alfa, au sud de Saïda. On nous y expliqua comment se cueille l'alfa. Pendant la période coloniale, c'était un travail de bagnard. Ça l'est resté après l'indépendance. Ne disait-on pas, par exemple, lors de la campagne d'« assainissement des mœurs » menée par Abdelghani en 1979 que si tu ne traversais pas dans les clous, on t'enverrait cueillir l'alfa ? Je raconte tout ça parce que la deuxième partie de *Mourir à vingt ans* s'intitule *Le cueilleur d'alfa*. Elle a été inspirée par ce séjour à Saïda. La parution de *Mourir à 20 ans* m'a valu une page entière dans *Algérie-Actualité* de la plume de Mouloud Achour. Evidemment, à partir du moment où mes cogitations solitaires sont devenues un livre, j'ai eu un regard différent sur la poésie. Tant que mes petits manuscrits traînaient par devers moi comme une pâte à modeler dont je transformais continuellement l'aspect, j'avais le soulagement de les considérer miens, fragiles, réversibles, pas très sérieux.

Quelles étaient tes lectures préférées à cette époque ? Tes compagnonnages littéraires ? Tes affinités électives ?  
 Arezki Metref : J'ai eu, en matière de lecture, un cursus

presque classique avec peut-être en plus, l'intérêt qu'on a toujours accordé dans ma famille aux livres et à la littérature. A l'école, j'ai appris comme tout le monde des poèmes de Victor Hugo. Ils sont restés gravés dans ma mémoire aux côtés d'autres poèmes tels que ceux de Joachim du Bellay, de Francis James, ou José-Marie de Heredia.



Mon père avait une bibliothèque, et un livre bénéficiait d'un statut à part. Ce livre s'intitulait *Histoire de l'Afrique du Nord* de Charles-André Julien. Il l'a lu et relu pendant des décennies, presque chaque jour. Quand l'exemplaire était en bout de course, il le jetait et allait en acheter un autre. Ce goût pour l'histoire, j'allais en hériter. Au lycée, je suis passé à autre chose, du fait du programme mais aussi de mes découvertes personnelles. Parmi celles-ci, la principale fut Homère. Je peux dire qu'au début de mon lycée, j'étais littéralement obsédé par *L'Iliade* et *L'Odyssée*, et je crois qu'il m'en reste largement des séquelles. C'était une époque où je cherchais une sorte de transcendance, mais j'ignorais que ce que je voulais trouver, c'était le goût de l'épopée. Le souffle d'Homère m'épaulait parfaitement dans cette quête. Quand j'ai passé l'examen de 6e, la dictée –c'était une épreuve, à l'époque–, était extraite de *Le fils du pauvre* de Mouloud Feraoun. Je connaissais son nom, je savais qu'il était de chez nous, mais je ne l'avais pas lu. Je me souviens parfaitement de ce petit texte où il décrivait l'arrivée d'un émigré dans le village. J'allais mieux connaître et apprécier son œuvre précisément au lycée. Mon intérêt pour lui, grandira évidemment en prenant connaissance de sa fin tragique. Mais indépendamment de ce fait, je pense que son œuvre a quelque chose de novateur, et même d'audacieux. *Les chemins qui montent*, par exemple, est un roman d'amour merveilleux, d'autant plus riche qu'il se déroule dans un milieu traditionnel kabyle empreint de tous les dogmes pesant sur le fonctionnement individuel, et qui plus est, dans un contexte colonial. On n'a pas suffisamment interrogé l'aspect moderne et même anticipatif de l'œuvre de Feraoun. Je veux ouvrir une parenthèse ici pour parler de Mouloud Mammeri. Lui, je le connaissais, bien avant de découvrir son œuvre et surtout son importance. Je le connaissais non seulement parce qu'il était né à Ath Yannî, mais aussi et surtout, parce que c'était un ami de mon père. Ils ont été, à ce que j'ai compris, à l'école ensemble. Je connaîtrai son œuvre de moi-même. Sans le

secours de mon père, j'ai découvert, fasciné, *La colline oubliée* qui est une sorte de scène où s'est jouée d'une certaine manière la jeunesse de mon père. Mais revenons aux influences littéraires. Au lycée, au fil des années, je vais m'intéresser à plusieurs auteurs. Nous étudions Molière, Voltaire, Baudelaire dont on humait *Les fleurs du mal* non sans un certain scepticisme. Il y avait aussi *Ombre gardienne* et *La grande maison* de Mohamed Dib, que nous avons analysés en classe, ainsi que Nedjma de Kateb Yacine sur lequel nous avons beaucoup planché. Molière, je ne m'y intéresserai vraiment que lorsque je reviendrai au théâtre dans les années 1990, quant à Voltaire, il m'arrive parfois de le relire pour l'élégance de son style. Pour ce qui est de Dib et Kateb, je les relirai en dehors du lycée, et plutôt deux fois qu'une, dès que je m'apercevrai qu'ils « nous » constituent. Ils nous donnent, eux, et les autres auteurs de la même génération, une identité littéraire que nous n'avons pas toujours eue, en tout cas ni chez Camus, ni avant lui, chez les algérienistes. Nous découvrons aussi les surréalistes chez qui je rencontrais quelque chose d'incompréhensible pour moi et pour cela fascinant. Au fil de mes lectures personnelles, je découvrais dans un certain vertige, Rimbaud. De lui aussi, j'ai fini, à force de les dire, par connaître par cœur certains de ses vers. Mais l'un des livres les plus forts que j'aie lu et qui allait, en partie, me pousser à croire en l'écriture, c'est « Les boucs » de Driss Chaïbi. Je l'ai lu à la bibliothèque du lycée, et j'ai retrouvé dans un livre, le monde des marginaux. J'ai dévoré les intégrales de Balzac, et de Flaubert, quelques romans de Zola et de Jules Renard, la littérature russe avec Dostoïevski, Tolstoï, Gogol, Gorki, sans oublier Tourgueniev qui m'a subjugué avec « Premier amour », la littérature américaine au travers des romans de John Steinbeck, Ernest Hemingway, Scott Fitzgerald, Alain Patton, Richard Wright et plus tard William Faulkner. J'ai eu aussi des lectures légères, des polars, des thrillers, des romans de gare : James-Hadley Chase, San Antonio et son avers, Frédéric Dard, Conan Doyle et même Guy Des Cars. J'ai rencontré aussi Virgil Giurgiu. Je lisais des poètes, bien sûr. Aragon, Eluard, Prévert, Hikmet que m'a fait découvrir curieusement mon père. Un peu plus tard, j'ai abordé avec plus de plaisir des poètes plus hermétiques comme Desnos, Saint John Perse, Bonnefoy, Char... Je découvrirai à la fin des années 70 les écrivains latino-américains et quelques africains. Les premiers vont me conquérir. Je n'oublierai jamais cette nuit à Paris, où, de retour de La Havane, j'ai logé chez un ami qui m'avait cédé son studio pour quelques jours. Comme je ne dormais pas à cause du décalage horaire, je suis allé fouiner un peu dans sa bibliothèque. Un titre m'a attiré, *L'automne du patriarcat* de Marquez. Je l'ai lu d'un trait. Au matin, j'étais devenu un inconditionnel de Marquez. J'ai découvert Azeggagh, Boudjedra, Mourad Bourboune, en même temps que Laabi, Ben Jelloun, Sefrioui et surtout Mohamed Kheir-Eddine. L'immersion dans

cette parole me faisait jubiler, car j'y rencontrais des réponses à des questions que je me posais. Je ne peux quitter cette question sans faire mention de Camus. Je crois qu'on a étudié un extrait de *L'étranger* au lycée. J'ai lu le roman et ce fut pour moi, comme une irradiation. Cette écriture blanche, comme dirait Barthes, ce personnage de Meursault lointain, déconnecté du réel, distant par rapport à l'incandescence du monde, cette chape de chaleur sur Alger, la mer qui écume, c'est tout nous... C'est le ciel sous lequel nous nous mouvons et c'est la mer que je voyais depuis ma classe de lycée. Cette fascination pour Camus que je lirai entièrement et très vite, va être au fil du temps perturbée par la connaissance de ses positions pendant la guerre d'indépendance. Quand j'ai su qu'il n'avait pas eu l'engagement pour l'indépendance d'un Emmanuel Roblès ou même d'un Jules Roy, je me suis senti, à l'instar de tous les Algériens qui aiment sa littérature, comme abandonné dans l'épreuve par un grand frère.

**A. K. : Comment arrivais-tu à concilier les contraintes du journalisme de l'époque et ton travail de création ?**

**A. M. :** C'était un peu le début de cette schizophrénie qui poursuit les journalistes qui créent. On jongle entre deux terrains, l'un balisé dans l'espace et le temps, par le sujet, la manière d'écrire, trop balisé, et l'autre, complètement libre, trop libre. On finit par acquérir les automatismes des bigames. On mène comme une double vie et il est nécessaire de cloisonner un maximum. Passer de mon pupitre de journal à ma table de bistrot d'écrivain me faisait, à chaque fois, l'effet d'une déportation. Un cerbère invisible, tapi dans l'air, me mettait des chaînes ou me les enlevait selon le déplacement du curseur. J'avais déjà écrit pas mal de poésies. Mais ce n'était, encore une fois, que des projets sans cesse remaniés, ou des textes écrits comme ça, d'un jet, qui n'étaient aucunement reliés à un projet de recueil car je n'espérais pas en publier. *Mourir à vingt ans*, pensais-je alors, n'avait été qu'un accident qui ne se renouvellerait pas. J'ai commencé à cette époque à écrire de la prose. Plus de vingt ans après, « Quartiers consignés » a vu le jour. Je l'avais presque toujours sur moi et j'ai passé des heures, des jours, plutôt des nuits d'ailleurs, à effacer et réécrire dessus un peu comme un palimpseste, car je le nourrissais au fur et à mesure, des faits d'actualité. Quand je repense à cette période, c'est surtout ce manuscrit dans lequel je me sentais embourbé qui me revient. Tel Sisyphe, j'avais l'impression de porter le rocher jusqu'au sommet de la montagne d'où il dégringolait. Il fallait recommencer. Je crois que c'est l'idée que je me fais de la littérature. Un éternel recommencement, un peu vain, mais absolument vital ! ■

# ABONNEZ-VOUS !

## au magazine



La passion de lire



### Oui, je m'abonne à L'ivrescQ :

Au nombre d'exemplaire de.....  
À partir du numéro.....  
Les numéros précédents peuvent être parfois disponibles n'hésitez pas à nous le demander.

### Bulletin d'abonnement à envoyer :

Coopérative universitaire G2 Villa n°19,  
Garidi 1 - Kouba - Alger  
Tél./Fax: (+213) 21 285 061  
Site web: [www.livrescq.com](http://www.livrescq.com)

**L'ivrescQ se veut être l'ambassadeur de tous ceux qui aiment le verbe**  
**Sa pérennité constitue une bouffée d'oxygène pour le monde des livres.**

Je désire m'abonner à L'ivrescQ et ne rater aucun des numéros

Pour six (6) numéros ■ 36 €

( Frais d'expédition inclus )

Pour Douze (12) numéros ■ 72 €

Je joins mon règlement par :

- Chèque bancaire à l'ordre de **L. De Minuit**  
Adresse : Coopérative universitaire G 2 villa N°19 Garidi 1 - Kouba - Alger - Algérie
- Virement bancaire à l'ordre de **L. De Minuit**. Banque : B.A.D.R 24 Rue Didouche Mourad - Alger  
agence 00648 au compte : 003-00648-300356300092
- Swift: Badrdzalxxx - IBAN: 003-00648-300356-300-092

( Joindre talon au bulletin d'abonnement )

M<sup>me</sup>  M<sup>lle</sup>  M<sup>r</sup>

Raison sociale : .....

Nom : ..... Prénom : .....

Fonction : .....

Adresse :

Tél : ..... Fax : ..... e-mail : .....

Je désire m'abonner à L'ivrEscQ et ne rater aucun des numéros



Pour six (6) numéros ■ 1500 DA

( Frais d'expédition inclus )

Pour Douze (12) numéros ■ 3000 DA

Je joins mon règlement par :

- Chèque bancaire à l'ordre de **L. De Minuit**  
Adresse : Coopérative universitaire G 2 villa N°19 Garidi 1 - Kouba - Alger - Algérie
- Virement bancaire à l'ordre de **L. De Minuit**. Banque : B.A.D.R 24 Rue Didouche Mourad - Alger  
agence 00648 au compte : 003-00648-300356300092
- Swift: Badrdzalxxx - IBAN: 003-00648-300356-300-092

( Joindre talon au bulletin d'abonnement )

M<sup>me</sup>

M<sup>lle</sup>

M<sup>r</sup>

Raison sociale : .....

Nom : ..... Prénom : .....

Fonction : .....

Adresse :

Tél : ..... Fax : ..... e-mail : .....



# ABONNEZ-VOUS !

au magazine

 **L'ivrEscQ** Magazine Littéraire  
*La passion de lire*

Recevez le magazine  
L'ivrEscQ à domicile !

Oui, je m'abonne à L'ivrEscQ :

- ⊖ Au nombre d'exemplaire de.....
- ⊖ À partir du numéro.....
- ⊖ Les numéros précédents peuvent être parfois disponibles n'hésitez pas à nous le demander.

Bulletin d'abonnement à envoyer :

Coopérative universitaire G2 Villa n°19,  
Garidi 1 - Kouba - Alger

Tél./Fax: (+213) 21 285 061

Site web: [www.livrescq.com](http://www.livrescq.com)

**L'ivrEscQ se veut être l'ambassadeur de tous ceux qui aiment le verbe  
Sa pérennité constitue une bouffée d'oxygène pour le monde des livres.**

